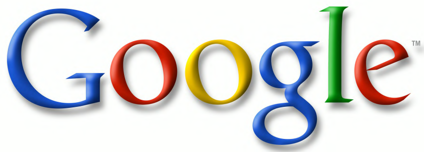
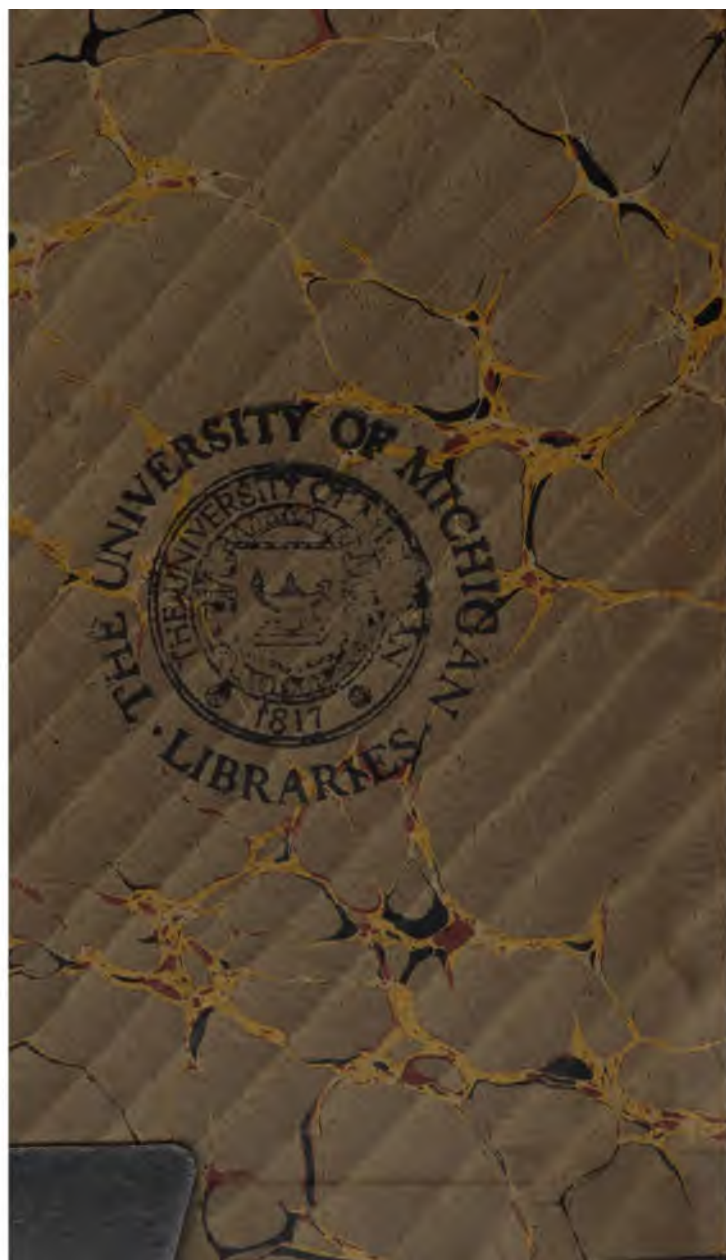
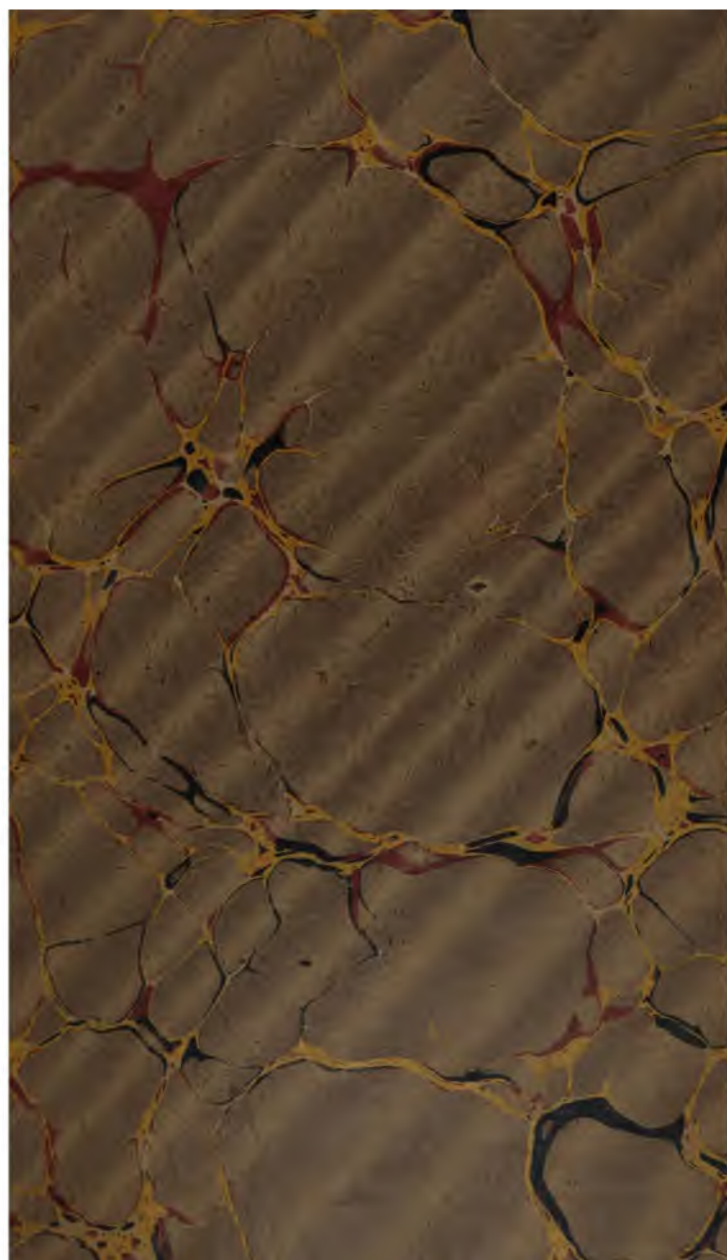





THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817



LE
COMMANDANT RIVIÈRE
ET
L'EXPÉDITION DU TONKIN

DU MÊME AUTEUR

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Fausse alerte, histoire parisienne . . . . 1 vol.

Azia, roman saharien . . . . 1 vol.



LE COMMANDANT RIVIÈRE

LE
COMMANDANT RIVIÈRE
ET
L'EXPÉDITION DU TONKIN

PAR

CHARLES BAUDE DE MAURCELEY

AVEC UNE PRÉFACE DE

ALEXANDRE DUMAS FILS



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*
1884

A

M. CHARLES BAUDE DE MAURCELEY

MONSIEUR,

Je viens de lire avec le plus vif intérêt et la plus grande émotion les épreuves que vous avez bien voulu me communiquer de votre livre : *le Commandant Rivière et l'Expédition du Tonkin.*

Vous me faites l'honneur de me demander quelques mots d'introduction en souvenir de

notre ami commun, ami de trente ans pour moi. Mais que puis-je ajouter à votre livre si sincère, si chaud, si touchant. Vous avez dit de Rivière dans une forme rapide et nette, la forme des hommes de guerre, tout ce qu'il y avait à dire de lui : l'écrivain de talent, le chef paternel et ferme, l'homme de bien, le philosophe spiritualiste soumis à une Providence dont il ne doutait pas, qu'il appelait quelquefois la Fatalité dans le sens que les anciens prêtaient à ce mot, et lorsque sa raison ne lui suffisait pas pour s'expliquer certaines catastrophes et certaines injustices, l'ami tendre, le patriote implacable mettant la France au-dessus de tout, même de ses souvenirs et de ses affections, le soldat intrépide, circonspect, toujours en avant de ses compagnons comme pour les entraîner et pour les défendre en même temps, Rivière enfin tel qu'il était pour tous

ceux qui le connaissaient, tel qu'il sera désormais, grâce à vous, dans l'esprit de ceux qui ne l'ont pas connu, je viens de le voir passer devant moi tout entier, calme, fier, souriant, bon, généreux, héroïque et simple. Qui prétendrait à être plus éloquent que les faits que vous me racontez et que ce dénouement : la mort sur le champ de bataille, des ennemis sauvages se disputant ce mourant, ce cadavre mutilé, ces mains coupées, cette tête au cou saignant, à la face livide, aux yeux grands ouverts, promenée au bout d'une pique au milieu des danses et des cris de joie? Que de fois, depuis le jour où j'ai appris la sinistre nouvelle, que de fois cette vision m'a hanté! Que de fois elle a passé presque à portée de ma main au milieu de ces habitudes de la vie que la mort de nos plus chers amis nous laisse reprendre si vite! De quoi parlerais-je donc

à vos lecteurs? De nos souvenirs de jeunesse; de nos entretiens littéraires, de nos excursions et de nos promenades lorsque j'allais le voir à Mantes, ou qu'il venait me voir à Puits? De ses espérances, de ses rêves, de ses ambitions, de mille détails bons pour des reporters indifférents et pressés, des lecteurs distraits et indignes?

La tête est là qui passe et repasse devant nos yeux, effaçant tout ce qui précède, m'imposant le silence et le respect et me disant de sa bouche éternellement fermée : « Il n'y a de vrai que la mort. » Entrerai-je dans la discussion des circonstances qui ont causé cette fin tragique? Attaquerai-je ceux qui en sont responsables? Vous l'avez fait, preuves en main, et c'est affaire maintenant entre eux et l'histoire. Et d'ailleurs on me répondrait comme on vous répondra : « *faux rapports; erreurs; calomnies; nécessité; nous*

ne disons pas, nous ne voulons pas, nous ne pouvons pas tout dire. » Enfin, toutes les raisons de la politique qui a des raisons que le cœur ne connaît point. Tout ce que je puis faire, Monsieur, c'est de vous remercier, avec tous les amis de Rivière, de la noble pensée que vous avez eue d'écrire ce livre qui remet chacun de ceux dont il parle à la place qu'il doit avoir; c'est de vous serrer tendrement la main, au nom de la justice, de la vérité et du patriotisme, encore plus grand et encore plus louable quand il fait ses preuves si loin de nous que nous trouvons mille excuses pour l'ignorer, le méconnaître et quelquefois le railler.

Mais un jour viendra (qui le retarde encore?) où les restes retrouvés de ce héros, dont nous avons eu l'honneur d'être les amis, seront rendus à sa terre natale. Ce jour-là, le cœur de la vraie France, de celle qu'on trouve

toujours quand il le faut, battra si fort qu'on ne pourra plus jamais entendre, si haut qu'on les crie ensuite, toutes les vilaines choses qu'on ne dit que tout bas aujourd'hui et dont je ne veux pas parler.

ALEXANDRE DUMAS FILS.

LE
COMMANDANT RIVIÈRE
ET
L'EXPÉDITION DU TONKIN

PREMIÈRE PARTIE

SA VIE ET SES ŒUVRES

I

Henri-Laurent Rivière est né à Paris, le 12 juillet 1827. Entré à l'École navale en 1843, il en sortit aspirant en 1845, devint enseigne en 1849, lieutenant de vaisseau en 1856, capitaine de frégate en 1870, et capitaine de vaisseau en 1880.

Le 21 mai 1883, il y avait deux jours qu'il avait été tué lorsque l'on apprit qu'il était nommé commandant en chef des forces militaires

au Tonkin. — Cette nomination posthume ne sanctionne-t-elle point, plus que tout rapport ministériel, la conduite de Rivière dans le pays annamite?

A côté de sa carrière dans la Marine, il avait embrassé, tout jeune, celle des lettres, et je crois que cette dernière avait pour lui plus d'agréments, plus d'attraits, et répondait davantage à sa nature d'artiste; — ce qui ne l'empêcha point d'adorer la mer et de devenir une de nos gloires militaires contemporaines.

Voici la liste complète de ses œuvres littéraires[1] :

Les *Loisirs de voyage,* volume en vers qu'il publia en 1852, puis la *Marine française sous le règne de Louis XV,* qui parut en 1859.

L'année suivante, il écrivit *Pierrot, Caïn* et l'*Envoûtement,* ce livre étrange dont le retentissement le mit en lumière et que tout le monde connaît.

En ce temps-là, Rivière lisait beaucoup Edgar

1. Publiées chez Calmann Lévy, 3, rue Auber.

Poë et Lavater; — il y puisait le goût des histoires où la fatalité domine les événements, où elle se montre grande maîtresse des situations et des sujets, s'élevant même parfois jusqu'au Surnaturel.

La *Revue des Deux Mondes,* et, plus tard, la *Nouvelle Revue,* nous donnèrent successivement :

La Main coupée. — *Un Enlèvement* (1862).

La Possédée. — *Le colonel Pierre.* — *La Seconde Vie du docteur Roger* (1863).

Les Méprises du cœur. — *Les Voix secrètes de Jacques Lambert.* — *Terre et mer.* — *Les Visions du lieutenant Féraud.* — *Le Rajeunissement* (1865).

Le Cacique (1866).

Le Meurtrier d'Albertine Renouf. — *Les Derniers Jours de don Juan* (1867).

La Grande Marquise. — *Le comte d'Arbray.* — *Le Cirque Yory* (1869).

Mademoiselle d'Avremont. — *Monsieur Margerie* (1872).

La Faute du mari. — *Madame Herbin* (1873).

Les Aventures de trois amis. — *Philippe* (1875).

Edmée. — *Le Châtiment.* — *Flavien* (1877).

Le Roman de deux jeunes filles. — *Un Dernier Succès.* — *Lettres de voyage* (1880).

Souvenirs de la Nouvelle-Calédonie (1880).

La Marine française au Mexique (1881).

Le Combat de la vie (*la Jeunesse d'un désespéré.* — *Madame Naper.* — *Les Fatalités*), 1881.

La Marquise de Ferlon (1881), et

La Marquise d'Argantini (1882).

Puis enfin, dans les derniers jours de sa vie, Rivière écrivit *Edith*, que le *Figaro* va prochainement offrir à ses lecteurs.

Quant à ses œuvres dramatiques, le nombre en est plus restreint, bien que l'idée fixe de l'auteur fût toujours de réussir au théâtre comme il avait réussi avec ses livres.

En 1869, la *Parvenue* fut jouée à la Comédie-Française.

En 1874 et 1875, *Berthe d'Estrée* et *Monsieur Margerie*, au Vaudeville.

Depuis, il écrivit *Caïn*, drame en cinq actes, *Mademoiselle d'Avremont* et *Philippe*, comédies en trois actes, qui n'ont pas encore été soumis au public.

Berthe d'Estrée, jouée au Vaudeville, en 1874, était une pièce littéraire qui, représentée de nouveau aujourd'hui, trouverait peut-être des juges moins sévères qu'à cette époque déjà loin de nous.

M. Théodore de Banville, qui, « de tous les critiques de *Berthe d'Estrée,* avait été pour Rivière le plus sympathique et le plus bienveillant », parlait ainsi dans son feuilleton du *National :*

M. Henri Rivière arrivait avec une idée très originale, très étrange, très violemment parisienne ; mais il était condamné d'avance. S'il connaissait aussi bien les signaux du théâtre que ceux de la mer, il aurait pu lire couramment sa destinée, écrite dans une langue connue, convenue, et dont on peut trouver des grammaires. Quant au théâtre, etc.

Ce à quoi répondit Rivière dans la préface dont il fit précéder sa comédie :

Hélas ! Monsieur, je connaissais ces signaux-là comme ceux qui annoncent le gros temps et font

que les prudents s'abritent au port, mais je voulais tenter une fois encore cette fortune du théâtre si séduisante et si perfide; je savais qu'on peut traverser les océans dans une barque qui fait eau et dont la voile est déchirée; j'avais l'audace des grands désirs, et je m'étais dit que les flots du théâtre me seraient peut-être cléments comme ceux de la mer le sont aux intrépides et aux croyants.

Ensuite, après avoir raconté toutes les aventures par lesquelles avait dû passer *Berthe d'Estrée* avant de paraître sur la scène du Vaudeville, et après avoir remercié tous ses interprètes, il termine avec cette résignation charmante :

Aujourd'hui, il s'est fait une petite réaction autour de *Berthe d'Estrée.* On se dit qu'elle a été plus malheureuse que coupable. Elle n'en a pas moins été frappée à mort plus cruellement qu'elle le méritait. Quand cette lettre paraîtra, elle aura cessé de vivre. Tandis que je l'écris, elle existe encore et semble convalescente. On l'écoute attentivement avec une sympathie peut-être étonnée, réelle pourtant. Les exécuteurs se repentent un peu,

ceux qui l'avaient défendue se réjouissent pour elle, la défendent mieux encore; mais quand on me demande de ses nouvelles, je réponds : « Allez vite la voir, car demain, sans doute, vous ne la verrez plus. »

Vous me pardonnerez, Monsieur et cher maître, cette longue lettre qui servira de préface à ma pièce. Je l'ai écrite après avoir lu votre feuilleton. Vous veniez généreusement à mon secours, je me suis cru alors le droit de ne point abandonner tout à fait cette pauvre *Berthe,* qui s'en allait à la dérive de l'insuccès et de l'oubli. Peut-être eussé-je mieux fait de ne rien dire. En tout cas, je me suis résumé à moi-même l'attente, les épreuves, les efforts et le combat de l'auteur qui aborde le théâtre. Je n'y songerai plus, sinon pour mieux faire à l'avenir, et, en attendant, je m'estime heureux de vous avoir eu pour soutien et d'avoir pu vous exprimer tous mes sentiments de reconnaissance et de respectueux dévouement.

Ainsi qu'il l'annonçait si bien dans cette lettre à Théodore de Banville, il voulait tenter sans cesse *la fortune si séduisante et si perfide du théâtre.* Parmi ses papiers envoyés de Hanoï, on trouva des projets de drames et de comédies que la mort ne lui permit point de poursuivre.

Avec son grand talent littéraire et ce travail persistant qu'il mettait à bâtir des scènes, il eût fatalement un jour triomphé des difficultés contre lesquelles il s'était heurté jadis. — En ce qui me regarde, mon sentiment est que toutes ses pièces, remises demain au théâtre, seraient chaudement applaudies, les vivants n'ayant rien à redouter du triomphe des morts.

II

Observateur puissant, il s'était fait une philosophie douce à travers laquelle apparaissait un fond aimable de scepticisme, ainsi qu'on peut le voir dans ses correspondances. La pensée, chez lui, s'était vite blasée sur les peintures de la vie bourgeoise ou mondaine, et, dans ses heures d'écrivain, sa plume traçait plus volontiers des tableaux de genre fantastique et morose

et terrible, à la manière d'Edgar Poë, que des études de familles au sein desquelles se déroule un roman.

Pierrot, Caïn, l'*Envoûtement,* le *Meurtrier d'Albertine Renouf,* sont les œuvres d'un esprit amoureux de *choses* d'un ordre abstrait, à la recherche infatigable de documents où pointe le mysticisme, à la découverte des secrets de la *fatalité*. Le côté étrange des événements séduisait, captivait, tourmentait son imagination.

Je penche à croire que Rivière n'eut jamais de gros chagrins opiniâtres. Il n'était pas homme à garder longtemps un désespoir. Sa philosophie lui offrait les *dérivatifs :* un ennui devait s'anéantir devant une distraction, une peine devant un voyage en pays inconnus, une idée gênante devant une bonne page littéraire, une maîtresse infidèle devant de nouvelles amours. Telles étaient ses théories intimes, derrière lesquelles s'abritaient une bonté grande et une honnêteté parfaite. — La générosité de son cœur est connue de tous ceux qui l'ont approché; j'en citerai des exemples au cours de mon étude.

Je ne voudrais pas affirmer non plus que, dans sa carrière maritime et dans sa carrière littéraire, il n'ait jamais éprouvé quelque déboire, quelque désespérance ; — *Berthe d'Estrée* est un exemple du contraire ; — mais j'estime que la confiance *en son étoile* revint toujours vite le ranimer.

Certainement, comme beaucoup d'entre nous, il a dû s'arrêter quelquefois sur la route où le guidaient ses rêves, pour se demander à quoi servaient la force et la gloire et où menait la vie. La voix secrète qui répond aux pensées lui répondit sans doute par des observations peu consolantes, et lui fit ainsi des heures tristes ; mais ces heures-là, qui ont sonné dans chaque cerveau laborieux, n'ont point en nous un écho tenace ; elles s'enfuient comme des heures qu'elles sont, et des gaietés imprévues se lèvent et s'emparent alors de l'imagination qui crée de nouveaux espoirs, donnant goût à la vie... Ces mouvements se répètent maintes fois dans l'existence humaine depuis l'âge où l'on pense, et la vieillesse elle-même, blasée sur les déceptions de toute nature, ne peut les éviter et leur reste sujette.

En lisant le *Cacique*, un récit de voyages, j'arrive au pays où mourut le Christ. Rivière, dans un de ces coups de tristesse dont je viens de parler, parcourt le Jardin des Oliviers et s'abîme en des réflexions noires, interrogeant l'avenir avec défiance...

Or voilà ce qu'il écrit en rentrant à bord :

Un mur en pierres, à hauteur d'appui, enserre l'endroit plus ou moins authentique où Jésus a pleuré. A une trentaine de pas est la grotte où, suivant la terrible et touchante expression des Évangiles, il a sué son agonie. En tout cas, c'est au bas et sur le versant de cette colline qu'il s'est promené dans la nuit fatale où il allait être trahi. C'est là que l'ont pris et terrassé pour une heure le doute de sa mission et le découragement de son œuvre. C'est là qu'il a élevé vers Dieu ses mains suppliantes et que, si près de mourir et le sachant, il a eu pendant un instant le regret de la jeunesse et de la vie. Qu'est donc la vie? Qu'a-t-elle donc de si puissant et de si doux, pour qu'un Dieu, sur le point de remonter à ses éternelles sphères de lumière et de gloire, se prenne de tendresse et de compassion pour elle? Hélas! cette lugubre nuit des Oliviers, qui ne l'a pas eue parmi nous? De

quel homme ses amers sanglots n'ont-ils pas soulevé la poitrine? N'est-il pas au déclin de la jeunesse, à l'âge même qu'avait le Christ, une heure douloureuse et solennelle où l'on s'arrête entre son passé et son avenir pour mesurer le chemin qu'on a fait déjà et celui qui reste encore à parcourir? N'hésite-t-on pas alors, rempli d'abattement et de trouble? Que sont devenus les rêves infinis de l'enfance, les confiantes ardeurs de la première jeunesse qui montraient la route si féconde et si belle? Si l'on poursuit quelque idée généreuse, quelque ambition noble, on s'aperçoit que, depuis quinze ans déjà, on lutte, on travaille et l'on souffre. A quoi donc ont abouti tant d'efforts, tant de persévérance et de courage? A si peu de chose qu'on se demande avec effroi si cela vaut la peine de continuer. Le combat vous a déjà bien meurtri. Vous y avez perdu les illusions enthousiastes et les croyances naïves. Vous savez que ceux que vous aimez peuvent vous tromper et vous trahir, que vous-même, dans les nécessités et l'entraînement de la lutte, pouvez les délaisser et cesser de les aimer. Le cœur n'a plus une chaleur égale. Il s'est refroidi et ne bat plus que par accès. Le vide aussi s'est fait autour de vous. De ceux qui vous formaient au départ un riant cortège de camaraderie et d'affection, quelques-uns s'en sont allés. Vous ne trouvez plus leurs noms que dans

vos souvenirs et sur une tombe. La mort qui les a surpris hier peut vous surprendre demain. A quoi bon alors s'acharner à l'œuvre si fragile que vous tentez? Vous n'avez plus même foi à cette œuvre. Elle se voile de ténèbres et ne vous séduit plus. Vous cherchez autour de vous des amis qui vous consolent et vous soutiennent : nul ne répond. Vous appelez l'inspiration : elle ne vient pas. Vous invoquez l'espérance : elle se tait. Vous ne vous croyez pas, comme André Chénier montant à l'échafaud, le droit de vous frapper le front et de vous écrier : « Il y avait pourtant quelque chose là! » Non, vous vous dites qu'il n'y a rien et, suivant le but où vous tendez, que l'ambition vous trahit moins encore que le mérite ou le talent. Alors encore, dans cette longue agonie, vous entrevoyez avec une lâche complaisance la cessation du combat. Vous vous dites qu'il est, à portée de votre main, si vous voulez renoncer à des chimères, des plaisirs faciles et de chaque jour, des jouissances qui ne se feront point attendre. Vous savourez en perspective, dans la médiocrité ennemie du travail et de la vaillance, un asile assuré contre les obsessions stériles de la pensée qui vous a dévoré jusque-là. Un instant de plus, et c'en est fait. Vous ne sortirez du Jardin des Oliviers que pour pactiser avec les Pharisiens et vous asseoir parmi les Puissants. Combien succombent ainsi

qui n'étaient pas dignes de vaincre! Mais Dieu, qui lit dans le cœur et la pensée de ceux qu'il daigne éprouver, ne permet pas que cet instant s'écoule. En vous voyant si faible et si tremblant, il s'émeut de pitié et, comme il envoya un ange à son fils bien-aimé, il vous remet fortifié dans le chemin, que vous avez choisi et que vous suivrez désormais jusqu'au bout. Le récit de la nuit au Jardin des Oliviers est la page la plus belle et la plus mâle de l'Évangile. L'idée en est d'ailleurs admirable parce qu'elle est profondément humaine. Ce qui nous touche en Jésus-Christ, c'est que, par cela même qu'il s'est fait homme, il connaît les misères, la faiblesse, les défaillances de l'humanité. Nous avons en lui, entre son père céleste et nous, un médiateur auquel nous nous adressons sans crainte. Avons-nous, en effet, à lui dire autre chose que : — Souviens-toi et aie pitié. — Il est pour nous la suprême bonté, l'infinie miséricorde. Aussi, sans le discuter au point de vue religieux, je n'aime pas le livre de M. Renan. En ne faisant de Jésus-Christ qu'un homme, quelque grand, presque divin, que cet homme lui apparaisse, M. Renan nous enlève une idée douce et consolante. La raison humaine fait un pas de plus, je le veux bien; mais cette raison est-elle déjà si vaillante et si ferme qu'elle puisse jeter comme d'inutiles béquilles ces illusions qui nous sont le plus

chères? Je n'aime pas non plus les explications toutes gratuites qu'il donne parfois des miracles et de l'Évangile. Je ne tiens pas à ce que le Christ ait ressuscité Lazare, mais je trouve puérile la mise en scène que M. Renan attribue à la famille du moribond. Supposer, n'est point prouver, et j'aime mieux encore croire aux miracles qu'admettre les jongleries qui servent à démontrer qu'il n'a pas eu lieu. Il en est de même de l'hallucination des saintes femmes qui, au jour de la résurrection, virent le Sauveur sortir de son sépulcre et remonter au ciel. Il se peut qu'elles aient été hallucinées, mais qui l'avance, si ce n'est M. Renan, dix-huit siècles plus tard? Et alors, pourquoi le croirais-je? Cette toute petite critique d'un homme de grand talent qui s'est fourvoyé dans un livre inutile, m'a ramené du Jardin des Oliviers.

**

Ces réflexions si fines et si justes ne sont point venues à l'auteur de ces pages sans qu'il ait senti, par lui-même, les aigreurs de l'existence et les fatigues de la lutte. Elles arrivent sincèrement et tristement au bout de sa plume; mais un événement imprévu viendra bientôt, dérivatif salutaire, les effacer.

III

Au quatrième étage du n° 10 de la rue Godot-de-Mauroi, notre regretté ami occupait, depuis onze ans, un petit appartement où, les mercredis et les samedis, il recevait un ou deux amis à déjeuner. Le jeudi matin était généralement consacré à sa famille, à Paris ; ainsi que le samedi soir et le dimanche, à Mantes. Ces déjeuners étaient simples : des œufs, une côtelette, un pâté ; mais, s'ils ne variaient pas, l'affabilité, les bons soins du commandant ne variaient pas non plus.

Rivière se levait à huit heures et se mettait aussitôt à sa table de travail, une petite table sans aucune prétention. Une panoplie, composée d'armes rapportées de ses expéditions, surplombait cette table-bureau.

L'ameublement du cabinet-salon était sobre,

quelques fauteuils, une bibliothèque, une commode et un secrétaire sur lesquels s'amoncelaient des gazettes, des revues, des manuscrits, de nombreux albums, des photographies et des livres.

Sur la cheminée, bien en évidence, le portrait de l'empereur Napoléon III ; à droite et à gauche, des photographies du prince impérial, mort au Zoulouland, puis, tenues entre la glace et son cadre, des cartes de visite, des invitations... souvenirs accrochés là, lui rappelant à chaque retour des noms amis et des heures heureuses, — envolées pour jamais !

Le brave commandant aimait beaucoup l'Empereur. Les photographies que nous avons vues rue Godot voyageaient toujours avec lui.

Un jour, après avoir longuement parlé du prince qu'il avait pleuré, le pauvre ami raconta, tout ému, l'anecdote suivante :

C'était en août 1872. Je fus à Chislchürst, à l'occasion de la fête de l'Empereur. Sa Majesté me retint à déjeuner. Peu de convives : le duc de Bassano, Piétri,... en un mot, sa maison.

Souvent on a parlé du luxe de sa table. Quelle erreur ! Une seule bouteille de champagne fut débouchée, *encore n'était-ce pas coutume.*

Puis, l'Empereur me prit le bras pour aller fumer dans le parc; là, nous causâmes affectueusement; il me parlait de mes livres, m'interrogeait sur mes voyages avec sollicitude. Vers trois heures, sa voiture fut avancée près la grille de Camden-Place. Alors, au moment de me quitter pour se rendre à Londres, il m'ouvrit ses bras en pleurant :

— Vous venez me voir dans ma retraite, me dit-il, et pourtant je n'avais rien fait pour vous !

(Napoléon faisait ainsi allusion à ceux de ses favoris des temps heureux qui l'avaient oublié dans les solitudes de Chislehürst.)

Il monta en voiture, reprit son visage calme, et, comme les chevaux partaient, il me saluait encore de la main. L'Empereur était bon.

Dans le *Journal d'un marin,* il avait fait appel à ses souvenirs de la campagne d'Italie et montré l'Empereur s'embarquant à Marseille :

Le 10 mai 1859, le yacht *la Reine Hortense* était accosté par l'arrière au quai de Marseille. Un radeau recouvert de tapis et conduisant jusqu'à l'échelle de commandement séparait la *Reine Hortense* de la *Mouette*, où se pressaient, en toilette, les plus élégantes femmes de la ville; sur les quais, dans les rues voisines, à toutes les fenêtres des maisons, sur les toits, était répandue une foule immense. Il y avait dans tout ce peuple un frémissement inouï d'attente et de désir. Tout à coup on annonça les voitures de l'Empereur. Il descendit tout poudreux, le front impassible, les traits bienveillants et calmes, l'œil profond et chargé ce jour-là d'une flamme intense qui s'échappait au dehors. Il monta sur la *Reine Hortense,* suivi de son état-major. Quand l'élégant et frêle navire qui portait César et sa fortune largua ses amarres et commença de s'ébranler des acclamations enthousiastes avec un indéfinissable accent de dévouement, d'émotion, de belliqueuse ardeur, s'élevèrent de toutes parts. Dans le cœur de cette population de Marseille battait le cœur de la France entière. L'Empereur partait pour la guerre d'Italie et la France l'accompagnait au départ de ses regrets et de ses vœux avec un attendrissement mâle, avec la poésie des souvenirs et des espérances qu'évoquait ce nom seul de l'Italie. Le soir, vers six heures, au moment où le bâtiment, déjà loin du port, s'avançait rapidement sur les

flots, l'Empereur s'accouda sur le bastingage à bâbord. Il y resta jusqu'à huit heures, l'œil fixé sur les côtes de France que couronnait une brume légère et que la nuit qui s'approchait voilait par degrés. Il ne les quitta du regard que lorsque l'obscurité se fut faite. A quoi songeait-il dans cette lente contemplation, pendant cette longue rêverie? Peut-être son génie conversait-il avec cet esprit de Dieu qui flotte sur les eaux et méditait-il sur lui-même entre l'apparition du passé et la vision de l'avenir.

L'impératrice Eugénie fut également célébrée dans ce même *Journal d'un marin*. J'y trouve les lignes suivantes tout à l'éloge de l'infortunée souveraine :

On raconte qu'en 1863, la *Saône*, toute chargée de troupes pour le Mexique, s'arrêta en relâche à Cadix. Les circonstances l'avaient fait partir de Toulon encombrée de matériel et d'hommes. L'Impératrice se trouvait alors à Cadix avec l'*Aigle*. Elle voulut visiter ces soldats qui allaient se battre si loin de leur pays. Sa Majesté fut douloureusement émue à l'aspect de ces braves gens que les souffrances de la traversée avaient déjà éprouvés et qui la saluaient de leurs acclamations. Elle se fit con-

duire à l'hôpital et s'approcha d'un tout jeune homme, presque un enfant, que le mal du pays avait pris. Sans se douter qu'une toute-puissante bonté s'inquiétait de son sort, il regardait vaguement devant lui et continuait à demi-voix une monotone chanson. Sur ce voile sombre et transparent que la mort qui va venir étend sur les yeux, il voyait sans doute se détacher les grands arbres et le clocher de son village. Les sentiers de la vie lui avaient été trop rudes, et il mourait presque avant d'avoir commencé sa journée. Hélas! les plus grandes choses de ce monde ne s'accomplissent qu'avec le sang des humbles.

Sa Majesté se souvint-elle de cette page où l'auteur raconte un des actes de sa vie charitable? Toujours est-il qu'en 1869 elle invita Rivière à ses *lundis* et se le fit présenter.

Lieutenant de vaisseau à cette époque, l'auteur de *Pierrot et Caïn* causait avec M. About et le baron de Saint-Aubanet, lorsque M. Connault, un de ses collègues dans la marine, vint en toute hâte le chercher au nom de l'Impératrice.

Cela jeta quelque émoi dans les salons. On s'interrogeait dans les groupes sur ce favorisé

avec qui la souveraine désirait s'entretenir. Un cercle respectueux et jaloux se fit autour d'eux, et quand Rivière s'inclina devant Sa Majesté pour rentrer dans la foule, il avait dans le cœur ce dévouement fanatique que l'Impératrice inspirait à tous ceux à qui fut donné l'honneur de l'approcher.

Il travaillait, quotidiennement, le matin, jusqu'à onze heures et demie, écrivant les pages qu'il avait conçues la veille. Son étonnante mémoire lui rendait, sans effort, chaque lendemain, les idées et les phrases ciselées en chemin, soit sur la route de Paris à Mantes, soit sur le boulevard, soit dans les salons. Il savait s'isoler partout, et, lorsqu'il avait trouvé un nouveau sujet de roman, il commençait par l'écrire *mentalement,* au jour le jour, puis le couchait ensuite, par fragments, sur le papier — un papier de grand format rayé bleu. — Et c'est ainsi que les manuscrits de Henri Rivière ne portaient que de très rares corrections.

Les *Souvenirs de la Nouvelle-Calédonie,* qui ont été publiés par la *Nouvelle Revue,* avaient

été transmis d'une seule haleine à l'impression, d'après quelques notes gardées en son esprit observateur et savant.

IV

Je me suis promis de faire ressortir de la vie de Rivière certains détails ignorés du grand public. Je vais parler de sa charité.

Vers une heure, rue Godot, la sonnette commençait à carillonner, annonçant des visites de quémandeurs : les uns venaient lui demander son appui pour entrer dans une revue, dans un journal, dans un ministère; les autres venaient l'ennuyer avec la lecture d'œuvres obscures, nouvelles ou romans voués au silence ou à l'oubli... Il écoutait tout avec bienveillance, sans se plaindre.

Un jour où je l'avais vu ouvrir son secré-

taire, plusieurs fois de suite, pour y puiser de l'argent et sortir ensuite du côté de l'antichambre, je pensai à des aumônes successives :

— Mais on va vous dévaliser, mon commandant, prenez garde !

Il me répondit avec cette simplicité remarquable que tous ses amis lui ont connue :

— J'ai fait gracier quelques forçats qui s'étaient bien conduits pendant l'insurrection canaque, et ils viennent me demander des secours pour vivre, je leur en donne.

Si encore il avait été très riche, mais il se privait souvent pour donner.

Rivière avait pris charge aussi de familles recommandées, en campagne, par des amis mourants et leur servait une pension régulière, exhortant les enfants au travail, citant l'exemple de leur père, et payant pour leur instruction !

Puis, les charités éventuelles. Une entre mille :

Un ami ennuyé, battu par le mauvais sort, se plaignait discrètement à lui des fatigues de la lutte pour la vie, quand soudain il fut interrompu par l'excellent homme.

— Ah! mais pardon, mon cher, vous êtes riche, j'oubliais de vous le dire : hier soir, je suis entré, par hasard, dans un cercle; j'ai joué; songeant à vos tracas, je vous ai intéressé dans mon jeu, nous avons gagné, je vous dois tant et, de plus, je vous remercie, car vous m'avez porté la veine !

L'ami, très ému, remercia vivement; puis, quelques instants après, il demanda au baron de Saint-A...... qui, la veille, avait passé la soirée avec le commandant...

— Hé bien! Rivière a donc gagné hier soir?

— Mais non, au contraire, il a beaucoup perdu, fit le baron : c'est un guignard!

Telles étaient la générosité et la délicatesse de ce cher grand mort que nous pleurons.

On comprend vite l'explosion de regrets et de larmes que le bruit de sa mort a provoquée à Paris, où il comptait tant d'amitiés véritables, exemptes de tout sentiment égoïste!

Je ne l'ai jamais vu se mettre en colère, ni s'impatienter. Jamais il ne se séparait de son grand calme. Comme je lui demandais, un jour,

si à bord il ne lui arrivait pas de se fâcher dans le service quand ça n'allait pas :

« A quoi bon ? fit-il ; j'ai essayé une fois, il y a longtemps. J'ai vu que ma grosse colère n'avait pu rien éviter, puisque le mal qui la provoquait était commis, et j'en fus tout honteux. Je n'ai plus recommencé. »

Il avait les brutalités en horreur, et sa douce bonté n'avait d'égale que sa grande énergie. Vous souvenez-vous de l'ovation que lui firent les amnistiés de la Commune, en descendant de son bord, lorsqu'il les ramena de Calédonie ? Rivière avait su se faire respecter, aimer et obéir par tous.

Beaucoup, une fois en France, eurent même recours à sa grande sollicitude : je citerai, entre autres, l'ancien secrétaire de Rossel, M. Renard, qui fut, par ses soins, nommé instituteur à Tlemcen, où il vit heureux.

Il est pénible de songer que ce n'était point à Rivière de prendre le commandement de la division navale de Cochinchine. L'amiral Cloué, ministre de la marine, avait d'abord désigné

deux capitaines de vaisseau, plus anciens que lui, pour cette campagne, et ces deux officiers supérieurs avaient refusé successivement de partir.

Henri Rivière, nouveau dans son grade, ne devait *réglementairement* prendre la mer que sous le pavillon d'un amiral, et ne pouvait, d'emblée, diriger une flotte. Il le savait bien; aussi, avant qu'il ne soit question de son départ pour aller prendre le commandement du *Tilsitt*, avait-il écrit à l'amiral Conrad, choisi pour gouverner une escadre d'évolutions dans les eaux de la Grèce, lui demandant un navire sous ses ordres. Cette demande parvint trop tard à l'amiral, qui répondit que le choix de ses officiers était fait. Quand le ministre fit à notre regretté ami la proposition d'un embarquement pour les mers de la Chine, proposition considérée comme avantageuse à sa carrière, Rivière, fataliste, l'accepta comme une chose devant arriver. — Singulier enchaînement des hasards de la vie!

Combien d'officiers, combien d'amis sont venus lui serrer les mains durant les dernières heures de son séjour à Paris!

Tous ceux qui avaient vécu dans son air, qui avaient marché dans son ombre, il avait su toujours se les attacher par un bon service ou par de généreuses paroles.

Tout Paris connaissait la physionomie ouverte du commandant, sa haute taille un peu envahie par l'embonpoint. Les portraits reproduits par les feuilles illustrées sont à peu près ressemblants, mais l'expression du visage a échappé à tous les graveurs.

Le visage ovale. Le teint mat. Le nez un peu gros, mais droit; la bouche fine, railleuse. Le tout encadré par de longs favoris noirs où, depuis quelque temps, apparaissaient des fils argentés. Les cheveux également noirs et longs, moins blanchis que la barbe, étaient séparés sur le côté gauche de la tête, découvrant un front large, puissant, bombé, sur lequel passait l'ombre de tant de rêves, et qui portait si souvent le stigmate d'une mélancolie profonde, que, seul, effaçait le feu d'une conversation ou d'une idée amusante, d'une inspiration heureuse, d'un projet orné d'espoirs charmants. Les yeux surtout étaient beaux. Leur regard, d'une

expression surprenante, variait selon l'objet de la conversation, de la pensée : tantôt rieurs tantôt ironiques, tantôt moroses. Ces yeux-là prenaient aussi la vivacité de l'étincelle, s'emplissant d'énergies et de volontés quand il s'agissait de grandes questions, d'actes forts, de sentiments sublimes. — Aujourd'hui, les paupières sont closes pour toujours, sous les épais sourcils noirs proéminents, et les yeux sont morts, mais morts après avoir tout vu, ici-bas, de ce qu'on appelle la vie et le monde : peut-être même, s'il a senti la mort venir, ses yeux ont-ils pris le voile d'une résignation calme, en se recommandant à la justice de Dieu !

Il y a quelques années, Henri Rivière publia dans une nouvelle, *Un dernier succès,* un portrait qui avait beaucoup de ressemblance avec le sien :

X*** en était alors à cette période de la vie où l'homme se croit assuré de sa force et se fie à son expérience. De temps à autre, il écrivait un livre qui faisait sensation. Son talent lui obéissait : les

passions dont il se souvenait le faisaient tressaillir encore, mais ne le troublaient plus; il les peignait à larges traits, mais d'une main vibrante et sûre, de façon qu'elles portassent avec elle leur enseignement. La célébrité de l'écrivain commençait pour lui. . . . .
. . . .

Il paraissait jeune encore, surtout par le regard, qui était vif et caressant, et par le sourire, qui avait une grande finesse mêlée de bonté. Les femmes devinaient en lui, dès la première vue, un ami tout prêt à les servir, et il ne leur eût pas déplu que cet ami se montrât, jusqu'à un certain point, égoïste à son profit. Il portait ses noirs cheveux longs et bouclés, et, s'il y en avait quelques-uns de blancs, on les apercevait à peine. L'expression de son visage avait pris quelque chose de la maturité forte de son talent. C'était celle d'un homme qui s'est joué avec les orages et les dangers de la vie, qui ne les craint ni ne les désire, mais qui ne les affronte plus de parti pris. Ce hardi pilote, volontairement réfugié au port, n'assistait point en indifférent à la détresse de ceux ou plutôt de celles que l'ouragan des passions menaçait encore. Il était d'un conseil prompt, d'autant meilleur qu'il se montrait compatissant à toutes les faiblesses, qu'il ne leur faisait point brusquement quitter la voie où elles s'étaient engagées, qu'au

contraire il les y guidait en leur signalant les écueils où elles auraient pu sombrer. Lorsqu'il parlait de lui-même, ce qui lui arrivait rarement, il était plein de réserve et d'une spirituelle modestie. X*** se mettait hors de cause, il vivait non point en anachorète, mais en épicurien, dans cette demi-sagesse qui indique à chaque âge sa voie facile et douce. Plus que jamais il était aimable, paradoxal et sceptique. Tout au plus, et de loin en loin, car il est difficile de dépouiller entièrement le vieil homme, avait-il quelques velléités galantes ; mais ce n'étaient que velléités qui se dissipaient vite au souffle de sa raison et de son expérience.

Quant à sa manière de s'habiller, elle était originale, mais sans prétention.

Les chapeaux de Rivière portaient de larges bords, aux ailes relevées. L'été, — nous le voyons encore, — en redingote légère, toujours déboutonnée ; en pantalon clair, ample, dont la coupe semblait vouloir plutôt l'aise que la mode. L'hiver, il restait vêtu d'étoffes sombres, enfermé dans une vaste fourrure, d'un confortable luxueux. Le gilet seul, dans le vêtement, le préoccupait : nous lui connaissions des gilets à fleurs, des gilets brodés, tous taillés dans la

façon de 1830. Je me souviens que lorsque Mme Edmond Adam donna cette fête où les invités devaient se présenter en costume paysan, — le grand col montant et le gilet à fleurs rigoureusement exigibles, — le pauvre ami n'eut que l'embarras du choix, ses gilets bariolés se comptant par douzaines.

Oh! que l'on se garde bien de croire qu'il y eût en ceci la moindre pose; car si Rivière se fût douté un instant que ses gilets étaient remarqués, il s'en serait privé aussitôt. Il ne faudrait pas supposer non plus ces fameux gilets de nuances trop tapageuses, non ; ils ne dépassaient pas la note bourgeoise du bon vieux temps. — Encore ne les portait-il pas toujours. Beaucoup d'amis ont pu ne jamais les lui voir.

Au point de vue littéraire, Henri Rivière peut être considéré comme un écrivain d'une rare pureté de style.

La phrase est simple, claire, précise. Le mot est le mot exact, et prend son emploi propre à la place voulue. On sent dans ses livres l'œuvre

sans effort, le travail sans recherche ambitieuse, sans adjectifs trop pompeux, ni substantifs trop hardis. La logique en tout cela suit le cours du style, d'un pas égal.

Des bords du Fleuve Rouge, le commandant, sans perdre de vue le drapeau national, avait un œil sur la coupole de l'Académie où l'avenir semblait lui réserver une place.

V

FRAGMENTS INÉDITS

Tout le long de sa vie laborieuse, il a noté, presque chaque jour, ses impressions personnelles sur les pays, sur les êtres et sur les événements qui s'offraient en spectacle à ses yeux. observateurs. En feuilletant au hasard ses manuscrits, je trouve maintes pages inédites : les unes, écrites en mer, sous le soleil et devant des rivages chargés de végétations opulentes, gar-

dent, entre leurs lignes, le parfum troublant des tropiques et le caractère doucement léger et naïf des nègres superstitieux qui vivent là-bas ; les autres, tracées en des heures tristes, après les derniers coups de canon de 1871, sont emplies d'une émotion noble qui perce à travers l'analyse des faits historiques d'une époque douloureuse. L'écrivain distingué laisse paraître le marin fier de son métier et savant dans l'art de la guerre navale. On peut lire, çà et là, des observations d'une grande justesse et dont les théories seraient d'une pratique facile.

Avant de lire quelques-unes de ces pages d'histoire maritime et militaire, voici une *marine* peinte avec des couleurs ensoleillées. Tout s'anime et tout respire dans cette description d'une côte africaine : les êtres remuent, on les entend parler comme on voit la mer bleue berçant le navire, et les arbres et les fleurs de la rive chatoyer dans les rayons brûlants, sous un ciel sans nuages, immuablement bleu. Les personnages du tableau se détachent en vigueur au milieu de ce cadre vif, où chaque couleur, chaque reflet a sa puissance.

Souvenirs d'une station au Gabon

Janvier 1866.

L'aviso à vapeur *l'Espadon* était, il y a deux ans, en station sur la côte d'Afrique, au Gabon. C'était un petit navire de dix chevaux, commandé par un lieutenant de vaisseau et n'ayant pour tout équipage qu'un second maître et onze noirs. Le service de station n'est pas gai. Il s'agit le plus souvent de surveiller la côte à l'embouchure d'une rivière. Or la côte est nue et sablonneuse, et les rivières sont habitées par les fièvres et les crocodiles. Aussi les moindres incidents de la vie de bord prennent-ils une grande importance. On regarde les caïmans qui s'agitent dans les roseaux ou se traînent dans le limon du fleuve, et, si l'on est en mer, on suit de l'œil l'aileron des requins qui, par les temps calmes, sort de l'eau comme un fer de lance.

Cette existence contemplative s'écoule sans qu'on en ait conscience. On regrette le passé; on désire l'avenir. Attendre, n'est-ce point d'ailleurs le mot éternel de la vie? On s'étonne aussi, les premiers jours du moins, de ces matelots noirs, aux membres luisants, aux dents blanches, dont la vivacité d'impressions et de sensations est extrême.

Ils ont des superstitions robustes et naïves avec une souplesse et une logique d'argumentation vraiment comiques.

Tout près de la nature, sous un ciel qui leur verse le feu à torrents, en face de l'Océan sans limites, entourés d'animaux bizarres, hideux ou gigantesques, de végétaux presque animés tant la sève en est exubérante et vivace, ils ont le respect et le culte de la matière. Elle leur apparaît plus grande qu'eux, redoutable dans son immobilité ou dans ses bruits. Ils tressaillent avec elle et la sentent tressaillir dans leur sein. Ils tiennent à elle par de secrètes affinités, et, si, passant, dans la hiérarchie des êtres, de la matière inerte à la matière animée, ils arrêtent leur pensée enfantine sur les animaux, ils ne sont pas éloignés de se croire avec eux des liens de parenté occultes. Mais les uns leur sont amis, les autres hostiles. Aucun ne leur est indifférent. Ils ont un vague effroi du perroquet. Cette créature, qui a le plumage éclatant, l'œil rond et fixe, la voix humaine, leur apparaît imposante et mystérieuse. Et ils n'ont pas tort.

N'est-ce point, en effet, pour nous une sinistre dérision que le don de la parole chez une bête? Voyez-vous cet animal, répétant impassible le lendemain, en les scandant, les paroles arrachées la veille à notre désespoir ou à nos terreurs! Quel terrible accusateur que le perroquet d'un assassin

qui s'est cru seul et s'est livré à un monologue. On ne sort de là que par un second meurtre en tordant le cou à la bête et encore, au dernier moment, doit-elle vous regarder d'un œil horriblement dilaté. Les nègres considèrent comme des frères d'une race maudite les orangs-outangs qui les rossent à coups de branches d'arbres, et se croient volontiers les cousins germains des autres singes. Ils n'ont point peur des serpents qu'ils apprivoisent avec une extrême facilité et vivent en assez bonne intelligence avec les crocodiles. Mais leur ennemi mortel est le requin. En revanche, le requin adore le nègre, pour le manger.

Or, pour en revenir à l'*Espadon*, on venait, un matin, de terminer la propreté du navire. Le pont était lavé de bout en bout, et les noirs passaient de la toilette du bâtiment à la leur. Deux d'entre eux étaient descendus dans la roue de bâbord. L'un, assis sur une des palles, laissait tremper ses pieds à la mer. L'autre nageait à deux ou trois brasses de distance. Tout à coup un requin vint à passer, flaira le nageur, en fit le tour, ne l'attaqua point, mais, plongeant quelque peu pour se chavirer à l'aise sur le côté, happa par les jambes le noir qui était assis sur la palle. L'eau se rougit de sang, et ce fut tout. Seulement, du bord, les autres noirs avaient tout vu, et quand leur camarade, qui avait si étrangement échappé à la mort, monta sur le

pont, on l'entoura et on l'examina avec une défiance extrême. Les soupçons se formulèrent et bientôt les injures les suivirent. Le capitaine sortit au bruit, et le malheureux noir, tout tremblant, se réfugia vers lui. L'officier, s'apprêtant à rendre la justice, se fit expliquer les faits.

— Vois-tu, capitaine, dit en terminant l'orateur de la troupe, li qui nager près requin, pas avoir été mangé, cela pas natnrel, li être de la famille à requin.

— Oui, s'écrièrent les autres en chœur, li être de la famille à requin.

Il fallut mettre aux fers deux ou trois des plus convaincus ou plutôt des plus démonstratifs dans leur conviction. Mais, ce matin-là, la besogne se fit mal et la journée fut morne. Le noir, que ses camarades croyaient *de la famille à requin*, resta à l'index et une sourde hostilité le menaçait. Il le savait et s'éloignait le moins possible du bord où il était à portée de la protection du capitaine. Une après-midi, l'on envoya une pirogue à terre avec deux hommes. Il était désigné, mais il céda son tour. Le remplaçant n'avait pas été difficile à trouver : aller à terre, même en service, est à la fois une distraction et un plaisir. Malheureusement, la traversée ne fut pas favorable. Il y avait à franchir la barre de la rivière, et, à la troisième lame, la pirogue chavira. Un requin se rencontra là encore, qui coupa le remplaçant en deux. L'autre noir fut sauvé.

Ce second accident porta à son comble l'exaspération des nègres. — C'était Requin qui avait prévenu son parent de céder son tour ce jour-là. Ils ne se bornèrent pas aux injures et en vinrent aux coups avant que le capitaine ne fût sorti de sa chambre. Le parent à requin dut être porté à l'hôpital à terre.

Il en sortit au bout de trois semaines et, à son retour, on lui fit moins mauvais visage. Le capitaine qui l'aimait, car c'était un bon matelot, avait vigoureusement sévi contre les persécuteurs ; sentant toutefois que ce n'était pas assez, il voulut lui donner l'occasion de se réhabiliter et le chargea de surveiller les lignes à crocs de fer que l'on tendait le long du bord pour prendre les requins. Les noirs riaient d'un petit air capable. — Jamais li prendre requin, disaient-ils en se poussant le coude.

Mais voilà qu'un requin avale gloutonnement le morceau de lard passé dans l'hameçon et s'enferre. Parent à requin tire la corde, appelle à l'aide et on amène le monstre sur le pont. Aussitôt on lui passe un nœud coulant à la tête, un à la queue, et l'on raidit les deux côtés. Puis on lui tranche la queue d'un coup de hache et, avec un couteau bien affilé, on détache circulairement la tête du tronc. La tête, pleine de vie, mord et tord un balai qu'on lui met entre les dents, et le corps, tout en muscles, s'agite convulsivement. — Hé bien, dit aux

noirs le capitaine triomphant, en leur montrant leur camarade, direz-vous encore qu'il est de la famille à requin?

Il y eut un moment d'hésitation, mais de courte durée.

— Oh! reprirent les nègres d'un ton sentencieux et en hochant la tête, li brouillé avec sa famille.

HENRI RIVIÈRE.

Ne trouvez-vous point dans ce tapage de couleurs la palette d'un grand artiste? Ce petit drame sur les flots de l'équateur qui tiendrait peut-être l'importance d'un simple *fait divers* dans les colonnes d'un journal, ne prend-il pas sous la plume de l'écrivain la carrure d'une scène à grand spectacle, où les décors sont brossés de main de maître? Comme l'esprit naïf de ces pauvres noirs prend de la grâce dans le récit coloré de Rivière!

Maintenant, voilà sous forme de lettre adressée à un ami, un rapport très précis sur les opérations maritimes de la guerre franco-allemande, dans la Baltique. Ce rapport, d'une grande concision, renferme nettement tous les faits de la

flotte et donne connaissance de ses moindres mouvements dans les eaux prussiennes. Tout y est fidèlement signalé, depuis l'heure du départ de Cherbourg jusqu'au moment de la rentrée de la *Thétis* en rade de ce port, quand la croisière dans la Baltique eut été rendue inutile par les désastres éprouvés à terre.

On peut voir par ces lignes en quelle haute estime le commandant Rivière, alors lieutenant de vaisseau, tenait ses chefs et se rendre compte de sa modestie qui le fait toujours s'effacer dans l'ombre de ceux qu'il élève. S'il se permet des critiques, il en fournit les justes raisons au lecteur et les termine par la donnée d'un exemple...

Souvenirs de la guerre.

A bord de la *Thétis*.

Mon cher ami,

Vous m'aviez demandé un précis historique des opérations maritimes de la dernière guerre; c'était là un bien gros titre pour une campagne douloureuse qui n'a eu d'autre mérite que la constance et l'abnégation. J'aime mieux sous forme de souvenirs

personnels vous envoyer une lettre avec mes impressions vraies, des sentiments éprouvés et l'esquisse nette et rapide des événements.

Le dimanche 24 juillet 1870, l'escadre de la Baltique, commandée par le vice-amiral comte Bouët de Willaumez, partit de Cherbourg. Il était cinq heures du soir, et la population, avec une sorte d'anxiété fébrile, faite de crainte et d'espoir, assistait sur la jetée, du haut de la montagne du Roule, de la plage et des forts, au départ des bâtiments. On se rappelait le mouvement joyeux des grandes fêtes navales de 1850 et de 1858, et l'on se demandait à la vue de celui-ci, d'une activité guerrière et solennelle, quels événements heureux ou funestes se dérobaient sous l'horizon brumeux que de larges bandes de soleil éclairaient par intervalles. L'Impératrice était à Cherbourg. Elle avait voulu apporter elle-même à la Marine qu'elle aimait la proclamation de l'Empereur. Après la messe qui s'était dite à bord de la frégate amirale *la Surveillante*, Sa Majesté avait lu d'une voix forte et noblement émue cette proclamation aux amiraux, aux capitaines et aux officiers. L'impression avait été profonde. Au moment où les bâtiments appareillaient, l'Impératrice, qui s'était embarquée sur l'aviso à vapeur le *Coligny*, vit l'escadre défiler devant elle. Les équipages montaient dans les haubans et la saluaient de leur dernier cri. Puis, les cris s'étei-

gnirent et bientôt après la rade de Cherbourg et le *Coligny* se voilèrent de distance. L'escadre entrait dans l'inconnu.

L'escadre se composait de la *Surveillante,* que montait l'amiral Bouët, de la *Gauloise* qui portait le pavillon de l'amiral Dieudonné, de la *Guyenne,* de la *Flandre*, de la *Thétis*, de la *Jeanne-d'Arc* et de l'aviso le *Cassard*. On pensait toutefois que cette escadre n'était qu'une avant-garde et qu'on allait au plus pressé, qui était rencontrer la flotte prussienne, commandée par le prince Adalbert, dans le cas où elle ne se fût point encore réfugiée dans un port.

En dehors de cette éventualité, le plan général était celui-ci : l'amiral Bouët devait commander en chef l'escadre de la Baltique. Il devait avoir sous ses ordres quatorze frégates cuirassées, de nombreux avisos et des batteries flottantes d'un faible tirant d'eau.

Une seconde flotte, sous le commandement du vice-amiral de La Roncière Le Noury, composée de grands transports, devait le rejoindre promptement avec 30,000 hommes de troupes de débarquement sous les ordres du général Bourbaki. Cette force considérable, en se montrant dans la Baltique, décidait de l'alliance du Danemark qui pouvait nous donner 40,000 hommes. Il devenait alors possible de jeter 70,000 hommes au nord de la Prusse, ce qui forçait cette puissance à conserver 200,000

soldats peut-être, pour s'opposer à une descente en Hanovre et dans le Holstein.

Telles étaient, au début, les perspectives de la guerre sur mer. On ne se doutait point alors que les événements du Rhin et la révolution intérieure les feraient s'évanouir.

Les chefs étaient bien choisis. L'amiral Bouët, à 61 ans, avait conservé l'ardeur, l'activité, l'entrain de sa jeunesse et de son âge mur. Il avait toute la confiance de ses capitaines, parce qu'il leur accordait la sienne. Il croyait aux coups hardis, aux tentatives soudaines. Il avait été l'organisateur du débarquement de l'armée à l'Alma. Ce grand commandement, moitié militaire, moitié marin, lui plaisait. En ces premiers jours d'illusion et d'espérance, il se montrait dignement à la hauteur de sa tâche et animait ses vaisseaux de sa chaleur d'âme, aventureuse et vaillante.

L'amiral de La Roncière avait, à d'autres titres, l'estime de la flotte. On le savait de la plus remarquable intelligence, d'une intrépidité froide et résolue, confiante aussi, car l'audace heureuse, en ses navigations et dans sa campagne du Mexique, avait été son habituelle conseillère. Sa propre expérience des hommes et des choses, son habileté de diplomate, eussent secondé, dans des négociations imprévues, les opérations de la guerre et leur eussent fait produire tous leurs fruits.

Le 28 juillet, l'escadre mouilla à la pointe de Skagen, à l'extremité Nord du Danemark. Elle n'avait point rencontré l'escadre prussienne qui avait dû ou se réfugier à la Jahde ou poursuivre sa route vers la Baltique jusqu'à Kiel. L'escadre était à peine mouillée, qu'arriva de Coppenhague M. le capitaine de vaisseau Palasne de Champeaux. Il avait été chargé de tenir prêts des pilotes danois et de passer des marchés pour approvisionner l'escadre : il venait avertir l'amiral qu'il s'était acquitté de ces soins divers et l'invitait, au nom du Ministre de France à Coppenhague, M. de Saint-Ferréol, à entrer dans la Baltique. Il y avait lieu de croire qu'à la vue de notre pavillon, le peuple danois se soulèverait et entraînerait son gouvernement à la guerre.

C'était là toutefois un expédient d'enthousiasme. Il eût fallu plus que l'apparition de l'escadre; l'arrivée de la flotte de transports et du corps de débarquement eût été nécessaire. L'amiral Bouët, qui avait d'ailleurs l'ordre de surveiller la Jahde et d'y rester jusqu'à ce que le complément de ses forces maritimes l'ait eu rejoint, en jugea ainsi et se contenta de détacher la *Thétis* à Coppenhague.

Elle y arriva le 29 et y demeura mouillée plusieurs jours, dans une inaction et une indécision d'attitude qui étonnèrent les Danois. Ils venaient chaque soir le long du bord dans de nombreux

bateaux, agitant leurs chapeaux et poussant des hourrahs. On ne leur répondait par aucun cri. Les instructions du commandant étaient de respecter la neutralité du Danemark et de ne la solliciter à aucune démonstration prématurée. Il n'était point certain, d'ailleurs, que la partie sage de la population sans parler du Gouvernement qui s'y montrait contraire, s'associât à ces manifestations qui semblaient surtout l'œuvre d'un parti. Le Gouvernement de l'Empereur avait la loyauté de ne point chercher à entraîner un peuple brave et sympathique, mais faible, dans une guerre dont l'issue, dès les premiers jours, pouvait paraître incertaine.

Au commencement d'août, l'amiral Bouët reçut du Ministre de la marine, par l'entremise de M. de Cadore, qui arrivait de France avec la mission de négocier avec le Danemark, l'ordre pur et simple d'entrer dans la Baltique. Il y entra, donna à la *Thétis*, qui quitta précipitamment Coppenhague, l'ordre de le rejoindre et, après avoir visité divers points de la côte prussienne à y chercher le point le plus sûr pour le débarquement des troupes qu'on lui avait promises et qu'il attendait, il se décida pour la position d'Also qu'on prendrait facilement et qui servirait de point de départ à l'armée de transport pour opérer sur Alsen et la côte du Sleswig.

Cette reconnaissance conduisit au 7 août. A cette

date, l'amiral reçut une dépêche du Ministre. Il y était question de nos premiers revers, de l'ordre donné à une division que commandait le contre-amiral Penhoat de rester à Cherbourg, tandis que l'amiral Fourichon, qui arrivait de la Méditerranée avec son escadre, devait bloquer la Jahde où se tenait l'escadre prussienne. Quant à l'escadre de la Baltique, on lui recommandait le respect le plus absolu pour les villes ouvertes; car, « à moins d'opérations non prévues, c'était dans un blocus strict des ports de commerce allemands que résidaient surtout les moyens d'action de l'escadre ».

Il n'était plus parlé de la flotte de transports ni du corps de débarquement; il ne devait plus en être jamais question. La fortune, contraire à nos armes sur le Rhin, en décidait ainsi.

L'amiral Bouët le comprit. Il lui fallut toute sa fermeté d'âme pour ne point céder au découragement; car, après avoir réuni une commission pour statuer sur les opérations militaires à tenter sur les points les plus importants du littoral prussien, il fut reconnu que, nulle part, les eaux n'étaient assez profondes pour permettre à un bâtiment de l'escadre de s'approcher suffisamment et que le tir de l'artillerie serait incertain ou inutile. A Kiel, le succès de l'artillerie était douteux contre les forts de Frédérick, à cause de leur hauteur sur le rivage et même, ces forts détruits, l'escadre ne pou-

vait pénétrer dans le fond de la baie à portée de canon de la ville. A Dantzig, le fort de l'entrée de la baie n'était à la portée que de notre artillerie des gaillards et seulement à une distance de 4,000 mètres. Quant aux villes elles-mêmes, les instructions du Ministre prescrivaient de les respecter, et il y avait lieu de s'y conformer autant par prudence que par humanité; car la France, à ce moment-là même, était envahie et eût été exposée à de terribles représailles.

La tâche de l'amiral Bouët se réduisait donc à un blocus de la Baltique et il le fit pendant tout le mois d'août avec une persévérance résignée, car il ne se dissimulait point que nombre de bâtiments marchands lui échappaient en naviguant le long des côtes, où ses frégates ne pouvaient se hasarder.

Deux épisodes de guerre rompirent seuls la monotonie de cette longue croisière.

Le 18 août, vers trois heures de l'après-midi, la division que l'amiral Bouët avait gardée avec lui pour surveiller la côte de Stettin à Memel, tandis que l'amiral Dieudonné maintenait le blocus de Kiel à Arkona, se trouvait en vue de l'île d'Hiddensée lorsque le *Jérôme-Napoléon,* qui avait remplacé le *Cassard* et qui était allé près de terre à la découverte, se rabattit à toute vitesse sur l'escadre. Il avait en tête de mât le signal : « L'ennemi est en

vue. » Le *Jérôme-Napoléon,* qui avait cessé d'être le yacht du prince Napoléon au début de la guerre, n'avait pas d'artillerie et avait pris chasse devant l'*Aigle Royal,* le yacht du roi de Prusse, aviso à grande vitesse. On aperçut bientôt ce dernier, mais un léger mirage le sortait de l'eau, le grandissait et lui donnait les proportions d'un monitor. L'amiral signala à la *Thétis* et à l'aviso le *Lhermite* de lui donner la chasse. La *Thétis* poussa ses feux à toute vitesse et s'élança droit au-devant de l'ennemi qui, de son côté, marchait à sa rencontre. Le soleil était éblouissant et la mer, absolument calme, se séparait et montait en deux grosses gerbes à l'avant de la corvette. Celle-ci filait treize nœuds. L'équipage était à ses postes de combat, et les chefs de pièce des tourelles avaient pointé de l'avant leurs canons de 19 prêts à faire feu. Mais c'était par le choc que le commandant se proposait d'atteindre l'ennemi. Au fur et à mesure qu'on se rapprochait de lui, la réalité le ramenait à ses véritables proportions. Il y eut un moment de désappointement, et cependant on s'étonnait de son audace. Tout à coup il parut changer de route. Il avait seulement mis en travers et il envoyait trois boulets qui passèrent entre le grand mât et le mât d'artimon de la *Thétis*. Il se traversa presque aussitôt de l'autre bord, envoya sa seconde bordée et prit chasse. Il était sûr de sa supériorité

de marche et s'éloigna rapidement vers l'île d'Hiddensée. La corvette le suivait encore, mais perdait du terrain. Ses boulets de tourelles le rejoignaient seuls, tombaient près de lui. Quand la terre fut bien en vue, il fallut, à cause du peu de profondeur de l'eau, diminuer de vitesse. En ce moment, la *Flandre,* que l'amiral avait détachée pour appuyer la *Thétis,* dépassa la corvette par tribord, et, désireuse d'atteindre l'*Aigle Royal,* lui coupa la route. Peu s'en fallut qu'elle ne payât cette imprudence. Elle échoua légèrement, fit vivement machine en arrière et se dégagea. Il n'y avait pas à aller plus loin. Mais un spectacle inattendu et inespéré s'offrit alors à nous. Au fond de la baie, où l'*Aigle Royal* se réfugiait, nous aperçûmes à terre, peints en gris et se détachant en taches brunes sur les monticules de la plage, cinq petits bâtiments. C'étaient des canonnières. Le pilote nous dit que ce fond de la rade n'avait point d'issue et que ces bâtiments ne pouvaient nous échapper. En attendant que l'amiral avisât et décidât soit une attaque d'embarcations, soit une descente de compagnies de débarquement, la *Thétis* canonna ces bâtiments à grande distance. Nos boulets les atteignirent peut-être. On les voyait plonger dans l'eau fort près du but, si ce n'est au but lui-même, éclater avec une fumée blanche. Les canonnières, de leur côté, ripostaient, mais

leurs faibles projectiles pleins tombaient à la mer à moitié distance. En même temps elles chauffaient, et nous les vîmes disparaître une à une, en moins d'une demi-heure, dans une fente du rivage. Il y avait un passage que notre pilote danois n'avait pas cru praticable et par où elles échappèrent.

Cette poursuite inutile démontrait une fois de plus que, sans bâtiments légers d'une grande marche et d'un faible tirant d'eau, l'escadre ne pouvait obtenir de résultats sérieux. La *Jeanne-d'Arc* dut rester en surveillance à Hiddensée et la division de l'amiral reprit sa croisière.

Le 21 août, un dimanche, l'amiral entra avec l'escadre dans la rade de Dantzig et s'en fut au mouillage désigné sur la carte comme il l'eût fait aux îles d'Hyères. Il n'était pas impossible que nous ne fussions exposés à quelque tentative de la part des Prussiens. Pendant la guerre du Danemark en 1863, l'escadre danoise, qui était venue comme nous mouiller en rade de Dantzig, avait été attaquée par des croiseurs rapides armés dans le port. On prit en conséquence certaines précautions et une entre autres bien plus gênante qu'utile. Une chaloupe à vapeur dut faire la ronde autour de l'escadre. La lueur intermittente de sa machine ou de sa cheminée, le bruit de son hélice, égaraient l'attention et pouvaient l'amener à con-

fondre avec cette embarcation tout autre navire qui se fût avancé dans la nuit. En pareil cas, on doit se garder au mouillage par la vigilance la plus stricte et par le silence. Les canots de ronde doivent se tenir en sentinelles perdues à de grandes distances à des endroits déterminés, et seulement prêts à lancer une fusée de signal. La *Thétis*, qui était mouillée le plus près de la côte, avait sa machine prête à marcher et sa chaîne démaillée prête à filer par le bout. Toute lumière était éteinte à bord et l'équipage en armes veillait à ses postes de combat. La nuit était absolument noire, à tel point qu'on ne voyait pas à dix mètres du bord. Une ou deux fois, de onze heures à minuit, nous aperçûmes une petite lueur qui paraissait venir de Dantzig et se déplacer en s'approchant. Ce pouvait être un navire qui découvrait par instants ses habitacles de ses compas pour faire route. Ce pouvait être aussi la chaloupe de ronde. Tout à coup, à minuit et demi, par notre travers à bâbord, éclata comme un feu grondant d'artifice et une volée de mitraille passait dans la mâture de la corvette. A la flamme de cette détonation, nous distinguâmes la masse noire d'un navire. En même temps partirent des coups de fusil. C'était la chaloupe qui s'était trouvée fortuitement à côté du bâtiment prussien. Elle gêna un instant la *Thétis* dans son appareillage instantané. Cepen-

dant la corvette, qui s'était mise en marche en moins de deux minutes, côtoya, en tirant sur lui, le bâtiment ennemi qui se dérobait le plus près de terre possible, dans l'obscurité, en se dirigeant sur Dantzig.

Le phare qu'on avait rallumé au moment même de l'explosion ne laissait point de doute sur la route qu'on devait suivre. Nous tirions quand une masse d'un noir plus sombre se détachait sur l'opacité de la nuit. Cette chasse très périlleuse pour la corvette par les bas-fonds de la rade dura une heure et demie. Elle se termina quand le phare s'éteignit de nouveau, ce qui prouvait que la *Nymphea* (on sut depuis son nom) était rentrée au port.

Cette aventure, les petites canonnières d'Hiddensée, la nouvelle que deux avisos rapides s'armaient en toute hâte à Dantzig, des sommes considérables promises par le gouvernement prussien à quiconque ferait sauter un bâtiment français, annonçaient un nouveau danger. L'escadre qui n'agissait que dans le vide encourageait contre elle les entreprises de l'audace et du gain. Elle pouvait être torpillée d'un jour à l'autre. Déjà quand les navires se rendaient à tour de rôle pour s'approvisionner de charbon, soit à Langeland dans le Grand-Belt, soit à Kioge-Bay dans le Sund, il leur fallait un gardien et c'étaient ainsi deux frégates forcément

distraites de la croisière. L'ennemi était, en outre, renseigné sur tous nos mouvements par le télégraphe de Suède en Prusse. Ce dernier inconvénient disparut par l'initiative hardie du commandant de la *Thétis*, le capitaine de vaisseau Serre, dont j'aime à dire le nom parce que je servais sous ses ordres, et que, par le hasard des circonstances, la *Thétis* fut un des bâtiments qui firent le mieux leur devoir pendant la campagne. En longeant la côte à quelques centaines de mètres et en deçà de la cabane du câble télégraphique, le commandant fit jeter deux grappins à l'arrière de la corvette, puis il marcha très doucement. Les grappins, qui raguaient le fond, saisirent le câble; on les hala et ils l'amenèrent à fleur d'eau. Il n'y eut plus qu'à le couper. On en prit un bout qu'on entra par un trou d'écubier et la corvette se *pomoya* dessus pendant plusieurs centaines de mètres après lesquels il fut de nouveau coupé. Hélas! cette corde de fer qui resta longtemps lovée dans la batterie et que nous donnâmes en gratification au pilote danois fut notre seul trophée militaire de la campagne.

En outre, la saison devenait mauvaise. On était à la mi-septembre et les coups de vent se succédaient. Par un intervalle meilleur, l'amiral Bouët se décida à tenter un coup de force contre Colberg, ne fût-ce que pour arrêter par la crainte les entre-

prises isolées qui se préparaient contre nous. Colberg a un fort et est attaquable à 2,200 mètres, mais c'est en même temps une station balnéaire. Une première fois, en août, l'amiral s'y était présenté avec deux frégates, mais nous avions vu des femmes en robe blanche et des malades nous regarder en foule et curieusement de la plage et du casino. Il n'était pas possible de tirer sur cette population inoffensive. En septembre, les baigneurs étaient partis, on pouvait réduire, ce qui n'avait qu'une importance très relative, les fortifications de Colberg. Le 13 septembre, on mouilla en vue d'Arkona pour opérer le lendemain. Un fort coup de vent de nord-ouest, qui assaillit l'escadre, sauva Colberg. Plusieurs de nos bâtiments furent en péril. La *Thétis* cassa sa chaîne et le *Rochambeau*, qu'on avait envoyé de France pour renforcer l'escadre, lutta pendant plusieurs heures, affalé à la côte par le vent qui le prenait de travers et lui donnait des roulis de 30 degrés.

L'escadre s'était rendue à Kioge-Bay lorsque l'amiral apprit que l'escadre du Nord avait quitté la Jahde et que les Prussiens étaient libres d'en sortir pour se rendre dans la Baltique. Il allait s'occuper d'interdire l'entrée du Grand-Belt à l'ennemi, lorsqu'il reçut l'ordre de rentrer à Cherbourg en passant devant la Jahde si ses approvisionnements de charbon le lui permettaient.

Le 26 septembre, l'escadre arrivait dans la mer du Nord. Je vis pour la première fois Héligoland, ce rocher de terre rouge, que je devais revoir quelques mois plus tard dans de tout autres circonstances. La Jahde était devant nous. On apercevait les bancs de sable de l'embouchure de l'Elbe et des remorqueurs que l'on prit d'abord pour l'escadre prussienne. La *Thétis* et le *Rochambeau* chassèrent plusieurs milles en avant jusqu'à ce que l'erreur fût reconnue ; on leur fit alors le signal de ralliement et le 29 septembre au matin l'escadre de la Baltique arrivait à Cherbourg.

C'est de ses destinées ultérieures et des opérations de l'escadre du Nord devant la Jahde pendant la campagne même de la Baltique que je vous entretiendrai dans ma prochaine lettre.

A vous,

HENRI RIVIÈRE.

7 février 1872.

Sans doute Rivière, qui n'avait pas envoyé cette lettre à qui il la destinait tout d'abord, n'en écrivit point davantage; car aucun des manuscrits qu'il a laissés n'en fait mention.

Dans les pages qui suivent, se reflète son grand amour pour la Marine : il la voit telle

qu'elle est, protectrice des traditions anciennes et vraies, se basant plus sur l'expérience que sur des rêves, sage, antirépublicaine, ennemie des aventures de politique intérieure, et bonne gardienne de son honneur et de ses vertus militaires.

En 1872, tandis qu'il écrivait si littérairement et si grandement son opinion sur la Marine, aucun bouleversement n'avait encore apporté le désordre dans ce département; il fallut le passage de M. Gougeard au ministère, pour y jeter un désarroi qui fut, du reste, de courte durée, le ministre étant tombé avant d'avoir mis à exécution ses projets de réforme.

L'état des choses rentra bientôt dans l'ordre primitif et l'expédition des affaires maritimes reprit son cours d'après la marche quelque temps interrompue. Ce qu'on va lire, peut donc, aussi bien aujourd'hui qu'en 1872, s'adresser à la Marine, rendant à son tour hommage à la mémoire du brave qui savait si bien lui prodiguer ses louanges.

La Marine.

Dans les événements de la dernière guerre, la Marine d'aujourd'hui a joué un rôle particulier et tout inattendu. Elle s'est en quelque sorte dédoublée et a fait face à sa tâche sur mer qui était restreinte, et, à terre, à des devoirs improvisés qui l'ont relativement grandie et désignée à l'estime publique. Elle s'y est révélée en effet avec sa cohésion forte, ses traditions saines et sa discipline intacte. Elle ne s'est point trouvée, il est vrai, en ces cataclysmes qui ébranlent une institution jusqu'en ses fondements, à ce point que l'on croit tout à changer et à refaire; tandis qu'en tenant compte de la fortune contraire et des accidents funestes, il n'y a qu'à procéder par la patience, par la volonté, par l'esprit de suite, à la reconstruction de ce qui ne s'est que momentanément écroulé. La Marine a fait son devoir, et l'a fait facilement, car on ne lui a demandé que ce qu'elle pouvait donner, et qu'elle n'a jamais cessé d'être elle-même, sans mélange étranger, avec l'organisation qui lui est propre et la hiérarchie dont elle a l'habitude.

Elle n'a pu opérer dans la Baltique où le fort tirant d'eau de ses bâtiments cuirassés l'empêchait de s'approcher des côtes. Si les circonstances de

la guerre eussent seulement été douteuses sur le Rhin, une flotte de transports avec un corps de débarquement eût été expédié dans la Baltique et eût trouvé, sous la protection de l'escadre de l'amiral Bouët, l'occasion d'une puissante diversion au nord de la Prusse. A l'embouchure de l'Elbe, dans la mer du Nord, il y avait à forcer la Jahde où se tenait l'escadre ennemie. La tentative était-elle possible? En des temps moins malheureux, si l'administration de la Marine n'eût point subi le contre-coup des désordres politiques, une flottille d'avisos, adjointe aux escadres qui bloquèrent successivement la Jahde, eût sans doute facilité cette entreprise. C'est avec le secours, avec le sacrifice de ces bâtiments légers, qu'on eût frayé aux grands navires, à travers les bancs de sable et les torpilles le chemin de l'arsenal prussien. Sans ces bâtiments et même avec eux, l'entreprise était au dernier point redoutable et aléatoire. Il n'y eût point eu pour nous de demi-désastres, et la victoire n'aurait eu que le retentissement d'un grand coup frappé dans le vide; car les vaisseaux triomphants eussent été contraints, après avoir fait œuvre momentanée de destruction, d'abandonner leur conquête. En dehors de cette tentative où elle ne s'est point hasardée, la Marine naviguante n'en a pas moins si étroitement bloqué la flotte prussienne, que celle-ci n'est jamais sortie au delà des passes

qui lui étaient familières que pour rentrer aussitôt, à la moindre démonstration d'un combat éventuel, dans l'abri qu'elle avait choisi. Le chemin des côtes françaises et de la mer libre a été absolument fermé aux croiseurs prussiens. — Un seul, l'*Augusta*, après avoir paru quelques heures en vue de la Gironde, fut rejoint à Vigo et gardé à vue par deux frégates cuirassées. Nos escadres, et c'est un fait que je constate sans leur en faire un grand mérite, ont passé l'automne et l'hiver en grand'-garde, à la mer, sous les intempéries de la saison rude, en un métier d'obscure abnégation et d'incessantes fatigues.

A terre, la Marine a défendu Paris. Elle y est venue avec ses canons dont elle est fière depuis Sébastopol, qu'elle manœuvre seule, et s'est installée dans les forts comme dans des navires. En province, elle a agi par faibles bataillons qui lui rappelaient ses compagnies de débarquement, et a servi, en certains cas, de centre de ralliement ou d'organisation à des troupes plus nombreuses, ignorantes de la guerre, qui s'appuyaient sur elle et qu'elle a encouragées et animées de son exemple.

Ce rôle honorable n'a pas eu et ne pouvait avoir une grande influence sur les résultats d'une campagne inutile, où l'enthousiasme manqua, où la résignation fut seule l'ingrate vertu des combat-

tants et où des troupeaux d'hommes se heurtèrent sans foi, sans instruction, sans vêtements et sans armes à des troupes soutenues par le bien-être et des engins de guerre, et savamment organisées.

Aujourd'hui, la Marine est rentrée dans ses ports sur ses navires, ou reste disponible dans ses quartiers de pêche ou sur des bâtiments marchands d'où elle rentrera au service actif au premier appel de la loi (très attaquée, très défendue) de l'inscription maritime qui concourt, avec la conscription, au recrutement de la Flotte. En somme, elle est debout, après les péripéties de la guerre, comme elle l'était au mois de juin 1870, comme elle l'a toujours été depuis de longues années. Une administration intelligente et ferme la sauvegarde et la protège; elle se sent forte de ce qu'elle a fait, de ce qu'elle sent en elle de vitalité et de qualités lentement acquises; elle est peu imbue de l'esprit nouveau et, bien que désireuse des améliorations et du progrès, elle ne s'y engage point à la légère. ELLE REGARDE A COUP SUR SON PASSÉ COMME LA GARANTIE DE SON AVENIR.

Ce dont elle est fière surtout, et à bon droit, ce qui lui donne le sentiment d'une vraie supériorité morale et la persuasion qu'elle fera son devoir tout entier quand l'heure sera venue, c'est sa discipline. Et c'est dans son acception la plus noble et la plus élevée qu'elle entend ce mot rigide. Il n'est point

la définition d'un pouvoir sans contrôle servi par des lois sévères. C'est le respect, la confiance et l'affection des uns pour les autres, à tous les degrés de la hiérarchie. La Marine se sent UNE par la communauté des dangers de mer bravés, des fatigues supportées et des longs isolements. Le navire, comme peut l'être un régiment, est la camaraderie puissante, la connaissance parfaite pour chacun de la valeur des autres, la solidarité confiante et la démarcation absolue des situations diverses. C'est la machine de guerre, faite de bois et de fer, mais qui s'anime en recevant de ceux qui la montent le souffle et l'harmonie. Les matelots et les officiers sont dévoués à leurs chefs et leur obéissent, parce que ceux-ci ont compris de longtemps et comprennent encore que, pour bien commander aux hommes que l'on a sous ses ordres, il faut avant tout vivre de leur vie et les aimer.

HENRI RIVIÈRE.

30 janvier 1872.

L'art descriptif qu'il déployait dans ses romans se trouve également dépensé dans ses lettres, avec cette mesure sobre qui rend fidèlement l'aspect des choses.

Après un séjour à Naples, il visite Pouzzoles

et peint les arènes en quelques traits de plume...

Les arènes de Pouzzoles font rêver cent mille spectateurs et des centaines de bêtes féroces rugissant sous un soleil ardent comme celui de leur pays. Les bains de Néron creusés dans le roc, mais où le soleil ne pénètre que timidement et où les vagues viennent mourir avec un sourd murmure, font penser au Tyran condamnant Agrippine, au sein des voluptés. La piscine admirable est un réservoir énorme à quatre-vingts arcades ayant à la voûte des échappées de lumière où pendent le lierre et les broussailles vivifiés à cette bienfaisante influence du soleil au dehors et de l'eau au dedans. Nous avons vu tout cela par la pluie, par le soleil et par l'orage. Les changements de temps s'exécutaient comme des changements de décoration; chacun avait sa grandeur et son prestige.

Est-il possible en si peu de lignes d'évoquer plus de souvenirs et de mieux donner au lecteur un aperçu de ces ruines des magnificences romaines? J'en doute. Je les publie parce qu'elles me semblent affirmer par leur couleur ce que je disais plus haut, et aussi parce qu'elles sont inédites.

VI

Je viens de relire la *Main coupée*[1]. C'est l'histoire d'un amour tourmenté, plein de catastrophes. Elle contient des pages terribles, pensées, remuées, travaillées sans doute en mer, par les beaux et les mauvais temps.

Dans l'action de ce livre, le plus grand rôle appartient encore à la *fatalité* poursuivant les deux amoureux et mettant dans leur jeune imagination un souffle superstitieux, un esprit de *seconde vue,* ce qui donne à l'œuvre, si vivement littéraire, une saveur originale et cruelle qui vous laisse une tristesse à l'âme, une inquiétude vague, un attendrissement, une pitié pour les pauvres êtres dont l'auteur a si précisément

1. Les œuvres de H. Rivière ont été éditées chez Calmann Lévy.

interprété, reproduit les secousses morales et les épopées douloureuses.

Dans une lettre qu'il fait écrire par la jeune fille à son fiancé, lorsqu'elle est devenue la prisonnière d'un forban, je trouve cette phrase :

Je suis certaine qu'entre deux êtres unis dans une même pensée de désespoir et de vengeance, il y a de mystérieuses affinités qui révèlent à l'un la présence de l'autre.

Le héros principal du roman, après avoir achevé la lecture de cette lettre qui lui révèle le déshonneur de celle qu'il adore et toutes les souffrances endurées dans la solitude où s'écoulait sa vie captive, à bord, « éprouva le soulagement des anxiétés terribles : la certitude ».

Il ne doutait plus de son malheur, il en avait la preuve sous les yeux.

Il ne ressentit plus que le désir d'une implacable vengeance, et il le savoura longuement.

Enfin, plus tard, les deux ennemis sont en présence. Les navires vont s'aborder.

Il tressaillit en reconnaissant la goélette (du

ravisseur de la jeune fille), car il croyait à la fatalité, comme tous les hommes d'action qui n'ont plus qu'un pas à faire pour toucher au but, et il craignait de succomber dans cette lutte qu'il avait souvent appelée jusqu'alors.

Je cite, ici, ces lambeaux de phrases arrachés à l'étoffe du livre, au cours de ma lecture, parce que, selon moi, ils appartiennent à la propre pensée de Rivière. Avant de les mettre dans l'esprit de ses personnages, il les avait d'abord conçus pour l'usage exclusif de ses idées sur les mouvements de la vie.

Ensuite, quand la vengeance rêvée est satisfaite, le vainqueur du forban s'écrie : « Ah ! la vengeance, elle enivre le cœur d'une joie cruelle, mais elle le tue pour longtemps. Elle le remplit du dégoût de toutes choses, d'une apathie mortelle, qui semblent ne jamais devoir guérir ; elle le rend impuissant à aimer ou à haïr encore. » Quelles vérités implacables ces lignes renferment, et quelle moralité philanthropique elles enseignent ! Il n'y a qu'une chose pour les anéantir, et malheureusement cela suffit : la passion, — parce qu'elle ne raisonne pas. Et

l'auteur, en les écrivant, devait, avec sa grande connaissance de l'humanité, avoir toute prête cette réponse à la théorie de son héros sur la vengeance accomplie.

On prétend que, lorsque, sous l'empire d'une méditation profonde ou d'idées superstitieuses, on regarde longtemps et attentivement un portrait, ce portrait finit par vous regarder lui-même et par converser avec vous d'une façon surnaturelle.

. . . .

Qu'il y ait ou non quelque réalité au fond de ces rêves enivrants et pénibles de l'esprit et des sens, je leur dois, pour tout ce qui vous concerne, une sorte de seconde vue. Peut-être aussi, est-ce l'isolement absolu qui permet de vivre à ce point de la vie d'une autre personne? Souvent, avant de les ouvrir, j'ai deviné ce que contenaient vos lettres. Je les lis en souriant, comme on parcourt un livre préféré, dont les pages sont déjà familières. Je crois que s'il vous était arrivé un malheur, j'en aurais ressenti le contre-coup dans mon cœur à l'heure même où il vous aurait frappé.

C'est ainsi que correspondent les amoureux dans la *Main coupée,* sur un canevas tissé de

fatalisme, avec les arguments étranges des pressentiments, et, pour appuyer leur logique, les exemples se font dans la vie matérielle, depuis le commencement du livre jusqu'à sa fin.

Dans le *Meurtrier d'Albertine Renouf*, c'est d'induction en induction que, *fatalement*, le coupable est découvert. La recherche d'une divination dans l'œuvre du hasard semble constamment emplir le cerveau de Rivière lorsqu'il écrit. Dans la conversation, il s'appliquait souvent aussi à relever les coïncidences des faits entre eux, coïncidences qui devaient amener un jour ou l'autre un résultat imprévu, c'est vrai, mais un résultat d'ores et déjà fixé dans la marche ordinaire des choses.

Aucun écrivain n'a mieux que Henri Rivière, dans *Caïn*, exposé les tortures que donne le remords. La jalousie, sous une forme non moins cruelle, perce dans le personnage de *Pierrot* et donne le frisson au lecteur attentif qui ne perd pas un mot du livre. Quant aux *Derniers Jours de don Juan*, on y trouve l'esprit élégant, le

paradoxe fin et les charmantes théories sur l'amour qu'il se plaisait toujours à mettre sur les lèvres de ses héros favoris. Ce roman pourrait aussi s'appeler « Étude de femmes », car trois femmes d'un type différent y sont exposées, scrutées et apprises, aussi bien que trois sujets d'amphithéâtre fouillés et mis à jour sous le scalpel du chirurgien. C'est une de ses œuvres les plus puissantes, où l'imagination a fait place au souvenir d'impressions réelles, de choses vécues dans son air, autour de lui.

Dans les heures pensives et mélancoliques, sa grande connaissance du cœur humain lui inspirait de noires réflexions sur le monde : il voyait alors trop clairement dans la vie. Ses jugements, sévères pour l'humanité, étaient d'une sincérité douloureuse, où, cependant, l'on chercherait en vain une note d'amertume. Dans ces tristesses-là, Rivière n'avait point l'espérance d'une consolation, il constatait simplement les faiblesses modernes : le caractère oublieux des amis, l'effacement du souvenir chez eux par les préoccupations présentes, l'in-

stabilité des gloires... — Les femmes ne se dressaient dans ces rêves que pour les orner un instant et s'évanouir : il les voyait passer dans la fumée bleue de son cigare et ne cherchait pas à les retenir, elles glissaient comme des spectres frivoles, vêtues de couleurs tendres jurant sur le fond sombre de sa pensée.

Peu de temps avant son départ, un samedi, je lui demandai une chronique pour un journal que je dirigeai à cette époque : « C'est entendu, me dit-il, je l'écrirai à Mantes et vous la remettrai lundi. »

Or voici le fragment qu'il m'apporta joint au billet suivant :

« Je n'ai pu aller plus loin : j'avais la tête bourrée de noir. Ne m'en voulez pas, je suis dans mes mauvais jours ! »

Mantes, le 5 septembre 1881.

Je suis à la campagne et je vois autour de moi, par la fenêtre ouverte, les grands arbres que la brise agite, tandis qu'un brouillard mêlé de pluie flotte dans l'air. La Seine, d'un vert sombre, court entre ses rives. Ceci est mélancolique et sert de cadre

à de tristes pensées. Pour moi, d'ailleurs, la nature elle-même n'a que la valeur d'un cadre. Elle n'a d'autre vie que celle qu'on lui prête. Il faut une jeune femme en robe rose ou blanche à ses perspectives de verdure, et au soleil qui les éclaire, ou à son affaissement morne, tel qu'il est aujourd'hui, l'évocation d'un tableau ou l'accompagnement d'un souvenir.

Je pense malgré moi à tous ceux qui se sont en allés depuis un mois à peine, qui sont oubliés déjà ou qui le seront dans quelques jours. Ah! à l'époque où nous sommes, on meurt pour tout de bon. Rien ne reste de nous qu'un souvenir de sympathie au cœur de quelques amis. Et encore, ce souvenir-là a-t-il la légèreté d'une plume au vent. Les amis ont autre chose à faire qu'à s'attendrir; ils ont à vivre pour leur propre compte et à bien vivre. Que ce « bien vivre » n'induise personne en erreur. Il ne s'agit ni de morale ni de vertu, mais des jouissances immédiates du plaisir facile, du travail hâtif, des résultats prompts, du tourbillon fiévreux où l'on se démène.

C'est à ce point qu'on s'étonne de la mort, si tard qu'elle vienne, comme d'un accident tout à fait imprévu. Je dirais plutôt malencontreux, car il est plus que funeste pour celui qu'il atteint, et c'est là un des signes de la philosophie toute pratique et fataliste de notre temps. Pendant ses dernières

heures de prostration, M. Émile de Girardin a dit par deux fois ce seul mot : « Mort, mort! » C'était de sa part comme un étonnement réfléchi de ce néant qui venait. Hé quoi! lui, si vivant d'intelligence et de volonté, et qui, depuis de si longues années, avait pris l'habitude de vivre, il allait mourir! Cela ne l'effarait pas, mais le frappait d'une surprise attristée. Sentait-il donc que tout de lui allait disparaître avec lui? Hé bien, pourquoi pas? N'est-ce pas assez d'avoir vécu si l'on n'a rien ignoré de la vie, si on l'a menée, goûtée, subie dans ses joies, dans ses hasards, dans ses chagrins, dans ses efforts, dans son continuel renouveau de chaque jour? Il ne faut qu'avoir un peu de prévoyance et de courage, et se dire : « Je vais finir où j'ai fini ma journée. »

Ainsi peut-être est mort l'amiral de La Roncière, avec plus de résignation qu'Émile de Girardin. Il est vrai que la mort ne l'a pas sournoisement terrassé tout d'un coup, mais qu'elle a mis cinq mois à s'approcher de lui à petits pas. Je ne sais s'il a eu l'idée consolante et vague d'une autre existence extra-humaine, dont les religions nous bercent sans en être bien certaines elles-mêmes, mais lui aussi a pu se dire : « J'ai vécu, et rien de ce qui fait l'existence de ce bas monde ne m'a été étranger. Alors, à quoi bon me lamenterais-je tant de partir? » Ah! je comprends le regret de la jeunesse qui se voit

fauchée en sa fleur, à qui tant de biens échappent, devant laquelle tant d'horizons se ferment. . .
. . . .

Cette page est peut-être la dernière qu'il ait écrite en France. Elle est étrange, étant donnée la mort prochaine de celui qui la pensait. Eût-il pressenti sa fin que Rivière n'eût pas autrement parlé; cependant sa famille et ses amis s'accordent à dire qu'il espérait vivre de longues années. Il courait même à ce sujet, chez les siens, une petite légende :

Comme beaucoup de marins et beaucoup de rêveurs, Henri Rivière avait ses superstitions qu'il gardait et caressait avec un soin jaloux. Le scepticisme n'avait point de prise sur elles.

Pendant sa jeunesse, il avait consulté, en plaisantant, une vieille magicienne qui se faisait interroger sur l'avenir, et la vieille lui avait prédit beaucoup de choses. Il fut incrédule à ses prédictions, et n'y songeait plus, quand la première s'accomplit, puis, plus tard, la seconde... Cela devenait intéressant pour l'esprit fataliste de l'auteur de *Caïn*. Il

vécut donc avec la souvenance de la devineresse qui lui avait annoncé, comme prophétie dernière, qu'il mourrait âgé de soixante-treize ans. — Pourquoi ne vivrait-il pas jusqu'à cet âge? pourquoi cette prédiction ne s'accomplirait-elle point ainsi que les précédentes? pourquoi cette vieille femme, disparue, sans doute, depuis longtemps dans la mort, se serait-elle trompée cette fois plutôt que les autres? N'avait-elle point tenu l'inspiration d'un hasard savant, — le même qui fait nommer à l'avance par la bouche d'un décavé, autour d'une roulette, les numéros qui vont sortir? car cela s'est vu. — Pourquoi donc ne croirait-il pas, lui Rivière, à ce hasard qui lui promettait encore de longues années? — Voilà ce qu'il répétait à sa famille, la veille de chaque départ en mer, afin de montrer sa confiance dans l'avenir, et, surtout, — je crois, — pour calmer les inquiétudes de ceux qui restaient.

VII

Lorsqu'il s'agit pour lui d'aller prendre le commandement de la division navale de Cochinchine, — que plusieurs de ses collègues, à qui c'était le tour d'embarquer, je le répète, venaient de refuser au ministre de la marine, — il quitta cependant la France avec la secrète pensée de ne plus revenir. Je sais bien que cette pensée triste disparut à la longue... mais il y eut, pendant quelque temps, combat, dans son esprit, entre la douce superstition et la cruelle expectative du malsain climat de Saïgon. L'expédition du Tonkin n'était pas encore à supposer. — Le Fleuve Rouge courait entre ses rives, ignoré de nos gouvernants, et ne s'était, jusqu'alors, point montré dans leurs rêves avides sous l'aspect d'un nouveau Pactole.

J'avais déjeuné chez le commandant Rivière, la veille de son départ, et j'étais ému de le voir dirigé sur une de nos plus dangereuses colonies; je dissimulai, toutefois, mes inquiétudes.

Au moment de prendre congé de lui, il m'ouvrit ses bras en disant :

« Allons! donnons-nous l'accolade, car lorsque l'on s'embarque pour longtemps, il faut tout prévoir, même un malheur! »

Il tint ce langage à plusieurs de ses amis parisiens qu'il voulait embrasser avant de partir.

Quand je fus sur la première marche de l'escalier, — je le vois encore dans sa longue robe de chambre bleue bordée de rouge! — « Au revoir! mon commandant, à bientôt! j'espère!

— Surtout écrivez-moi souvent! me dit-il.

— Je vous promets que je vous écrirai chaque semaine, repris-je, en descendant.

— Non, ne me promettez pas cela, ce serait trop beau; je connais le cœur humain, et, moi parti, vos regrets de mon absence s'effaceront tous les jours un peu; écrivez-moi seulement chaque mois, et vous me fere grand plaisir... et vous serez un ami rare! »

Il était accoudé sur la rampe et souriait en me parlant ainsi.

Je lui renouvelai ma promesse de lui écrire souvent et longuement, et nous nous séparâmes sur ces paroles dernières.

Hélas! je l'avoue, à ma honte, pendant les dix-huit mois qu'il vécut là-bas, je ne lui écrivis que cinq ou six lettres, encore étaient-elles brèves, tandis que je recevais de sa bonne amitié des pages charmantes. Ce souvenir me sera toujours un remords.

Il me reprochait sans cesse mon silence, mais dans quels termes affectueux...

Je vous ai écrit le 10 janvier, et vous ne m'avez pas répondu. Aussi j'attendais une lettre, mais avec la patience angélique des solitaires et des marins qui vivent en retraite, tout perdus en eux-mêmes, dans un petit coin, au bout du monde. Saint Jean Stylite sur sa colonne.

La pensée de leurs amis leur suffit et les agitations de ces amis ne leur sont plus, de si loin, qu'un spectacle, philosophie égoïstement agréable, s'ils lui comparent leur repos. Plus d'amis, plus de famille, plus de romans à faire ni de journaux

J'avais déjeuné chez le commandant Rivière, la veille de son départ, et j'étais ému de le voir dirigé sur une de nos plus dangereuses colonies; je dissimulai, toutefois, mes inquiétudes.

Au moment de prendre congé de lui, il m'ouvrit ses bras en disant :

« Allons! donnons-nous l'accolade, car lorsque l'on s'embarque pour longtemps, il faut tout prévoir, même un malheur! »

Il tint ce langage à plusieurs de ses amis parisiens qu'il voulait embrasser avant de partir.

Quand je fus sur la première marche de l'escalier, — je le vois encore dans sa longue robe de chambre bleue bordée de rouge! — « Au revoir! mon commandant, à bientôt! j'espère!

— Surtout écrivez-moi souvent! me dit-il.

— Je vous promets que je vous écrirai chaque semaine, repris-je, en descendant.

— Non, ne me promettez pas cela, ce serait trop beau; je connais le cœur humain, et, moi parti, vos regrets de mon absence s'effaceront tous les jours un peu; écrivez-moi seulement chaque mois, et vous me fere grand plaisir... et vous serez un ami rare! »

Il était accoudé sur la rampe et souriait en me parlant ainsi.

Je lui renouvelai ma promesse de lui écrire souvent et longuement, et nous nous séparâmes sur ces paroles dernières.

Hélas! je l'avoue, à ma honte, pendant les dix-huit mois qu'il vécut là-bas, je ne lui écrivis que cinq ou six lettres, encore étaient-elles brèves, tandis que je recevais de sa bonne amitié des pages charmantes. Ce souvenir me sera toujours un remords.

Il me reprochait sans cesse mon silence, mais dans quels termes affectueux...

Je vous ai écrit le 10 janvier, et vous ne m'avez pas répondu. Aussi j'attendais une lettre, mais avec la patience angélique des solitaires et des marins qui vivent en retraite, tout perdus en eux-mêmes, dans un petit coin, au bout du monde. Saint Jean Stylite sur sa colonne.

La pensée de leurs amis leur suffit et les agitations de ces amis ne leur sont plus, de si loin, qu'un spectacle, philosophie égoïstement agréable, s'ils lui comparent leur repos. Plus d'amis, plus de famille, plus de romans à faire ni de journaux

à lire, plus de commissions au Ministère,—la pensée que tout cela existait, mais la pensée dédaigneuse ou libre de tout ce qui l'ennuyait et aussi vivace qu'une sensation pour le reste. J'ai le plaisir de vous écouter et de ne pas vous répondre ; mon imagination s'égare en de merveilleuses conceptions sans que j'aie une plume entre les doigts et a l'éréthisme de l'amour sans que le corps le lui gâte par des mouvements isochrones ou désordonnés et des spasmes ridicules. Je pense, donc je suis ; cela équivaut à « je pense, donc je jouis », ce qui est la plus agréable façon d'être.

Monsieur mon corps ne proteste pas. Il est abruti de chaleur et se fait éventer, jour et nuit, par des Annamites qui représenteraient bien des esclaves, tant ils sont obéissants et doux. Ils ne parlent pas et on ne leur parle que par gestes, car on ne sait pas leur langue; mais comme ils sont tout jaunes et à peu près nus, ils figureraient très bien en esclaves de théâtre avec des anneaux d'or au cou, aux poignets et aux chevilles.

. . . .

Écrivez-moi enfin longuement. J'ai pour vous une très réelle amitié et je veux que vous ne l'oubliez pas.

Puis, plus tard, en m'annonçant que, sur sa

demande, je venais d'obtenir une faveur honorifique, il m'écrivait :

Vous m'aviez promis de m'écrire longuement, et vous ne l'avez pas fait. Vous voyez que, moi, je tiens mes promesses, je ne me venge que par des bienfaits, ce qui est d'ailleurs plus commode pour l'offensé et plus agréable pour le coupable...

Dans toute sa correspondance, si littéraire, perce cette bonté fine, exquise, infatigable, qui ne l'abandonna jamais et lui valut tant d'amitiés.

Il avait une façon bien juste de juger la France administrative. Ainsi qu'on peut le voir par la lettre suivante qu'il adressait, à M. Le Myre de Vilers, le fin écrivain réunit, en peu de lignes, ce que nous rabâchons dans la presse, depuis des années.

Dans cette seule page, la piètre routine administrative de notre pays se trouve dépouillée de tout artifice. Allez donc, après l'avoir lue, parler du désintéressement et de la générosité de

nos départements politiques et militaires! — Les latitudes ministérielles sont toisées à leur aune.

Hanoï, le 24 septembre 1882.

Monsieur le Gouverneur,

Je vous remercie bien d'avoir pris notre défense pour le logement du commandant de la division navale à terre, mais, pour mon compte, à moins qu'on ne me consulte, je ne ferai rien pour cela. Je suis trop sûr que nous serions battus. Je dis nous, puisque vous voulez bien faire cause commune avec nous. Jamais le département, sous quelque gouvernement que ce soit, monarchie ou république, ne sacrifiera 7 ou 8,000 francs à la santé d'un chef de division. Pensez donc! 8,000 francs. Ce sera son « sans dot » éternel à tout ce qu'on pourra lui dire. La France, avec sa prétendue réputation de légèreté et de prodigalité, est le pays le plus prud'homme et le plus ladre du monde, et son gouvernement, sous tous les régimes, s'efforcera de rattraper, par des économies de gros sous sur le personnel, les dépenses bêtes de millions qu'il fait sans savoir pourquoi. L'Angleterre donne une frégate de la reine à Walter Scott malade pour le

conduire en Italie, et un député de Louis-Philippe, en parlant d'Alexandre Dumas, demande comment il se fait qu'on ait mis, pour se rendre en Espagne et en Afrique, le *Véloce* à la disposition de « ce monsieur ».

Je suis d'ailleurs absolument persuadé comme vous, Monsieur le Gouverneur, que presque aucun chef de division qui aura passé cinquante ans ne résistera comme santé à deux ans de séjour en Cochinchine ou au Tonkin sur le *Pluvier*. Il faut une jeunesse relative pour un pareil séjour où l'on couche toutes les nuits sur les ponts, tant les chambres sont inhabitables par la chaleur, sans compter, quand le bâtiment a vieilli, l'incessant et énervant supplice des insectes de tout genre, en plus des moustiques. On accordera que tout cela est vrai, mais 8,000 francs ! on ne sortira pas de là. Les chefs de division n'ont rien à faire que de ne pas accepter la division navale, ce qu'ils ne feront pas, ou qu'à loger à la diable à l'hôtel ou chez un ami. Tant pis pour eux, ils ne sont pas les plus forts. *Væ victis!* Je suis d'ailleurs assez partisan de cette formule, elle est simple, et, en plaçant le pouvoir au-dessus de la bienveillance et de la justice, le débarrasse des criailleries des faibles et des opprimés. Il y a bien la revanche à craindre; mais elle vient si rarement.

Ici, avec nos Chinois autour de nous, nous

sommes tranquilles. Les mandarins nous disent bien que les Chinois sont très insolents, que les Français ne sont pas patients, et ils s'effraient si fort et si souvent d'un conflit possible, — mais avec un petit air malin, — qu'ils paraissent le désirer. Il paraîtrait qu'à Hué le conseil s'est décidé pour la guerre et qu'il ne faut plus que le consentement du roi. Je crois que, dans les circonstances actuelles, un peu de résolution est la meilleure des prudences. Aussi, en ne provoquant les Chinois en quoi que ce soit, ne leur passerai-je cependant aucune insolence ni aucune incartade. Le plus probable est que nous allons nous regarder assez longtemps en chiens de faïence.

Je vous demande pardon de cette lettre que je vous écris surtout pour vous remercier officieusement de l'appui, bien inutile, hélas! que vous nous avez apporté, et pour vous dire aussi, sans formule officielle, que j'ai pour vous, Monsieur le Gouverneur, les sentiments reconnaissants et le plus respectueusement dévoués,

Signé : H. Rivière.

La résignation avec laquelle il savait tout attendre se manifestait toujours dans ses lettres sous la forme paisible d'une immuable philo-

sophie. Personne mieux que lui ne pouvait accepter les événements, quels qu'ils soient... Il est vrai qu'il en est mort.

Le 27 octobre 1882, il remerciait M. Le Myre de Vilers en ces termes :

Je savais déjà par La Mure que vous aviez eu la bonté de me proposer de nouveau au Ministre pour la croix de Commandeur. J'espère, quoique j'en doute, que les considérations politiques le décideront. Cette distinction que je vous devrais me ferait grand plaisir, mais j'ai une expérience pratique qui fait que je ne m'étonne pas trop quand un de mes désirs ne se réalise point, et une philosophie douce qui fait que je me console. C'est en cela, je crois, que j'ai eu raison d'avoir deux carrières. Elles sont, l'une et l'autre, un dérivatif aux désillusions possibles de chacune.

Le brave commandant avait surtout raison de douter de la prise en considération de la demande réitérée dont il était dignement l'objet, puisque sept mois plus tard, après avoir mérité, en de nouvelles circonstances, la croix de commandeur de la Légion d'honneur, il mourait avec le grade d'officier de cet Ordre. — Le

gouvernement ayant persisté dans le refus de cette distinction, parce qu'il craignait, dit-on, de paraître alors, aux yeux de la Chine, approuver hautement la conduite énergique du chef de la division navale au Tonkin. Il faut déclarer qu'en revanche il ne manquait point de l'approuver tout bas à Paris, espérant une conquête facile et peu coûteuse, au risque de perdre les hommes dont il jouait égoïstement la vie.

Je reviendrai plus tard sur cette question.

En novembre 1882, comme M. Le Myre de Vilers, rappelé à Paris, allait quitter la Cochinchine, il écrivit au commandant Rivière pour lui annoncer son départ. Je vais citer un passage de la lettre qu'il reçut en réponse à la sienne :

Vous avez raison, c'est avec un regret réel que je vous vois partir. Vous aviez pour moi une amicale bienveillance et j'avais pour vous un très sincère attachement. . . . .

. . . .

Il y a dans les choses de ce monde un aléa qui a sa séduction, qui l'avait pour chacun de nous.

Vous saviez aussi que je ne mettrais dans nos relations de service de raideur ou de mauvais vouloir de parti pris, comme je savais que je vous y trouverais toujours facile et favorable.

Ici, je vous remercie d'avoir obtenu pour le commandant de la division navale de garder la direction du port. Je n'y croyais guère, et le Ministre m'étonne d'y avoir consenti. C'est de la bienveillance dans le bon sens, ce qui n'est pas ordinaire aux ministres, quels qu'ils soient.

Vous allez retrouver probablement la France et Paris bien agités. Il me semble que la République se met à râler comme une simple Monarchie. Ce sera l'éternel échec des Républiques : trop d'hommes avides du pouvoir et pas un en situation et de force à le prendre. Ou, dès qu'il l'a pris, il n'est plus républicain.

L'ancien gouverneur de la colonie était donc toujours resté en bons termes avec Henri Rivière, et, s'il y eut entre eux quelques nuages au début des affaires du Tonkin, ils furent vite dissipés. La situation du haut fonctionnaire et du commandant des troupes, tantôt modérés et tantôt encouragés par les dépêches ministérielles, devait fatalement, certains jours, soulever

des désaccords; mais leur vieille amitié prenait le dessus, et les bonnes relations revenaient promptement.

C'est ce qu'il faut qu'on sache en France où se trouvent toujours des mauvaises langues prêtes à fausser l'histoire en dénaturant les faits.

VIII

Sur les bords du Fleuve Rouge, notre pauvre cher ami habitait la maison du Consulat, demeure jolie, ornée d'une vérandah circulaire, ayant vue sur le fleuve où les navires français, immobiles, le pavillon flottant, dressent leurs silhouettes contre le fond bleu du ciel, la carène mouillant dans les eaux jaunes et claires.

De l'autre côté, l'on peut apercevoir les pagodes et les villages épars dans la plaine, sur la

rive gauche du Fleuve Rouge et dans les horizons perdus.

Le jour, ces paysages, sous les coups du soleil, luisent violemment, mettant dans leur éclat tous les tons vifs et crus de la palette asiatique.

C'est de là qu'au tomber du soir, le bon Rivière guettait, en rêvant, l'apparition des étoiles dans l'immensité, d'un bleu plus sombre, après le départ du soleil.

Durant des heures, il restait ainsi, fumant doucement, trouvant sur le chemin de ses yeux, dans l'infini, au sommet des mâtures de ses beaux navires, les consolantes couleurs nationales dont la vue arrêtait souvent ses mélancoliques rêveries pour les ramener souriantes vers ce cher Paris qu'il ne devait plus revoir! Combien de fois les images de ses amis ont traversé ses songes, aux retours imaginaires dans la patrie! — car il n'oubliait personne, écrivant aux uns et aux autres avec une égale bonté, leur annonçant toujours sa rentrée comme prochaine.

Le 16 mai, trois jours avant le combat dans

lequel il a trouvé la mort, il se voyait rentrant en France.

J'ai été bien éprouvé comme santé, écrivait-il, par la maladie de Cochinchine d'abord, puis par les effroyables chaleurs de l'été dernier, au Tonkin.

Croiriez-vous que j'avais perdu 20 kilos. Quoique ce fût sur 96, c'était beaucoup. La saison fraîche d'octobre à avril, qui est charmante ici et toute semblable à l'hiver de Monte-Carlo, m'a remis en partie. Puis, vous devez savoir que, depuis quelque temps, nous avons été très occupés. Nous avons pris possession du Tonkin minier, où la diplomatie chinoise de M. Bourée allait nous sacrifier, et nous avons pris aussi une autre citadelle, celle de Nam-Dinh. Ç'a été un peu plus difficile que Hanoï et nous avons eu des boulets dans les navires et cinq blessés, parmi lesquels le lieutenant-colonel Carreau (mort depuis) que vous avez peut-être connu et qui, au moment du combat dans les rues, quand il mettait un canon en position, a eu le pied droit broyé par un biscaïen. Il a fallu l'amputer. Depuis ce temps-là, je suis à la fois administrateur, militaire et marin, diplomate, douanier et policier. J'ai écrit cependant un roman (*Edith*,) mais je n'ai pu qu'en commencer un second, et celui-là en est resté à sa troisième page. Je n'ai plus le temps.

Je ne sais pas comment on prendra en France, je parle du gouvernement, tout ce que les circonstances m'ont amené à faire ici. En tout cas, ça m'est égal : *j'ai fait ce qu'il y avait à faire*, et j'ai d'ailleurs cette philosophie tranquille qui s'attend à tout et se résigne assez facilement. *Je retrouverai, dans quelques mois, de bons amis, la vie d'intelligence qui m'est chère*, et un peu d'élément féminin, ce qui me sera non moins agréable. Ici, il n'y a que de petits animaux jaunes, à la gueule rouge et aux dents noircies. C'est insuffisant, et je n'ai même pas essayé de savoir si ça suffisait.

Quel Paris, quelle France vais-je retrouver par exemple ? Après tout, il y en aura toujours une, et elle vaudra toujours mieux que la Cochinchine et le Tonkin ! ! !

Toutes les douces espérances que cette lettre exprime et qui nous semblent à cette heure être parties d'outre-tombe, ne sont-elles pas navrantes à lire, quand on songe que, trois jours plus tard, la tête qui les avait conçues, se desséchait, là-bas, au bout d'une pique, sous le soleil cuisant de l'Annam !

Par les extraits de sa correspondance, on voit la grande modestie avec laquelle le comman-

dant Rivière parle de ses victoires. Jamais, il ne se met en lumière, ni dans ses rapports officiels, ni dans ses lettres aux amis, et cependant tous ceux qui ont eu l'honneur de combattre sous ses ordres savent qu'il ne manquait aucune occasion de faire acte de courage jusqu'à la témérité.

Dans une lettre qu'il écrivait à sa famille, par ce même courrier du 16 mai, il se félicitait des résultats obtenus malgré l'insuffisance des moyens d'action qu'il avait à sa disposition :

Depuis que je suis à la tête de l'expédition, c'est-à-dire depuis plus d'un an, et malgré l'obligation dans laquelle je me suis trouvé de m'emparer des citadelles d'Hanoï et de Nam-Dinh, je n'ai pas eu un seul homme de tué. Je n'ai eu que quinze blessés qui tous ont guéri, à l'exception du lieutenant-colonel Carreau que l'on ne désespère pas cependant encore de sauver. Quant aux frais de l'expédition, ils ne s'élèvent pas à 300,000 francs, et j'ai versé 3,000,000 de francs dans les caisses du Trésor. . . . .
. . . .

J'espère bien que nous saurons un jour ce que sont devenus ces millions laissés par le commandant Rivière. Nos ministres, en demandant des crédits aux Chambres, n'ont pas jugé à propos d'en informer le pays; c'était cependant bon à l'intéresser,

On trouve parfois, à travers la vie ministérielle-administrative, de ces omissions tout au moins singulières qui jettent vite un doute regrettable dans l'esprit public.

Après la prise de Hanoï, dans sa correspondance officieuse avec M. Le Myre de Vilers, il est facile de se rendre compte que Rivière ne voulait pas agir à l'aventure. Il faisait comprendre seulement que, pour qu'il pût se maintenir honorablement dans un *statu quo*, il lui fallait garder une attitude sévère devant les ennemis attentifs groupés autour de lui.

Dans la lettre qu'on va lire, il remercie d'abord le gouverneur qui vient de solliciter de nouveau pour lui la croix de commandeur de la Légion d'honneur, puis il aborde la situation :

Hanoï, le 27 juin 1882.

Monsieur le Gouverneur,

Je vous suis bien reconnaissant et je viens vous remercier de m'avoir proposé au Ministre pour la croix de commandeur. Je n'en suis plus d'ailleurs à compter les biens dont vous me comblez et je ne pourrais être qu'un ingrat en ne m'y reprenant à plusieurs reprises puisque, de l'un à l'autre de ces biens, vous ne me laissez pas le temps nécessaire à l'oubli. Je vous remercie également des crédits que vous m'avez ouverts et dont je ne pense plus guère avoir à user. J'ai jeté mon premier feu de conquérant, d'administrateur et de financier. Je ne m'en repens pas, car l'incident de la prise de Hanoï est surtout le fait de ce malheureux Tong-Doc qui nous eût fait une situation impossible. N'y avons-nous pas gagné d'ailleurs d'avoir une citadelle de moins à nous gêner et l'interversion agréable des rôles, aux Annamites et à nous, dans les Douanes?

Je sais bien qu'on ne se soucie guère du Tonkin en France, où je serais le dernier à m'en préoccuper, et *je suis tout prêt à la réserve et à la prudence*. Je crois toutefois qu'il y a intérêt à ce que j'apparaisse toujours à Hué comme une sorte de Barbe-

Bleue, qui a besoin de convoler de temps en temps avec une citadelle nouvelle et qui n'est modéré que parce qu'on le modère. Il n'est pas sûr qu'à Hué ils ne cherchent à se retourner. L'amiral et les bâtiments chinois qui arrivent ne sont pas pour servir nos intérêts, et c'est du Tonkin que doit leur venir une sorte de terreur salutaire. Je désirerais bien que vous puissiez y venir après le 14 juillet avec le *Drac*. Votre présence donnerait à tous les services l'unité nécessaire, et assoirait ce qui a pu être fait de bon. Nous vous ferions une belle réception, et je pourrais vous assurer de vive voix de tous mes sentiments de respectueux attachement.

Signé : H. Rivière.

L'aspect sous lequel le commandant veut apparaître aux Chinois n'est-il pas des plus diplomatiques?

En Annam, comme partout ailleurs, le prestige ne résiste à l'examen des hommes que par l'intimidation. Lorsque l'on se sait inférieur en nombre, il faut, pour rester debout, se montrer supérieur en audace. Rivière n'avait pas le choix de penser autrement. Il agit d'après sa pensée.

DEUXIÈME PARTIE

HENRI RIVIÈRE EN COCHINCHINE

MISSIONS AU CAMBODGE
ET DANS LE ROYAUME DE SIAM
LES MISSIONNAIRES

I

Henri Rivière s'embarqua le 16 octobre 1881, à Marseille, à bord du *Djemmah*, paquebot des Messageries, commandé par M. de Boisseul-Baron. Le navire, qui devait lever l'ancre à 10 heures du matin, ne partit qu'à 5 heures du soir.

Il fallut attendre, à bord, tout le jour, en raison d'un mauvais temps. Le ciel était noir et la mer grondeuse. Une grosse pluie fouettait le pont où se tenaient enveloppés dans leurs cabans le commandant Rivière et son meilleur

ami, le commandant d'André, qui voulait lui tenir compagnie jusqu'à la dernière minute.

Enfin le vent tomba, les amis se séparèrent, et bientôt, du port de Marseille, on n'aperçut plus qu'une traînée de fumée grise épaississant le soir à l'horizon : — c'était le *Djemmah* qui s'éloignait à toute vapeur.

Rivière, qui déjà, à Paris, se plaignait de sa santé, fut souvent indisposé pendant le trajet de Suez à Aden et d'Aden à Colombo, c'est-à-dire depuis le 25 octobre jusqu au 7 novembre. — La traversée était tellement chaude qu'il manquait d'air dans sa chambre.

Le 13 novembre, le navire fait relâche à Singapore. Les officiers vont passer la nuit à terre. Le temps est délicieux, le ciel étincelant, et les grandes végétations se roulent dans le vent de la côte avec un bruit berceur.

C'est à Singapore que fleurit le plus riche jardin botanique du monde entier; les voyageurs du *Djemmah* en furent dans l'admiration. Rivière, enchanté de sa promenade, se sentait revivre.

On touchait au terme du voyage. Le 16 no-

vembre, à 11 heures, le paquebot entrait dans la rivière de Saïgon, et, à 3 heures, l'ancre était jetée devant la principale ville de Cochinchine.

Immédiatement, le canot du commandant de la division navale, gouverné par l'enseigne Buchard, officier d'ordonnance, vient prendre le commandant Rivière et son chef d'état-major, le lieutenant de vaisseau de Marolles, pour les conduire à bord du *Tilsitt*, où les attendent le commandant de Foucaud et son second, le capitaine de frégate de Beaumont. Rivière prend alors possession de son commandement, s'installe à bord, puis descend à terre où son prédécesseur le présente officiellement à M. Le Myre de Vilers, gouverneur de la colonie qu'il connaît déjà depuis longues années. A partir de ce moment, le nouveau chef de la division navale, qui avait toujours été triste, perdit peu à peu ses idées noires et reprit confiance en sa bonne étoile.

La prédiction de la vieille devineresse lui était peut-être revenue comme un encouragement à la vie. Presque chaque soir, il dînait chez le gouverneur, et déployait à table sa gaieté

des heureux jours, riche de paradoxes amusants et d'anecdotes curieuses.

Bientôt ses occupations devinrent multiples; il fut nommé membre du Conseil privé du gouvernement; puis, directeur de l'arsenal. A côté de ces nouvelles fonctions, il dut se mettre forcément au courant de toutes les questions pouvant intéresser la colonie et les pays circonvoisins, sans pour cela négliger le service de la division navale qui comptait alors *seize* navires armés.

Du 22 au 24 novembre, Rivière, pour prendre connaissance du pays et de la manière de naviguer dans les arroyos, fait une excursion jusqu'à Mytho, sur la chaloupe canonnière *le Harpon,* — capitaine Picard. — Puis en rentrant à Saïgon, il achève de s'installer dans les beaux appartements du *Tilsitt.*

Pendant la traversée de France en Cochinchine, Rivière avait consacré tout son temps à la lecture : il caressait doucement et sérieusement son rêve d'être un jour membre de l'Académie.

Un jour, il fut surpris lisant les ouvrages de

M. Caro. — C'est ennuyeux, dit-il, mais c'est académique ; or, il faut que je me pénètre bien de cette œuvre, afin d'écrire à mon tour un livre très sérieux, très lourd que personne ne pourra lire sans ennui... sinon les portes de l'Académie me resteraient fermées. Et le pauvre ami se replongeait, tête perdue, dans les livres graves de M. Caro. — On peut voir par là que, pour devenir académicien, Rivière ne reculait devant aucun sacrifice.

Le 2 décembre, M. Le Myre de Vilers propose au commandant Rivière un voyage à Pnom-Penh, à bord de la *Fanfare,* grande canonnière de mer, qui produira un grand effet sur l'esprit des habitants du Cambodge. Cette proposition est accueillie avec plaisir.

(Le 3 décembre, — je reproduis fidèlement ces notes qui peuvent un jour avoir une importance, — l'aviso à roues *l'Antilope*, commandé par le capitaine de Verminac, emporte au Tonkin deux ingénieurs : MM. Fuchs et Saladin, chargés d'une mission délicate : l'étude des *gisements miniers.*)

Quelques jours s'écoulent dans les préparatifs, puis, le 7, le commandant et M. de Marolles se transportent à bord de la *Fanfare* commandée par le lieutenant de vaisseau Gadaud, — et, le soir même, le navire mouillait au bas du Soirap.

Le 8, la passe difficile du Cua-Tien était franchie ; on entrait dans le Mé-Kong et Mytho s'apercevait. Le 9, de Mytho l'on se rendit à Sadec ; le 10, à Tan-Chau. Enfin, après une nuit très mauvaise, la *Fanfare* jeta l'ancre à Pnom-Penh, le 11, à 6 heures et demie du soir. Pendant cette courte traversée, les voyageurs avaient été tourmentés par les moustiques et les punaises de bois qui volaient par milliers sur le navire, infectant la nourriture et troublant le sommeil. Aussi l'hospitalité qui fut offerte par M. Fourrès (le représentant du protectorat p. i.) aux officiers du bord, fut-elle acceptée avec enthousiasme.

Le lendemain, 12 décembre, eut lieu la visite au roi Norodom. Le commandant Rivière et tous les officiers de la *Fanfare,* en grande tenue, se tenaient prêts, à heure fixe, dans les salons de M. Fourrès. Les voitures de la

la cour, assez malpropres du reste, vinrent les prendre. Ces vieux véhicules n'ont rien des carrosses de gala que l'on peut voir encore, de loin en loin, sortir de l'Élysée ; c'est tout au plus s'ils sont comparables à ces larges fiacres qui boitent le long des gares de Paris, à l'heure de l'arrivée des trains. Les officiers prennent place sur les banquettes usées, défoncées, d'où sortent çà et là des touffes de crin, — et les équipages s'ébranlent.

Une fois dans la vaste enceinte du palais du roi, ces messieurs descendent de voiture, et des serviteurs les introduisent dans un petit pavillon en fer, forgé en France, et qui est réservé aux réceptions officielles.

Norodom se fait annoncer presque aussitôt et paraît. C'est un petit bonhomme vieillot, ridé, parcheminé, qui manque totalement de prestige. Il porte un bonnet noir, une veste jaune, une culotte verte et des bas verts. Toutes ces couleurs violentes éclatent dans les rayons de soleil qui tombent à pic par la toiture à jour du pavillon. Il tient à la main une canne ornée d'une énorme topaze.

Les saluts échangés, la conversation s'engage par la bouche des interprètes. Tous les Cambodgiens présents sont accroupis, — attitude respectueuse, sans doute.

Cette première visite officielle dure dix minutes, puis le commandant Rivière et sa brillante escorte se rendent chez le deuxième roi qui n'a aucune importance réelle dans le pays.

Le lendemain, Rivière reçoit la visite du deuxième roi. Cela dut bien franchement l'amuser, lui, le Parisien si fin, si accompli, de faire asseoir en sa présence ces monarques bizarres, tout bariolés, la poitrine constellée de décorations étonnantes! Quelles singulières réflexions il dut faire devant ces chefs de peuples que les Folies-Bergère et le Jardin d'Acclimatation se disputeraient ici... lui qui, déjà, dans le *Cacique,* ne prenait pas au sérieux les sultans de Constantinople!

Le deuxième roi ayant pris congé, les officiers français se rendirent à la Mission catholique dirigée par le Père Sylvestre.

Le P. Sylvestre est très influent au Cambodge, où il vit depuis trente ans. C'est lui qui

est chargé de préparer Norodom, lorsqu'il s'agit de lui faire accepter quelque nouvelle exigence du gouvernement, — et le cas n'est pas rare. — En ce temps-là, justement, il s'agissait, en flattant la vanité royale, d'obtenir l'*établissement d'une régie d'opium*. Ce qui fut accordé.

Le 14, la *Fanfare* transporta le commandant à Campong-Luong. Les officiers y étaient attendus. Douze magnifiques éléphants les reçurent dans leurs tours et les déposèrent à Oudong, l'ancienne capitale du Cambodge, aux pieds de la reine mère, une petite vieille très curieuse et très digne, qui leur conseilla de visiter les riches pagodes de la ville avant de retourner à Pnom-Penh.

Le 15, grand dîner offert à Norodom, sur la *Fanfare*. — Au loin, le fleuve s'épandait, sous les derniers feux du ciel comme une immense coulée rougeâtre, tandis que, dans les eaux du rivage, se réfléchissaient les sommets sculptés des pagodes et les tours et les flèches des palais.

La *Fanfare*, pavoisée, fleurie, immobile, se dressait, svelte, élégante, dans les rayons du soleil couchant, qui bientôt allait disparaître

derrière l'horizon ensanglanté par sa chute.

A sept heures, vingt et un coups de canon saluèrent l'arrivée du roi. Le dîner parut ravir Sa Majesté qui fit mander et jouer ses musiciens. Ensuite, des feux Coston et des fusées sillonnèrent le soir. Jamais Norodom, selon la traduction de ses propres paroles, n'avait été aussi chaleureusement reçu par la marine française.

Il retint la *Fanfare* encore deux jours à Pnom-Penh, voulant montrer au commandant et à ses officiers tout le luxe de sa cour. A cet effet, des danses furent organisées par ses femmes et le théâtre donna une représentation de gala. Il est à regretter que le pauvre Rivière ne nous ait pas laissé ses impressions. De même qu'il avait écrit *ses Souvenirs de la Nouvelle-Calédonie,* il nous eût montré, de sa plume délicate et colorée, ces êtres et cette nature ensoleillée de l'extrême Orient qui n'ont jamais été peints exactement jusqu'ici.

Le 20 décembre, Rivière était de retour à bord du *Tilsitt,* devant Saïgon.

II

Le 1er janvier 1882, le che de la division navale quitte les fonctions de directeur de l'arsenal, qui passent aux mains de l'ingénieur Taton, sous l'autorité du gouverneur. Cette modification, quoique prévue depuis longtemps, ne fut officielle que le 24 décembre 1881; encore la Marine fut-elle obligée de laisser pendant plus d'un an, à l'arsenal, un personnel que la colonie ne pouvait recruter ailleurs.

Le 6 janvier, l'*Antilope* ramène du Tonkin MM. Fuchs et Saladin qui ont terminé leur mission. Les rapports qu'ils adressent à Paris sur les gisements miniers mentionnent la richesse du pays, et, par cela même, sont de nature à inspirer le désir d'une exploitation.

C'est vers cette époque que le désaccord

entre le gouvernement de Paris et le gouvernement de Saïgon commença à se produire. M. Le Myre de Vilers recevait un jour communication d'un décret ministériel qui, le lendemain, était rapporté par dépêche. L'opinion variable du ministère de la marine devait mettre, par la suite, un continuel désarroi dans les affaires.

Le 14 janvier, le service mensuel des paquebots des Messageries entre Saïgon et le Tonkin est inauguré.

Le 17, le commandant Rivière est appelé au palais du gouvernement. M. Le Myre lui annonce qu'il ait à se tenir prêt à partir le 19 pour Hanoï, avec le *Drac,* ayant à son bord deux compagnies d'infanterie commandées par le colonel Reybaud, un détachement d'artillerie, deux canons et le campement.

La mission du commandant est celle-ci : 1° étudier l'emplacement d'un poste à établir au confluent du Fleuve Rouge et de la Rivière Claire ; 2° cet emplacement une fois choisi, en demander la cession qui sera refusée ; 3° établir quand même ce poste et traiter en bandits tous les Pavillons-

Noirs qui se présenteraient pour nous faire opposition.

Telles sont les instructions du gouverneur[1]; elles sont catégoriques et très compréhensibles. C'est le jalon d'une expédition au Tonkin. — *Et cependant nous n'avions alors pas un seul canot à vapeur d'un tirant d'eau assez faible pour lui faire ravitailler ce poste pendant la saison des eaux basses!*

Le 18 janvier, à une heure de l'après-midi, une circulaire du gouverneur prévient le commandant Rivière que son départ est contremandé par une dépêche de M. Gougeard, ministre de la marine, qui prescrit de ne rien entreprendre avant l'arrivée de l'amiral Pierre, nommé commandant supérieur des forces de terre et de mer.

Le 1er février, on apprend à Saïgon la chute du ministère Gambetta. M. Gougeard suit le premier ministre dans sa retraite.

En attendant que l'on ait connaissance des nouveaux bouleversements que ne manquera

1. Autorisé à agir ainsi.

point d'ordonner le nouveau cabinet, le gouverneur s'applique à entretenir de bonnes relations avec les royaumes de Cambodge et de Siam, dans la prévision d'un conflit prochain avec l'Annam; il invite Rivière à retourner à Pnom-Penh à l'occasion de la fête de Norodom qui doit être célébrée le 4.

Les bouleversements ne se firent pas attendre, car, le soir même, on apprenait par dépêche que le décret nommant l'amiral Pierre commandant des forces de terre et de mer était rapporté...

Brave amiral Pierre! puisque son nom arrive sous ma plume à côté de celui à qui je consacre ce livre, qu'il me soit permis, en passant, de saluer sa grande ombre; car, ainsi que Rivière, l'infortuné fut une victime. — Après s'être glorieusement battu devant Madagascar, après avoir relevé là-bas le prestige du drapeau français qui n'y flottait plus que comme une loque de peu d'importance, ce marin de grande race vit la droiture de sa politique et son énergie attaquées par l'Angleterre qui prit un chétif prétexte pour s'en plaindre à nos gouvernants, et nos gouver-

nants s'inclinèrent avec un respect si empressé qu'il fit sourire les autres puissances; ils rappelèrent l'amiral, et ce brave, le sang tourmenté sous le coup d'une pareille humiliation, vint mourir en vue de la terre française sans avoir pu recueillir les lauriers qui lui revenaient.

Le rappel et la mort de l'amiral Pierre, ainsi que l'abandon de Rivière au Tonkin, contribueront à maintenir la Marine en dehors des idées qui dirigent si mal notre pauvre pays. Dans les armées de terre et de mer, on aime les gouvernements qui vous élèvent et non ceux qui vous amoindrissent!

Le 2 février, à huit heures du matin, la *Javeline*, commandée par le lieutenant de vaisseau de Kergommeaux, portant le commandant Rivière et son chef d'état-major, quitte Saïgon pour gagner-Pnom-Penh où elle mouille, le lendemain, à trois heures.

Le roi Norodom reçoit officiellement le commandant Rivière à neuf heures, au moment où les réjouissances publiques vont commencer.

La ville est très animée. Les *tagals* forment

la haie dans l'enceinte de la pagode royale, en face de nos soldats d'infanterie de marine en détachement à Pnom-Penh, et la musique cambodgienne — elle aussi! — joue la *Marseillaise*.

Norodom, pour la circonstance, a pris un air très digne et s'est revêtu du costume de général de division.

Sur un signal, la musique se tait. Le commandant Rivière adresse au roi quelques paroles flatteuses et lui remet, de la part de M. Jules Ferry, *les palmes d'officier de l'Instruction publique!!...*

Arrêtons-nous ici pour rire un peu, et rions d'autant mieux que bientôt, malheureusement, le récit n'y prêtera plus.

Quelques mois avant ce jour de fête, le gouverneur de la Cochinchine avait sollicité et obtenu de Sa Majesté deux grands cordons de l'ordre royal du Cambodge en faveur de M. Jules Ferry et de M. Wilson. — Sous la République, comme sous l'Empire et la Royauté, quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre. L'échange des décorations est devenu maintenant l'*abc* des relations diplomatiques. Dès

qu'un nouveau ministère est signalé, le Cambodge et la Tunisie préparent leurs parchemins.

En recevant son brevet de grand dignitaire de l'ordre du Cambodge, M. Wilson, restant seul de sa famille, n'eut pas de peine à étouffer en son cœur tout sentiment de reconnaissance. Quant à M. Ferry, il songea qu'il avait des frères nombreux à décorer, et chercha par quel honneur il pourrait bien répondre à la politesse de Norodom. Le roi du Cambodge avait gravi tous les échelons de la Légion d'honneur et M. Méline n'avait pas encore sorti du néant les chevaliers du *Mérite agricole*. Les palmes d'or d'officier de l'instruction publique scintillèrent soudain dans l'esprit du ministre. Norodom n'était pas précisément un lettré, mais comme, après tout, il régnait sur un pays d'où les supplices ne sont point encore bannis, il pouvait être décoré comme vivisecteur, et c'est sans doute à ce titre qu'il reçut les palmes d'or, — à moins toutefois que ce ne fût simplement pour *services exceptionnels,* ce qui veut dire, en bon français, *sans raison sérieuse*. Cela fait espérer que l'étoile de l'agriculture ne tardera pas à

s'échanger couramment dans le royaume de Siam contre l'*Éléphant blanc*, car certains ministres, pour être distingués de la foule de leurs serviteurs, ne sauraient jamais être trop décorés.

Le 5 février, lendemain de la fête du roi, grand dîner suivi de danses au palais. Le nouvel officier de l'instruction publique prie son interprète de manifester au commandant Rivière tout son contentement, et prend congé après mille démonstrations affectueuses et reconnaissantes pour un pays qui l'avait plus privilégié que ses savants.

III

Dans la nuit suivante, la *Javeline* levait l'ancre et rentrait, le 7, à Saïgon, où le commandant devait être atteint de cette épuisante maladie de Cochinchine dont il souffrit jusqu'à sa mort.

Le gouverneur, voyant Rivière très affaibli, résolut de ne point le laisser à Saïgon et de le distraire. Il lui offrit donc de se rendre à la cour de Siam, pour présenter à Sa Majesté Chulalonkorn, M. Harmand, nommé consul général de France à Bang-Kok. Il devrait, par la même occasion, remettre la croix de la Légion d'honneur à des Siamois de distinction.

Son chef d'état-major, le lieutenant de vaisseau de Marolles, et le Dr Maget, son médecin de division, l'accompagneraient à bord de l'*Antilope*, placée par le ministre de la marine à la disposition du futur commissaire général civil du Tonkin. Telles furent les instructions acceptées avec plaisir par le commandant.

C'est pourquoi l'*Antilope* chauffait le 9 février à 6 heures du soir et arrivait le 13, à 11 heures du matin, devant la capitale du royaume de Siam, dans les eaux du Mê-Nam.

Cette mission est moins agréable à remplir que les précédentes. Le choléra vient de faire une nouvelle apparition dans Bang-Kok. L'équipage reste consigné à bord, mais Rivière doit

se loger à terre où le nouveau consul lui donne l'hospitalité.

Le lendemain matin, quoique très souffrant, il se rend chez le ministre des affaires étrangères pour régler avec lui le cérémonial des audiences. Il fait une chaleur cruelle qui le fatigue au point de l'emprisonner au consulat le reste du jour. Il lui est impossible de visiter cette ville merveilleuse, si riche en pagodes éblouissantes, où l'or et les pierreries ruissellent de toutes parts sous la lumière violente du soleil.

Le 15 février, un Anglais, M. Palgrave, explorateur de l'Arabie, se plaint que les coups de canon tirés par l'*Antilope* pour saluer M. Harmand ont brisé quelques vitres à son bord. Le commandant Rivière apaise ce gentleman avec la bienveillance qu'il met dans son accueil. (Je note cela, car il y a lieu de s'étonner vraiment que le cabinet de Londres ne nous ait pas demandé quelque indemnité pour M. Palgrave ! — Le fait est sans doute resté ignoré...)

Cette ville de Bang-Kok, où s'épandent toutes les couleurs tapageuses de la vie orientale, sous un ciel bleu que les nuages ne hantent jamais,

— sinon pour éclater dans un orage, — est un spectacle féerique pour les Occidentaux. Les énormes éléphants, ornés de soieries et de pierres brillantes, promènent à travers les rues et sur les rives du Mê-Nam, leur imposante nonchalance. Non soucieux de connaître la qualité de leurs fardeaux, grands ministres siamois, en costume jaune et vert, ou jolies Européennes vêtues de mousseline blanche ou rose ou bleue, assis en cercle dans leur tour, sous les vastes parasols blancs, ils avancent d'un pas égal et lourd.

En dehors de la ville, à la vue des grandes végétations qui fleurissent, alors ils redressent parfois la tête en agitant leur trompe vers le ciel : — c'est un souvenir de la liberté perdue qui semble les émouvoir ; ils respirent le parfum des solitudes lointaines, et se rappellent, peut-être, leur enfance vécue dans les forêts sonores où grondent les fauves à l'approche de la nuit.

Combien, là-bas, ces animaux géants surpassent en force leurs frères pitoyables que nous rencontrons, à Paris, captifs dans un cirque ou dans une ménagerie !

A Bang-Kok, tout étincelle. Pagodes, costumes, voitures et chevaux, barques et voilures, tout éclate dans la lumière du ciel. Le soleil emplit le monde de la toute-puissance de ses rayons. Il est dieu.

Lorsque, le 16 février, à trois heures, le commandant Rivière fut reçu en audience privée par le roi Chulalonkorn, la ville, quoique frappée par le fléau, avait une grande animation. Le navire français, l'arrivée du consul général et du chef de la marine de Saïgon, mettaient une émotion chez ce peuple multicolore. La cour elle-même, rehaussée à ses propres yeux par l'importance de nos Envoyés, voulait une pompeuse réception.

Le roi, jeune homme de vingt-huit à trente ans, se tient au fond de son palais, dans une enceinte réservée, meublée à la française et dont les hautes murailles sont ornées des portraits des souverains de l'Europe. Cette enceinte est gardée par des femmes qui s'éventent lentement, promenant leurs regards avec indifférence sur les uns et sur les autres.

Chulalonkorn est simplement vêtu, il se

montre très affable, et sa tenue est correcte. Son entourage ne lui parlant jamais qu'à une distance très respectueuse, il a le verbe haut, ce qui ajoute encore à sa dignité.

Le commandant Rivière, après avoir présenté M. Harmand, remet les croix de la Légion d'honneur aux Siamois désignés pour cette distinction et l'audience est levée. Il est convenu que, le surlendemain, le roi recevra solennellement le chef de la division navale de Cochinchine ainsi que le nouveau consul.

La chaleur, accablante, fatigue beaucoup Rivière dont la faiblesse physique augmente chaque jour. Les officiers qui l'entourent désirent pour lui le retour à bord du *Tilsitt*.

Enfin, voici l'heure fixée pour l'audience solennelle. Les voitures de la cour, convenablement entretenues, prennent le commandant et M. Harmand au Consulat français et les conduisent au palais, devant lequel sont rangées des troupes en armes. Les soldats portent le casque blanc et la vareuse bleue. Ils sont pieds nus, malgré la chaleur du sol, et se tiennent irréprochablement alignés.

Neuf coups de canon saluent l'entrée des Français que le ministre des affaires étrangères introduit dans une salle d'attente où le thé leur est servi. Cette salle est sobrement décorée : les statues des quatre derniers rois de Siam se dressent dans les angles, mais les trois premiers monarques sont représentés avec un simple *langouti* pour tout vêtement. — Le costume que porte le dernier souverain semble marquer les premiers pas de la royauté siamoise dans la civilisation. On dirait, en effet, la transformation soudaine d'un peuple, en voyant, ainsi, face à face, dans le vestibule de la salle du Trône, la statue d'un homme en chemise et celle d'un homme en tenue de général !

Quand la porte de cette salle du Trône s'ouvrit à deux battants devant le commandant Rivière et le consul, le roi Chulalonkorn, debout sur une estrade, apparut entouré des grands dignitaires de sa cour, tous en brillants costumes orientaux constellés de pierreries. Il portait, comme son prédécesseur, l'uniforme de général et attendait avec une attitude militaire les discours qui devaient lui être adressés.

Le commandant Rivière et le consul Harmand s'avancèrent donc et furent arrêtés à vingt pas des gradins de l'estrade royale. Le respect veut, en audience solennelle, qu'on se tienne à cette distance du trône. Les discours prononcés, Chulalonkorn y répondit en protestant de son dévouement à la France et se retira aussitôt, selon l'étiquette.

Le lendemain, 20 février, l'*Antilope* quittait les eaux de Bang-Kok pour se rendre à Saïgon.

La traversée fut difficile. La mer, très grosse, battait fortement le navire qui dut relâcher à Poulo-Panjang.

Remise en marche le 23, l'*Antilope* eut toujours à lutter contre la tempête et ne put atteindre que le 26, et encore avec beaucoup de peine, — sa machine étant avariée, — la baie du Sud-Ouest de Poulo-Condore. Enfin, après bien des ennuis et des fatigues, Rivière arrive le 28 à Saïgon, où il reprend son service.

Les premiers jours de mars s'écoulèrent sans événements importants à signaler.

IV

Les correspondances entre le nouveau ministère de la marine et le gouverneur de la colonie avaient cependant entrepris de nouveau la question du Tonkin, abandonnée lors de la chute du précédent cabinet, puisque, le 25 mars, le commandant Rivière partait pour Hanoï en qualité de commandant supérieur, avec les mêmes instructions que celles reçues, naguère, pour l'expédition avortée en janvier.

Il emmenait le *Drac* et le *Parseval*, portant deux compagnies d'infanterie de marine commandées par le chef de bataillon Chanu, vingt tirailleurs annamites, M. Dupommier, capitaine du génie, trente marins du *Tilsitt* sous les ordres du lieutenant de vaisseau Thesmar, quelques artilleurs et le docteur Maget. En ar-

rivant, Rivière trouvait M. Berthe de Villers, deux compagnies et trois canons, forces qu'il réunit aux siennes, et qui, plus tard, avec l'équipage de la *Fanfare*, devaient s'emparer de la citadelle, ainsi qu'on le verra dans la quatrième partie de ce livre.

Le commandant supérieur du Tonkin fut logé au consulat, sur l'invitation gracieuse du consul, M. de Kergaradec, lieutenant de vaisseau hors cadre.

C'est dans cette coquette habitation qu'il établit ses pénates, et les premiers mois qu'il y vécut lui parurent supportables, quoique sa santé fût déjà très compromise.

Ainsi, le 1er septembre 1882, il jetait ces quelques lignes au crayon sur une feuille volante que l'on a retrouvée parmi ses notes :

Ce qui fait que je reste, ce qui me retient, c'est le *farniente* de cette vie, sa rêverie, son à côté de la vie active que j'ai menée, que je mènerai tout là-bas, à Paris, et qui m'a fatigué. Un bon cigare, un certain travail du cerveau, des projets, le plaisir sobre de la table, de la sympathie autour de moi, quelque inconnu sans que je le désire qui

peut se dégager de l'horizon, tout cela me charme et m'emprisonne ici.

Peu de temps après avoir couché cette impression comme une phrase de journal sur son bureau, les événements la modifièrent. Bientôt vinrent les soucis de voir le nombre des ennemis grossir et de ne recevoir aucun secours, aucune instruction satisfaisante, de se sentir abandonné par un gouvernement qui aurait voulu pratiquer de front deux politiques différentes, la politique de paix et la politique de conquête, et, aussi, l'inquiétude de se dire qu'à cette heure, le ministère qui l'avait poussé dans cette aventure, désapprouvait, peut-être, pour se maintenir au pouvoir, les mesures énergiques qu'il avait été le premier à désirer voir prendre contre les agissements irrespectueux de l'Annam.

V

LES MISSIONNAIRES

Les missionnaires français nous ont rendu, là-bas, de grands services et je tiens à le dire ici, par ces temps de persécution religieuse où c'est à peine si l'on ose apprécier tout haut la valeur de ces hommes de bien qui ne craignent pas d'affronter les plus cruels supplices pour la propagation de leur foi et la cause de la civilisation. Pendant cette dernière campagne, ils n'ont écouté que leur patriotisme et nous ont secondés de tout leur pouvoir, quoiqu'ils jouassent gros jeu en se montrant nos alliés contre les mandarins conspirateurs.

Le Delta du Tonkin, — je ne parle pas du Tonkin méridional qui vient d'être le théâtre de nombreux massacres et qui resta toujours

en dehors de notre influence, — est divisé en trois vicariats apostoliques, dont deux, desservis par des dominicains espagnols, se montrèrent très froids envers nous, pour ne pas dire hostiles à notre progrès, jusqu'à ces derniers temps où ils parurent entendre enfin qu'ils ne pouvaient plus faire cause commune avec l'Annam.

La troisième Mission est française et comprend les territoires situés à l'ouest de la Rivière Claire et du Fleuve Rouge, c'est-à-dire les provinces de Hong-hoa, Son-Tay, Hanoï, Ninh-Binh et une partie de Nam-Dinh. Son évêque, Mgr Puginier, était curé de Saïgon à l'époque de la conquête du pays et joua un grand rôle lors de l'expédition Garnier. Il réside ordinairement à Késo, sur le Day, où il achève la construction d'une cathédrale. Une trentaine de missionnaires français et un nombre considérable de prêtres indigènes vivent groupés autour de lui. Sa parole est écoutée respectueusement et lui donne un précieux empire sur le monde catholique comme sur les mandarins. Souvent, ces derniers prirent conseil de son expérience et de sa grande justice; souvent, ils

vinrent solliciter son intervention dans les affaires, notamment avant la prise de Nam-Dinh. Le commandant lui-même eut plus d'une fois recours à ses lumières et toujours ce saint homme se mit au service du drapeau. En toutes circonstances, il fit acte de patriotisme, quoique cependant, de l'avis de tous, il n'ait certes rien à gagner à ce que le Tonkin devienne une colonie comme la Cochinchine.

Dès le début de l'expédition, lorsqu'il s'agit de créer un poste fortifié à l'embouchure de la Rivière Claire, Mgr Puginier n'approuva guère notre attitude qui pouvait sembler menaçante à l'Annam; il ne cessa de répéter que nous nous engagions avec trop peu de forces et que ses chrétiens en subiraient de cruelles conséquences, mais cela ne l'empêcha point de nous consacrer son influence, — tout en évitant de se compromettre aux yeux des Autorités annamites, ainsi que le commandant le lui avait expressément recommandé.

C'est par les missionnaires seuls que nous pouvions obtenir des renseignements sur le pays et avoir connaissance des événements qui

s'y préparaient; c'est par eux que, en 1882, nous avons appris l'invasion chinoise : il est bon de le rappeler dans ces pages pour l'honneur de la Mission française.

La Mission de Hanoï est dirigée par le Père Landais qui vit depuis de longues années dans le Tonkin. Très souvent, il venait au Consulat pour causer avec le commandant Rivière et ses officiers, et c'était presque toujours aussi pour nous rendre un nouveau service. Dans la nuit du 12 au 13 mai, son église fut attaquée par des Pavillons-Noirs; mais, secondé par ses catéchistes et quelques marins qui composaient le poste, le P. Landais repoussa énergiquement l'ennemi.

Plus tard, après la terrible journée du 19 mai 1883, ce sont encore les missionnaires qui se mettent en campagne pour découvrir les cadavres de Rivière et de ses infortunés compagnons et c'est par eux qu'ils nous sont rendus, c'est-à-dire, c'est par eux que nous savons où les aller recueillir. — Or j'estime que ces actes de courage et de dévouement ne doivent pas rester sous silence et méritent, au contraire, d'être signalés à la reconnaissance de la Patrie!

TROISIÈME PARTIE

L'EXPÉDITION DU TONKIN

Les événements qui ont amené la mort de Rivière étaient à prévoir depuis longtemps. Tous ses amis le considéraient comme perdu et le suppliaient, dans leurs lettres, de rentrer en France. Malgré les maladies qui le minaient, malgré les privations, malgré l'abandon dans lequel l'isolait le gouvernement, le brave commandant gardait son poste difficile, au milieu d'ennemis audacieux et cruels.

Tandis que, là-bas, une poignée d'hommes luttait et souffrait désespérément pour l'honneur du drapeau, attendant chaque jour des renforts qui n'arrivaient pas et ne devaient arriver que trop tard, les ministres de la République française bornaient leurs préoccupations à la

défense de leurs portefeuilles et travaillaient uniquement au maintien de leur bien-être, — plus soucieux de leurs intérêts personnels que de ceux du pays, oubliant les vrais Français, exposés à tous les périls, sur une terre inhospitalière.

Nous allons passer en revue la menée de cette triste campagne, depuis son origine jusqu'au jour de la mort de Henri Rivière.

En feuilletant les documents diplomatiques que j'ai pu me procurer et les correspondances précieuses et privées que je suis autorisé, par qui de droit, à mettre en lumière, je noterai au passage tout ce qui me semblera utile à démontrer que la plus grosse part des responsabilités incombe directement à la faiblesse, aux hésitations et à l'incurie des ministères qui se sont succédé depuis 1881.

La tâche en sera facile.

Je ferai remarquer, d'abord, que du mois de juillet 1881 au mois de janvier 1882 aucun rapport du gouverneur Le Myre de Vilers ne figure au Livre Jaune, et cependant c'est à ce moment, si mes souvenirs ne me trompent pas, que les

sociétés secrètes chinoises, dites *du Ciel et de la Terre,* commencèrent à agir en Cochinchine. Cette réserve excessive, quand, pour les autres périodes, le gouvernement multiplie les publications de pièces inutiles, est intentionnelle et prouve surabondamment que le gouvernement n'a pas voulu faire connaître la vérité entière.

Dans un « Livre Jaune » ce n'est pas tant le nombre que la valeur des pièces qui permet au public de se rendre compte de la situation. Nous sommes donc autorisés à croire que nous avons été trompés, et que les documents accusateurs ont été escamotés par les gens qui avaient intérêt à les faire disparaître.

Or, comme rien ne prouve que, depuis janvier 1882 jusqu'en mai 1883, le gouvernement ne se soit pas tenu sur la même réserve, nous rétablirons les faits avec la plus scrupuleuse exactitude, ne nous occupant pas exclusivement du Livre Jaune.

II

Ainsi que je l'ai écrit plus haut, la sécurité de nos nationaux étant menacée dans l'Annam, M. Le Myre de Vilers, reçut de Paris l'autorisation de renforcer le détachement de Hanoï et d'établir un nouveau poste fortifié ; c'est alors qu'il donna au commandant de la division navale l'ordre suivant :

Le Gouverneur de la Cochinchine à M. Rivière.

Saïgon, le 17 janvier 1882.

A la suite de l'attaque dont ont été victimes MM. Courtin et Villeroi, voyageurs français munis de passeports réguliers, j'ai dû faire des représentations au Gouvernement annamite et l'engager à expulser de son territoire les mercenaires chinois à

sa solde connus sous le nom de « Pavillons-Noirs ».

Sans repousser ma demande, la cour de Hué, sous le prétexte que ces irréguliers lui avaient rendu des services, mais, en réalité, par impuissance, n'a pu me donner satisfaction ; elle s'est contentée de me répondre qu'elle éloignerait ces bandes.

D'un autre côté, j'apprends que Lun-Vinh-Phuoc vient de se rendre en Chine, salué sur son passage comme un chef d'armée, et emportant des sommes considérables destinées, sans aucun doute, à recruter de nouveaux soldats.

En même temps, des saisies opérées par la douane ont prouvé qu'il se faisait un approvisionnement considérable d'armes à tir rapide et de munitions de guerre. . . . .

. . . .

Vous aurez à surveiller le fleuve, et je **considère comme très utile d'établir un poste fortifié à l'embouchure de la Rivière Claire.** Vous ferez étudier ce projet par l'officier du génie que je mets à votre disposition, et vous commencerez les travaux lorsque vous jugerez pouvoir le faire sans sortir du programme pacifique que je vous ai indiqué.

Incontestablement, les autorités annamites auxquelles nous nous adresserons pour obtenir la cession du terrain feront des observations, demanderont à en référer à Hué et chercheront à

gagner du temps; **vous passerez outre, lorsque le moment vous paraîtra venu**; j'ai, du reste, tout lieu de croire que vous ne rencontrerez aucune opposition sérieuse.

Signé : LE MYRE DE VILERS.

La plupart des dépêches du gouverneur de Cochinchine sont aussi nettes que celle-ci : elles nous montrent un agent énergique qui, de concert avec le chef de la division navale, doit mener victorieusement une campagne diplomatique et militaire, s'il est secondé par le gouvernement de Paris et s'il n'est point contrarié par la politique hésitante de notre représentant à la cour de Pékin.

Le Tong-Doc[1], dont la résidence était la citadelle de Hanoï, s'inquiéta vivement de l'arrivée du chef de la division navale. Les mandarins de la ville en prirent frayeur et déterminèrent leur chef suprême à faire une visite au commandant Rivière pour lui demander dans quel but la garnison était renforcée.

1. Gouverneur annamite.

L'entrevue du Tong-Doc et du commandant fut des plus cordiales, et le gouverneur annamite se retira en priant Rivière de lui écrire ce qu'il venait d'entendre de sa bouche, afin qu'il puisse, en rentrant à la citadelle, rassurer les mandarins et la population de Hanoï.

Voici le contenu de la lettre qui lui fut adressée à cet effet :

Monsieur le Gouverneur,

Vous m'avez demandé de vous écrire ce que je vous ai dit pendant la visite que vous avez bien voulu me faire. Je le fais volontiers.

M. le gouverneur de la Cochinchine m'a envoyé au Tonkin pour y renforcer la garnison de Hanoï. Cette garnison a été doublée. Le gouvernement français et le gouverneur de la Cochinchine ont quelques motifs de plainte contre le gouvernement annamite. Sans parler des domestiques de M. Rheinart et de MM. Courtin et Villeroi, un fait plus grave s'est passé dernièrement. Un savant français, M. Fuchs, n'a pu débarquer au village de Mong-Coi (Van-Ninh) qu'occupent les Drapeaux-Noirs.

Lun-Vinh-Phuoc a fait braquer un canon contre

le canot et a répandu sur la rive des hommes armés de fusils.

C'est là une offense contre la France, car l'embarcation avait le pavillon français, et c'est aussi une offense contre le gouvernement de l'Annam qui est l'ami et l'allié de la France, car il est dit dans les traités que les pays se prêteront mutuel concours.

Or le gouvernement annamite a répondu qu'il ne pouvait rien contre les Drapeaux-Noirs, envers lesquels il était d'ailleurs engagé par quelques services qu'ils lui rendaient.

Dès lors, la France a eu le devoir de protéger elle-même ses nationaux et ses voyageurs et de prêter à son alliée des moyens d'action que celle-ci n'avait pas.

Voilà pourquoi la garnison de Hanoï a été augmentée.

Quant à moi, personnellement, Monsieur le Gouverneur, je ferai tous mes efforts pour que mes soldats aient avec la population des relations amicales et très bonnes.

Veuillez, etc.

Signé : HENRI RIVIÈRE.

Pendant une courte durée, rien ne sembla devoir troubler la paix dans laquelle vivaient nos

détachements; puis, insensiblement, le nombre des soldats annamites se grossit et la citadelle se fortifia; des canons apparurent dans les créneaux, sur les forts, et devant les portes; des rumeurs guerrières envahirent l'habitation du Tong-Doc, ce qui donne l'explication du post-scriptum suivant, par lequel le commandant Rivière terminait un rapport rassurant à l'adresse de M. Le Myre de Vilers, daté du 10 avril :

P.-S. — J'avais terminé ce rapport le 10 avril. Je ne crois plus autant qu'alors qu'il nous soit facile de nous maintenir avec les Annamites dans une situation de conciliation et d'attente. La citadelle continue de se remplir de soldats et de se fortifier, et il se fait, dans les provinces, de grandes levées d'hommes et de nombreux préparatifs. Le Quan-An, qui était venu me voir le 11 avril, et à qui j'ai fait quelques observations à cet égard, les a inutilement rapportées au Tong-Doc. On continue, toutefois, à m'annoncer la venue de deux envoyés de Hué. Cet état de choses ne saurait se prolonger qu'au détriment de notre influence et en constituant, à nos côtés mêmes, par le fait de la citadelle, un danger qui pourrait devenir sérieux et qu'il faut déjà ne pas négliger. Je crois

que le moment est venu d'aviser. Je vais le faire aussi prudemment et aussi nettement qu'il me sera possible.

Je viens d'écrire à M. Rheinart, chargé d'affaires à Hué, pour le mettre au courant de la situation.

Après avoir envoyé ce message à Saïgon, Rivière manifesta de nouveau son désir aux mandarins et au gouverneur de Hanoï de voir cesser les travaux de fortification qui se faisaient journellement dans la citadelle; il se rendit même en personne, sans armes et sans escorte, auprès du Tong-Doc, pour l'inviter à mettre un terme aux mouvements de troupes qui s'opéraient depuis son arrivée dans le pays.

Le Tong-Doc et le Quan-Phu répondirent par de belles promesses, mais se gardèrent bien de les mettre en exécution.

Ils ne tinrent aucun compte des observations de Rivière et continuèrent de rendre leurs forts en état de nuire à nos troupes.

A bout de patience et ne pouvant attendre plus longtemps sans compromettre le repos de

la garnison française, le commandant fit parvenir au Tong-Doc un ultimatum qui ne permettait plus de vaines promesses, mais exigeait des actes immédiats :

Ultimatum envoyé le 25 avril 1882 au Tong-Doc de Hanoï par le capitaine de vaisseau commandant en chef les forces françaises.

Monsieur le Gouverneur,

Dès mon arrivée, je vous ai fait dire et je vous ai écrit dans quelles intentions la France envoyait des troupes à Hanoï. Elle voulait être en situation meilleure pour protéger ses nationaux et ses voyageurs contre les Drapeaux-Noirs. Il n'y avait dans cet acte rien que d'amical et de conforme à son alliance avec le gouvernement annamite.

Comment avez-vous répondu à mes communications? Par la défiance et l'hostilité.

Le lendemain même de notre arrivée, vous faisiez fermer devant nos officiers, qui la traversaient librement la veille, les portes de la citadelle.

Dans la visite que je vous ai faite, je réclamais avec courtoisie contre cette mesure, et néanmoins vous y persévérez.

Vous ne m'avez pas rendu la visite que je vous ai faite.

Vous avez commencé immédiatement des travaux de défense, et vous les avez poussés plus vivement chaque jour, de la façon la moins déguisée et la plus apparente à nos yeux.

A deux reprises et à quelques jours de distance, quand le Quan-An et le Thuan-Phu m'ont fait visite, je les ai priés de vous dire que je ne voyais pas avec satisfacton ces travaux de la citadelle.

C'était un avertissement amical que je vous donnais. Vous n'en avez pas tenu compte, et les travaux ont été continués avec plus d'activité que jamais.

Cet état de choses ne peut se prolonger. La citadelle serait désormais pour nos troupes un danger qui doit disparaître.

Et Rivière termine en l'invitant à donner aux troupes annamites l'ordre d'évacuer la citadelle, après y avoir déposé leurs armes; puis, se réservant de prendre ensuite les dispositions qui lui paraîtraient convenables pour la rendre inoffensive, il ajoute :

Mais, après avoir pris ces dispositions, je m'engage à vous remettre la citadelle avec ses maga-

sins, établissements et logements, ainsi que la plus grande partie de son enceinte.

Rien ne sera changé dans l'administration intérieure de la province qui continuera à appartenir au gouvernement de Sa Majesté le roi d'Annam.

Un délai fut accordé au gouverneur pour réfléchir sur la nouvelle situation qui lui était faite et prendre une décision favorable aux légitimes exigences du commandant des forces françaises, sous peine de bombardement.

Le Tong-Doc avait auprès de lui plusieurs interprètes lorsque l'ultimatum lui fut présenté. Il eut donc immédiatement connaissance des termes dans lesquels il était conçu.

Le délai expiré, l'attaque de la citadelle par les troupes commença.

Il n'y avait, en effet, plus à hésiter. Tout retard dans la prise de Hanoï pouvait porter les Annamites à des suppositions blessantes pour notre honneur national. C'est ainsi que le comprit Henri Rivière, ainsi qu'on peut le lire dans son rapport à M. Le Myre de Vilers sur le siège de la citadelle :

. . . .

J'ai l'honneur de vous assurer qu'il était indispensable de prendre la citadelle de Hanoï. Nous ne pouvions, — et déjà notre prestige en diminuait grandement, — laisser se continuer à nos côtés des préparatifs de défense qui nous étaient une marque de défiance et une menace, et qui, de jour en jour, eussent rendu cette citadelle vraiment redoutable.

Vous avez pu voir, par mon rapport détaillé, combien de précautions nous avions prises, le commandant Chanu et moi, pour mener à bien l'opération. Sans ces précautions, nous aurions, à coup sûr, perdu du monde, tandis que, pour quatre blessés, nous avons eu quarante Annamites tués et vingt blessés qu'on a comptés sur place. *Tant que je resterai ici, je tiendrai à l'honneur de n'avoir que le moins grand nombre possible d'hommes atteints, parce que les opérations bien conduites doivent être celles qui, avec le plus de résultats obtenus, coûtent le moins cher.*

Celui qui tient un pareil langage ne peut être accusé d'imprudence : il s'est conduit avec la plus grande sagesse unie à la plus grande bravoure; il a bien mérité de la France.

Dans une autre dépêche à l'amiral Jauréguiberry

berry, ministre de la marine et des colonies, Rivière disait :

Tout en me préparant, je faisais au Tong-Doc des représentations courtoises sur les travaux de la citadelle. Je n'y insistais pas, toutefois; car, si j'eusse insisté, j'aurais été forcé d'agir, et je ne voulais le faire qu'après avoir réuni tous mes moyens.

. . . .

III

La prise de Hanoï fut approuvée de toutes parts. Les journaux de chaque parti politique firent, à cette occasion, un éloge pompeux de notre regretté ami.

Le 20 juin 1882, le ministre de la marine adressait au gouverneur de la Cochinchine le télégramme suivant :

Paris, le 20 juin 1882.

Votre lettre du 27 avril dernier, concernant l'état de nos relations avec l'Annam, faisait prévoir les événements qui se sont produits depuis lors au Tonkin et dont m'informe votre dépêche du 2 mai, confirmative du télégramme du 1er du même mois. La facilité du succès m'était démontrée par les événements précédents, et j'applaudis à la vigueur et à l'entrain avec lesquels cette affaire a été menée.

. . . .

. . . .

. . . .

Je donne donc mon approbation aux premières mesures que vous avez prises.

Signé : JAURÉGUIBERRY.

Ce télégramme se croisait avec un rapport de M. Le Myre de Vilers, tout à l'éloge du commandant Rivière. On peut donc se rendre compte déjà par ces lignes de la satisfaction avec laquelle la nouvelle de la prise de Hanoï fut accueillie au ministère.

M. Le Myre de Vilers à l'amiral Jauréguiberry.

Saïgon, le 11 juin 1881 (reçu le 21 août).

L'incident de Hanoï est clos. . . . .
. . . .
. . . .

Je maintiens donc les instructions précédemment données à M. le commandant Rivière ; il devra couvrir d'obus quelques-uns des postes occupés par les bandes chinoises et s'établir au confluent de la Rivière Claire pour assurer la libre navigation du bas Song-Koï. Le gouvernement annamite sera prévenu en temps opportum de ces opérations. .
. . . .
. . . .

Je considère comme un devoir pour moi d'appeler votre bienveillante attention sur M. le commandant Rivière qui, par sa modération et sa prudence, a rendu de véritables services ; bien d'autres à sa place, grisés par de faciles succès, se seraient laissé entraîner à une expédition militaire inopportune et dangereuse ; je vous serai reconnaissant de vouloir bien accorder à cet officier distingué la croix de **Commandeur de la Légion d'honneur.**

Je dois encore rendre une justice à M. Le Myre de Vilers, c'est qu'il a presque toujours soutenu le commandant Rivière, par ses dépêches adressées au département de la marine.

M. Le Myre de Vilers gouvernait la colonie de Cochinchine depuis quatre ans. Il avait étudié le pays avec une attention méticuleuse, n'ayant d'autre objectif que la prospérité de son commerce.

Ses relations avec les royaumes voisins étaient très affables. Nos colons, comme les Annamites, avaient pour lui un respect auquel se mêlait beaucoup de reconnaissance, car ils n'ignoraient pas le dévouement que le gouverneur mettait à défendre leurs intérêts, à augmenter leur bien-être et à améliorer l'état sanitaire de la contrée par de savantes réformes. Aussi, lorsqu'il fut rappelé en France par l'amiral Jauréguiberry pour des motifs complètement étrangers aux affaires politiques et administratives, M. Le Myre fut-il vivement regretté. Chaque ville lui délégua des groupes pour lui exprimer leurs vœux de le revoir bientôt.

Ce qu'il y a de plus étrange dans le rappel

de ce haut fonctionnaire, c'est qu'avant d'en signer l'ordre, le ministre de la marine n'avait pas consulté ses collègues du conseil. Le président ne fut même pas prévenu de cette importante mutation dans le gouvernement de la Cochinchine; et quand M. Le Myre de Vilers rentra à Paris, le chef du cabinet tint à lui faire savoir qu'il n'était pour rien dans son rappel à Paris, rappel qu'il avait du reste ignoré jusqu'à ce jour!

IV

Quand les Français se furent rendus maîtres de la citadelle de Hanoï et que cette citadelle eut été démantelée et rendue inoffensive, le commandant Rivière apprend que le Tong-Doc s'est pendu : il songe alors à remettre le gouvernement civil à un haut mandarin, parent du roi,

le Quan-An, *qui se charge d'apaiser la province, mais qui a, toutefois, une grande peur du prince Hoang et de ses Drapeaux-Noirs.*

Je crois, écrit Rivière à la suite de ces communications du Quan-An, que nous serons amenés à nous emparer de la citadelle de Son-Tay, qui commande le cours du fleuve et qui, pour cela, nous sera très utile.

Ces prévisions étaient justes, puisque, plus tard, la première manœuvre de l'amiral Courbet fut la prise de cette ville. Il faut remarquer, du reste, que, depuis sa mort, toute la campagne du Tonkin a été menée d'après les instructions et les vues du brave commandant.

Le gouvernement s'est conformé lentement, mais s'est conformé, aux manières de voir de Rivière sans écouter la politique de M. Bourée.

La cour de Hué accepta la nouvelle du bombardement de Hanoï, *et prescrivit — mais trop tard — l'ordre aux différents gouverneurs du royaume de ne rien tenter contre nous.* Le gou-

verneur de Nam-Dinh et le prince Hoang ne parurent pas se conformer à ces ordres...

Loin de là, ils fortifiaient leurs villes et levaient des légions de mercenaires. Les Pavillons-Noirs, armés de bons fusils dus à la sollicitude et à la générosité de nations hypocrites et hostiles, se remuaient dans toutes les directions et devenaient un danger permanent pour la garnison française de Hanoï.

Dans cette situation critique, Rivière écrivit au ministre de la marine, le 6 mai 1882 :

. . . . Il y a des amoncellements de pierres et beaucoup de mouvements sur les bords du canal des Bambous, qui nous est nécessaire pour nos communications par eau avec Haïphong. La *Carabine* et la *Massue* sont depuis trois jours au canal et détruisent ces préparatifs. Le prince Hoang annonce son intention de descendre sur Hanoï et dispose de nombreux radeaux incendiaires. La *Surprise* et la *Fanfare* ont établi devant elles, en amont, une estacade de sampans et une chaîne pour se mettre à l'abri de ces hasards. Il n'y a rien autre que ces rumeurs et ces préparatifs qu'on disperse. J'ai donné l'ordre de fortifier la concession avec des blockhaus aux angles et de

fortes palissades. Le travail se fait avec rapidité par des coolies, sous la direction du capitaine du génie Dupommier; j'y consacre une partie des fonds que j'ai trouvés à la citadelle. Je veux, en effet, que cela aille très vite. La Concession, où il faudra toujours au moins 400 hommes, sera à l'abri d'un coup de main, et surtout d'alertes ennuyeuses. Je ne crois pas qu'il nous faille beaucoup de monde au Tonkin, si nous savons y borner nos projets; mais déjà, dans l'état actuel, il est indispensable d'avoir 100 hommes à Haïphong et 400 à Hanoï. Pour expéditionner à Son-Tay et garder Son-Tay, quand nous l'aurons pris, il faut toujours 200 hommes de plus. Comme j'ai encore une compagnie de débarquement de 100 hommes tirée du *Tilsitt,* du *Drac,* de l'*Hamelin* et du *Parseval,* je n'ai demandé par ma lettre du 26 avril au gouverneur qu'une demi-compagnie d'infanterie de marine de renfort : Ce ne sera pas assez.

Le quatorzième jour de ce même mois, M. Rheinart, chargé d'affaires de la France à Hué, faisait entendre à M. Le Myre de Vilers que la prise de Hanoï ne donnait pas satisfaction à la France des injures faites précédemment à son drapeau.

D'où cette dépêche :

. . . .
. . . .
. . . .

L'affaire de Hanoï est un incident provoqué par l'attitude prise par le gouvernement annamite lors de l'arrivée de nos renforts de troupes au Tonkin ; mais elle ne doit pas être considérée comme une réparation de nos griefs contre l'Annam. Ils demeurent entiers; les injures que nous avons subies sont encore à réparer ou à venger, et, selon qu'il conviendra mieux à nos intérêts, nous pourrons laisser cette question ouverte ou en presser la solution.

Ces injures sont des plus graves; car c'est un dignitaire du gouvernement annamite, hautement reconnu par lui, qui a insulté notre consul et M. Fuchs à Nong-Caï ; c'est lui qui a attaqué des touristes français dans le haut du fleuve ; c'est lui, enfin, qui, il y a un peu plus de cinq ans, a insulté le consul de Hanoï, envoyé en mission au Tunnam. On a paru laisser tomber en oubli ce dernier méfait ; nous ne pouvons cependant le considérer comme effacé par la prescription.

Notre consul voyageait muni de passeports réguliers et accompagné de fonctionnaires annamites qui furent témoins des faits. Leur devoir était d'en

instruire aussitôt leur gouvernement, et ils n'y ont certainement pas manqué.

Tandis que le gouverneur de la Cochinchine était ainsi exhorté à se maintenir dans une attitude énergique, il recevait, d'un autre côté, de M. Bourée, ministre français à Pékin, de longues épîtres tracées dans un esprit de conciliation susceptible de porter atteinte au prestige de notre drapeau : ce qui eût paralysé les moyens de tout autre homme que M. Le Myre de Vilers.

V

En France, l'amiral Jauréguiberry parut comprendre seul la situation périlleuse dans laquelle se trouvaient abandonnés ses marins, et comme il se proposait de demander un crédit au gouvernement afin d'en finir rapidement avec

l'Annam, ainsi qu'il en était temps encore selon les rapports pressants du commandant Rivière, il fit remettre à M. de Freycinet, ministre des affaires étrangères, une note catégorique qui plaçait le président du conseil dans la nécessité d'appuyer sa démarche auprès du chef de l'État et devant les Chambres :

Nous sommes au Tonkin en vertu des droits que nous donne la situation spéciale qui nous est reconnue dans des traités réguliers et parce que la sécurité des Européens et la libre navigation du Song-Koï n'ont pu être assurées par le gouvernement de Hué, comme il s'y était engagé. Nous ne pouvons laisser mettre en doute notre prépondérance dans les affaires du Tonkin, sans perdre le bénéfice de nos longs efforts et de nos sacrifices.

Il fallait avancer ou reculer. Tout piétinement sur place creusait un abîme là-bas.

Le projet de l'amiral fut donc lu en conseil des ministres à l'Élysée, et, devant un refus formel du chef de l'État de le prendre en considération, M. Jauréguiberry eut un mouvement d'indignation : il déchira son projet sous les

yeux de M. Jules Grévy. D'autres, à sa place, eussent donné, séance tenante, leur démission de ministre de la marine, mais il ne la donna que plus tard, et, je dois le dire à sa louange, dans une circonstance aussi noble... quand il s'agissait de voter la radiation des princes d'Orléans sur les annuaires de l'armée active.

Je me suis laissé dire par de hauts personnages que l'amiral ne demandait que 3,000 hommes au président de la République et que M. Grévy avait eu raison de les lui refuser parce qu'ils étaient insuffisants à combattre les dix-huit millions d'hommes qui forment les populations de l'Annam et du Tonkin.

Mais alors pourquoi M. le président de la République, s'il nous croyait si inférieurs en forces là-bas, ne rappela-t-il point le commandant Rivière?

Il semble véritable aussi que M. Jauréguiberry, tout en cédant ostensiblement au président, n'en excita pas moins le gouvernement de Saïgon à marcher dans un but de conquête : or, je crois être juste en affirmant que la politique de ce ministre ne fut jamais très nette dans

les affaires du Tonkin; elle donna l'exemple de fâcheuses contradictions, et, cependant, l'amiral Jauréguiberry fut peut-être le seul membre du cabinet que la légende laissa inattaqué.

Les officiers et les fonctionnaires qui vivent au Tonkin et à Saïgon et qui voyaient, par conséquent, mieux les choses que nous, sont moins indulgents que la légende française; ils prêtent à l'amiral une grosse responsabilité dans les affaires de l'Annam.

Depuis cette époque, tout alla à la dérive. Les ministères sombraient les uns après les autres dans le flot parlementaire. La Chambre oubliait les affaires du Tonkin pour agripper les portefeuilles émergeant çà et là. Ce fut un spectacle écœurant pour le pays. Beaucoup de bonapartistes, déroutés par la mort du prince impérial au Zoulouland, et qui s'étaient ralliés à une république conservatrice, à un gouvernement qu'ils voulaient honnête en un mot, s'en retournèrent, avec une révolte au cœur, grossir les masses antirépublicaines.

VI

Huit mois s'écoulèrent sans qu'aucune décision soit prise à l'égard de nos troupes délaissées au Tonkin, sous un climat pernicieux, au milieu d'ennemis, tous les jours plus nombreux et plus menaçants.

Rivière lance rapports sur rapports, s'efforçant d'ouvrir les yeux du nouveau ministre de la marine sur les dangers qui s'amoncellent autour de lui. Ces rapports restent secrets et ne figurent même pas au Livre Jaune. Qui nous dira s'ils n'ont pas été lus seulement après la désastreuse journée où furent massacrés Rivière et ses frères d'armes? Cet abandon de nos soldats dans Hanoï constitue un crime à reprocher au gouvernement de la troisième république.

Parbleu! nous savons bien que nos ministres

ont pu pécher par ignorance, mais ils n'avaient qu'à s'instruire. L'ignorance n'exclut pas la responsabilité.

« *Vous êtes d'une ignorance encyclopédique!* » leur disait dernièrement un spirituel orateur en pleine tribune. Ce mot les accompagnera dans l'Histoire. Ils sont désormais jugés.

Enfin, les cris d'alarme poussés par les amis et les parents des Français oubliés au Tonkin, entre les murs de Hanoï, trouvent un écho dans les couloirs du palais Bourbon.

La question revient à l'ordre du jour. M. Thomson, qui a remplacé M. Le Myre de Vilers à Saïgon, soutient, dans la mesure de ses forces, le commandant Rivière. Le 16 mars 1883, M. Charles Brun, ministre de la marine et des colonies, passe au nouveau gouverneur une dépêche dont le contenu peut être interprété comme l'avertissement de prochaines mesures énergiques à prendre avec l'Annam. Cette dépêche est communiquée au commandant supérieur du Tonkin qui attend toujours, bien que gravement malade et vivement

exhorté par les médecins à rentrer en France.

Rivière prend connaissance de ce document officiel, dont voici quelques passages :

Vous trouverez dans le *Journal officiel* du 14 de ce mois le discours prononcé au Sénat par le ministre des affaires étrangères, dans la séance du 13 mars, au sujet de notre situation au Tonkin. Je vous prie d'en prendre connaissance avec la plus grande attention; il importe, en effet, à la veille du jour où nous comptons entrer dans la période d'action, que vous vous pénétriez exactement des intentions du gouvernement sur la solution de cette question.

Ainsi que vous le verrez, **l'occupation du Tonkin est décidée en principe** : le Parlement sera incessamment mis en mesure de se prononcer sur les résolutions à prendre pour arriver au but poursuivi.

. . . .

L'amiral Meyer reçoit l'ordre de concentrer les navires à proximité du Tonkin. Vous devez prendre les mesures nécessaires pour pouvoir, dès que vous serez prévenu des dispositions arrêtées, armer quatre des chaloupes canonnières qui sont actuellement désarmées. Des instructions spéciales vous seront adressées à cet effet.

Après cette lecture, Rivière écrit pour demander des renforts et des instructions plus précises. Sa vie douloureuse se passe en de continuelles attentes. Les environs de la citadelle cachent des ennemis audacieux, de plus en plus entreprenants. Les hautes végétations qui bordent les routes laissent entre leurs feuilles briller des canons de fusil. La poudre éclate çà et là, comme une menace. Les communications avec la Cochinchine peuvent être coupées, les provisions ne sont plus suffisantes. Il va falloir attaquer de nouveau, pour ne pas avoir à se défendre à l'improviste contre des forces redoutables.

Nam-Dinh est devenu le gîte d'une armée tous les jours plus nombreuse, renforcée par des mercenaires chinois. Attendre encore serait compromettre l'existence de ses petites troupes : Rivière oublie sa mauvaise santé pour marcher à l'ennemi...

La prise de la citadelle de Nam-Dinh que le ministère osa dire plus tard n'avoir pas prévue fut la conséquence de l'arrivée du bataillon Badens. Le débarquement de cette troupe causa

une vive émotion dans tout le Tonkin qui comprit que c'était l'ouverture d'une ère plus active ainsi que l'avait annoncé M. Brun.

Le Tuan-Phu de Hanoï, — seconde autorité de la province, — qui assistait alors à Phu-Ding à un conciliabule de mandarins hostiles, présidé par le prince Hoang, écrivit une lettre insolente au commandant Rivière, afin de protester contre le casernement de ces troupes dans les magasins à riz, *ajoutant que les populations allaient s'armer pour empêcher cet intolérable état de choses.*

En réponse à cette missive, le commandant le fit sommer par le Tong-Doc de venir lui faire des excuses sous trois jours : ce qu'il fit quarante-huit heures après. Les mesures que l'on était sur le point de prendre contre les autorités de Hanoï ne furent donc point exécutées.

Quelques jours s'écoulèrent dans la paix; puis, le commandant apprit que le gouverneur de Nam-Dinh avait entrepris, sur le fleuve, des travaux de barrages que les arrivées de la *Fanfare* et de la *Hache* l'empêchèrent seules de continuer. C'est alors qu'il se tourna contre le gouver-

neur de Nam-Dinh et il en fut vivement félicité par le gouvernement de Saïgon.

L'attaque de Nam-Dinh une fois décidée, Rivière envoya le 24 mars le *Parseval* à Chou-may, portant à M. Rheinart une lettre dans laquelle il le *suppliait* de quitter son poste : le commandant Morel-Beaulieu était en même temps prié de faire, personnellement, tous ses efforts pour l'y décider. Cependant M. Rheinart hésita pendant plusieurs jours et ne se décida à partir qu'après avoir pris connaissance d'une lettre de M. Thomson, apportée, le 29, par le *Drac*.

VII

A Paris, le ministère, loin de prendre une initiative, n'envoyait même plus d'instructions, et, pourtant, il ne lui était point permis d'ignorer ce qui se passait au Tonkin ; il en avait

eu connaissance par des dépêches qui ne figurent pas au Livre Jaune.

Pour couvrir ses responsabilités, un cabinet n'hésite pas à blâmer lorsqu'après avoir obtenu ce qu'il désirait tacitement, il redoute une interpellation. Le ministère parut donc mécontent à la nouvelle de la prise de Nam-Dinh qu'il feignit d'accueillir, tout d'abord, avec étonnement; mais la France ne fut pas dupe de cette comédie. Les journaux parlèrent.

Si je voulais entrer dans tous les détails de l'expédition, j'aurais maintes fois lieu de parler de la bravoure du commandant; mais je ne puis résister cependant au désir de raconter l'énergie qu'il montra lors de la prise de Nam-Dinh :

Après avoir envoyé des boulets dans les portes de la citadelle, dans les bastions et jusqu'aux sommets des pagodes, quand les Annamites répondirent par des feux moins nourris à nos attaques, il ordonna l'assaut. Les soldats se ruèrent en masse, puis la porte principale sauta sous l'action des pétards. Or, le premier qui franchit le seuil de la citadelle fut Rivière;

le sabre à la main, au cri de : « En avant! » il entra dans la ville, précédant ses troupes. Il marchait avec une telle audace que le colonel Badens ne put s'empêcher de crier aux officiers qui le suivaient :

— Mais retenez donc le commandant, sinon il va se faire tuer!

Les officiers se précipitèrent; mais leurs prières n'eurent aucun succès auprès de Rivière, qui garda la tête de la colonne sous les dernières balles des vaincus.

En pénétrant le premier dans la citadelle, marchant sur les corps des ennemis tombés qui bosselaient le chemin et formaient comme un mur de chair sanglante derrière les portes brisées, Rivière s'exposait à la mort; mais il le faisait pour mettre au cœur de ses jeunes hommes qui lui venaient de France un salutaire élan, une émulation digne du courage qu'il leur montrait. Certes, un blessé abattu parmi les cadavres pouvait lui lâcher son dernier coup de fusil; des ennemis honteux de leur défaite et désespérés pouvaient, du haut d'une muraille, l'écraser sous des projectiles :

il ne voyait qu'un exemple à donner. Ce n'était pas assez d'avoir vaincu, il voulait prolonger le danger pour lui seul, et l'affronter encore pour le plus grand éclat du nom français. Il ne faut donc pas s'étonner si les jeunes soldats inexpérimentés, que lui avait envoyés le ministère, se sont vite aguerris en voyant leur chef à l'œuvre, se prodiguer avant tous.

Dans le premier volume du *Combat de la vie*, Rivière écrivit cette pensée : « L'homme n'est grand que par le mépris qu'il a pour la mort. » Il aurait pu s'en faire une devise.

VIII

Le 6 avril, par un brusque retour à l'inertie qui lui est chère, effrayé aussi du nouveau triomphe de nos troupes qui n'ont pas consenti à se laisser couper leurs communica-

tions, le département de la Marine, ne se souvenant sans doute plus de ses précédentes dépêches, fait savoir au même M. Thomson, récemment averti de l'ouverture d'une période d'action : « *que les mesures adoptées par le commandant Rivière sont encore incompréhensibles pour le conseil des ministres!* »

Que signifie cet étonnement du cabinet à la nouvelle d'événements qu'il lui était impossible de ne point prévoir, après lecture des lettres de Hanoï et de Saïgon qui ne figurent pas non plus au Livre Jaune ? A quel propos cette défaillance et pourquoi laisser à dessein tant d'obscurité autour de la prise de Nam-Dinh, qui reste un fait historique digne d'être mis en lumière ?

Tout cela est triste et démontre que nous sommes livrés souvent à des incapables dont les maladresses peuvent même amener à suspecter leur bonne foi !

Tel ministre du précédent conseil déclarait dans sa correspondance que la Chine devait, dans les affaires du Tonkin, demeurer « UN FACTEUR NÉGLIGEABLE », et qu'il fallait marcher de l'avant.

En d'autres jours où son humeur se remuait moins belliqueuse, il envoyait l'ordre de désarmer deux canonnières sous les yeux de l'ennemi pour donner satisfaction à certaines exigences du FACTEUR NÉGLIGEABLE. Une vraie bouteille à encre... de Chine, au fond de laquelle on ne peut découvrir qu'hésitations et imprudences.

Eh bien! malgré ces contre-ordres successifs, le ministère de M. Charles Brun fut plus étrange encore.

Le 2 avril 1883, M. Thomson lui écrivait la lettre suivante :

Les dernières lettres du commandant Rivière m'informent de l'occupation par nos troupes de la baie Hongay, excellente position militaire et politique, clef maritime du Delta, qui nous assure la possession du pays. Le commandant projette d'attaquer, le 27 ou le 28 mars, la citadelle de Nam-Dinh, chef-lieu de la province et place militaire très importante. LES RAISONS GÉNÉRALES DONNÉES PAR LUI SONT CELLES DÉVELOPPÉES PAR SES PRÉCÉDENTES COMMUNICATIONS; le recul au Tonkin serait aujourd'hui la perte absolue de notre influence et de notre prestige dans l'extrême Orient et la ruine

complète de notre autorité en Cochinchine. Ne pouvant reculer, rester stationnaire serait imprudent et nous rendrait ridicules devant les violations continuelles du traité et l'attitude menaçante des Gouverneur et Mandarins.

Le plan que semble s'être tracé le commandant Rivière est d'arriver progressivement, sans bruit, et pour ainsi dire sans coups férir, à conquérir le Delta. Le plan est sagement exécuté et mérite votre approbation et celle du gouvernement. Je crains seulement que les troupes dont le commandant dispose ne soient pas suffisantes pour se maintenir avantageusement dans les positions occupées peu à peu, et, pour ce motif, j'ai demandé l'envoi immédiat de renforts.

Signé : THOMSON.

Cette lettre est, tout d'abord, bien accueillie au ministère qui se propose de nommer Rivière commandant supérieur des forces de terre et de mer au Tonkin. Mais malheureusement M. Charles Brun est bientôt paralysé par l'attitude de M. Challemel-Lacour aux Affaires Étrangères, qui semble, au moyen de fréquentes absences, vouloir toujours se dérober devant une décision à prendre, et par les avis

contraires qui divisent les Chambres où l'esprit de parti semble dominer toute question d'honneur et de patriotisme. Bref, M. Charles Brun ne peut envoyer au Tonkin les renforts demandés et jugés nécessaires pour y maintenir le nouvel état des choses, et Rivière ne voit point élever ses fonctions.

Après avoir consulté le conseil des ministres, il télégraphie simplement à M. Thomson de prescrire à Rivière de se borner à l'occupation de Nam-Dinh, sauf nécessité absolue pour sa sécurité, aucun renfort ne pouvant partir [1].

Le gouvernement ni les Chambres ne voulurent comprendre que le commandant Rivière n'était pas en force là-bas pour se permettre de rester inactif et qu'il lui fallait, pour maintenir le *statu quo,* selon les termes ministériels, se montrer souvent à l'ennemi et lui apprendre ainsi qu'il veillait sur les positions prises et se gardait.

Cette vie quotidienne sur le qui-vive devait exiger fatalement des luttes, donner la parole

1. Le 12 mai, une nouvelle dépêche vint contredire celle-ci.

aux canons et provoquer des sorties. Il eût fallu dès le principe, — je ne saurais trop le répéter, — à la première demande de renforts, envoyer à Hanoï les troupes suffisantes ou bien abandonner provisoirement le Tonkin en rappelant Rivière à Paris; car, du moment où l'incapacité plus que notoire chez nos gouvernants était devenue criarde, il appartenait alors aux Chambres de laisser pendant quelques heures leurs rancunes de boutique pour voter d'urgence l'une ou l'autre de ces solutions, raisonnables à tous les points de vue. Mais la mauvaise fortune, qui s'est emparée de la France depuis quelques années, voulut que tout allât pour son malheur. Les députés restèrent inactifs en majorité. Ils reculèrent devant l'étude de cette grave question du Tonkin et n'osèrent point, dans leur ignorance, s'aventurer à la tribune en pays inconnu, redoutant, sans doute, de prononcer quelque sottise qui leur donnât un nouveau ridicule aux yeux du pays inquiet et peu porté, dans l'instant, à la bienveillance.

L'obscurité se fit encore une fois sur les affaires de l'Annam. Une catastrophe devenait

nécessaire pour les remettre en lumière ; elle ne se fit, hélas ! pas attendre.

IX

Le 28 avril, M. Charles Brun reçut la dépêche alarmante que voici :

. . . .

. . . . , ...

Quatre mille Annamites et mercenaires, commandés par les gouverneurs de Song-Tay et de Bac-Ninh, ont attaqué Hanoï dans la nuit du 26 au 27 mars ; ils ont été repoussés par le commandant Berthe de Villers ; nos troupes ont enlevé le 28 mars, après une vive résistance, deux villages de la rive gauche du fleuve, où l'ennemi était concentré.

Une reconnaissance a été faite le 29 sur la route de Song-Tay. Hanoï et ses environs sont entièrement dégagés.

Signé : THOMSON.

Ce télégramme ne fut point communiqué aux journaux; je n'ai même pas souvenance qu'on en entendît parler en dehors du conseil des ministres. Le silence était voulu. Puis, tout à coup M. Challemel-Lacour, de retour de Vichy où l'envoyait son foie malade, aussitôt qu'il se sentait menacé d'une interpellation à Paris, nous annonce que, pour mettre bon ordre aux affaires tonkinoises, il vient de nommer un commissaire général civil, M. Harmand. Je ne sais pas si les gens qui ont le foie tourmenté éprouvent quelque soulagement à dilater la rate de leurs concitoyens : toujours est-il que cette nouvelle fut accueillie, par un fou rire dans l'armée de terre et de mer, malgré la tristesse de notre situation là-bas.

M. le ministre des affaires étrangères, trouvant sans doute que nos soldats n'étaient pas suffisamment embarrassés des milliers d'Annamites qui les attaquaient de toutes parts, confiait la haute administration du Tonkin à M. Harmand, qui, du jour au lendemain, prenait le pas sur tous les chefs militaires. M. Harmand, chirurgien de 2e classe de la marine (assimilé au

grade de lieutenant), consul de France à Bang-Kok, très honnête citoyen, c'est possible, mais officier subalterne, devenait, sous la baguette magique de M. Challemel, le plus important fonctionnaire du pays où se faisait la guerre ; il allait bientôt avoir à contrôler et à discuter les ordres d'officiers généraux !

Dès que le rire se tut, cette étrange nomination causa partout une impression pénible. La République voulait donc l'anéantissement absolu du prestige militaire?

Je n'ai pas d'autres motifs pour attaquer ici le docteur Harmand, à qui du reste ses pouvoirs ont été retirés, — non pas en apparence, mais en réalité, — au bout de quelques mois ; mais j'estime qu'il eût été préférable pour lui et plus honorable pour M. Challemel-Lacour de le laisser au consulat de Bang-Kok qu'il occupait avec intelligence et distinction.

Un excellent caporal passant brusquement au grade de capitaine a toujours chance de ne pas savoir mener une compagnie. C'était un peu le cas de ce commissaire général du gouvernement, quand bien même aurait-il acquis sur

le Tonkin des connaissances politiques et administratives d'une haute valeur, — ce qui n'a pas été démontré.

M. Harmand aurait bien mieux fait d'écouter les amis qui lui conseillaient de décliner un pareil avancement dans la carrière, car, si puissantes que soient les qualités, et si profond que soit le savoir, on ne s'improvise jamais grand diplomate ni grand administrateur du jour au lendemain; — et le très prompt rappel en France du commissaire général civil était déjà prévu là-bas, à l'heure de son étonnante nomination.

Ce sont des collaborateurs de M. Dupuis et plusieurs membres de la Société de géographie qui ont désigné M. Harmand à M. Challemel-Lacour, et quand j'aurai fait connaître que ce jeune docteur est le neveu de M. Humbert, ancien garde des sceaux, tout commentaire sera superflu, — tant il est vrai que le népotisme n'existe plus sous la République qu'à l'état de souvenir des gouvernements tombés!

X

C'est le 8 mai, surtout, que l'ennemi se montre le plus téméraire : il arrive de tous les côtés. On entend leurs canons gronder dans l'ouest : ce sont des villages annamites qu'ils pillent. Puis, le soir venu, la rive gauche, peuplée de Pavillons-Noirs, ouvre le feu sur la Concession française. Quelques maisons s'enflamment dans Hanoï, et l'on peut voir des Chinois armés jusqu'aux dents passer dans les rues en jetant aux populations terrifiées des menaces de mort.

Le lendemain, 9 mai, le *Léopard* et la *Carabine* sont attaqués à Giay par des Drapeaux-Noirs postés derrière les digues. Gênés dans leurs manœuvres par le peu de profondeur du fleuve, ils reviennent à Hanoï.

En apprenant cette audacieuse attaque, le

commandant Rivière se décide à écrire à l'amiral Meyer pour lui demander ses compagnies de débarquement, et le soir même, une petite troupe passait le fleuve et allait brûler les villages qui nous avaient tiré dessus la veille, — mais cette fois l'ennemi resta invisible.

Le 10 mai, les canons de la rive gauche reprirent la parole. Des boulets tombèrent sur la ville, et les Pavillons-Noirs, qui s'étaient réunis à la garnison de Son-Tay, descendirent en vue de la citadelle et se livrèrent à une démonstration menaçante.

Le 11 mai, nouveau bombardement, puis proclamation de Liu-Vinh-Phuoc, affichée comme un défi sur la porte de la citadelle de Hanoï, et dont voici la traduction fidèle.

Je m'empresse de déclarer que cette affiche ridicule fut pour le commandant et ses officiers plutôt un sujet de gaieté que de colère. En effet, on ne prend pas au sérieux de pareilles fanfaronnades, et celles-ci n'entrèrent pour rien dans la détermination qui, le 19 mai, devait pousser Rivière sur la route de Son-Tay.

Traduction d'un placard de Liu-Vinh-Phuoc, envoyé au Consul de France par le Tong-Doc de Hanoï, qui prétend l'avoir trouvé affiché à la porte (Sud-Est) de la citadelle.

Le guerrier robuste Liu fait la déclaration suivante aux Français :

Vous n'êtes que des brigands hors la loi; les autres nations ne font pas le moindre cas de vous.

Partout où vous (chung bay) allez, vous dites venir enseigner la vraie religion. C'est un mensonge pour chercher à vous attirer les vrais habitants; vous mentez encore lorsque vous prétendez venir faire du commerce, car vous ne venez que pour voler des terres.

Vous avez le cœur d'un vil animal et votre conduite est celle des bêtes féroces.

Depuis votre arrivée dans le royaume d'Annam, vous ne faites que prendre des citadelles et assassiner des mandarins.

Vos crimes sont aussi nombreux que les cheveux de vos têtes.

Vous vous emparez des douanes et faites main basse sur leurs produits. Ce forfait mérite la mort.

Vous êtes la cause de la misère du peuple, et le pays est à la veille de sa ruine.

Toute la population est irritée et le ciel crie vengeance.

Aujourd'hui, moi (Tao), j'ai des ordres pour faire la guerre. J'ai conduit mes troupes à Phu-Hoaï-Duc; mes drapeaux et mes lances obscurcissent le ciel; mes fusils et mes sabres sont aussi nombreux que les arbres d'une forêt; tout cela dans le but d'aller vous tuer, vous (chung bay), et saper votre infernal repaire (la Concession).

Mais l'intérêt public est à considérer avant tout. Je ne veux pas me permettre de prendre pour lieu de combat le territoire de la ville de Hanoï, par crainte de causer du préjudice aux habitants.

C'est pourquoi je vous fais savoir que, si vous êtes assez forts, vous n'avez qu'à conduire vos troupes de bandits à Phu-Hoaï pour qu'elles se mesurent avec moi (Tao). Si vous avez peur, si vous n'avez pas assez de courage pour y venir, eh bien! coupez et prenez les têtes du consul, du commandant en chef, du chef de bataillon et des capitaines et envoyez-les-moi à ma (tao) résidence. Rendez ensuite les citadelles, retournez en Europe, et j'aurai alors assez de pitié pour ne pas vous poursuivre et vous massacrer!

Si vous tardez trop à venir ou si vous ne venez pas, je ferai descendre mon armée et viendrai vous tuer tous jusqu'au dernier.

En conséquence, réfléchissez bien!

Le quatre du quatrième mois de la trente-sixième année de Tu-Duc (10 mai 1883).

Cachet de Liu-Vinh-Phuoc.
Pour copie conforme de la traduction :
Le Gérant du Consulat,
B. Crémieux.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, Rivière n'attacha point d'importance à cette hâblerie sauvage et continua de se tenir sur ses gardes dans les murs de Hanoï, que les Pavillons-Noirs cernaient d'une haie vivante tantôt se rétrécissant, tantôt prenant du large, rendant la garnison intolérable.

XI

Enfin, le 12 mai, — c'est à n'y rien comprendre, — un courrier de France apporte une grande nouvelle au commandant Rivière :

Le gouvernement l'autorise à s'emparer de Son-Tay et de Bac-Ninh.

Dans quelle partie du Livre Jaune figure cette autorisation? Je n'y trouve aucune dépêche en faisant le moindrement mention. Or, comme, à cette époque, une pareille autorisation lancée par le ministère était faite pour le compromettre devant les Chambres et le renverser, j'estime que tout document révélateur aura été escamoté et rayé du Livre Jaune.

Je ne saurais trop insister sur l'importance de ce courrier du 12 mai. Il montre, une fois de plus, en effet, combien étaient contradictoires les instructions ministérielles.

Dans sa dépêche du 6 avril, le ministre de la marine, au nom de tout le conseil des ministres, s'étonne de la prise de Nam-Dinh et se montre mécontent de ce fait d'armes. « Maintenez le *statu quo,* n'entreprenez plus rien, sauf nécessité absolue. » Tels sont les termes dans lesquels s'exprime M. Charles Brun. Un mois s'écoule, et Rivière reçoit l'autorisation de prendre possession de Son-Tay et de Bac-Ninh, les deux plus fortes villes du pays; en revanche, il n'est question de lui envoyer des renforts qu'à une époque indéterminée.

Cette fameuse dépêche se termine par ces mots :

NE MANQUEZ PAS NON PLUS D'OCCUPER NINH-BINH, QUI EST UNE POSITION STRATÉGIQUE IMPORTANTE.

En présence de ces mouvements, si divers et si rapprochés, dans l'esprit des hommes dits d'État qui nous gouvernaient alors, n'est-il point permis de se demander s'il n'y avait pas chez eux quelque désordre cérébral? La solution de continuité que nous constatons dans chacun de leurs projets semble démontrer suffisamment que le sort de nos soldats, au Tonkin, se trouvait à la merci de gens maladifs, inquiets et troublés, tantôt voulant aller imprudemment de l'avant malgré la Chine menaçante, ou tantôt voulant, sans dignité, revenir sur leurs pas, dans le but de donner satisfaction à quelque habile mandarin qui avait su s'emparer de l'imagination de M. Bourée! Tout cela fut pitoyable.

XII

Cependant les compagnies de débarquement de la *Victorieuse,* du *Villars* et de l'*Hamelin,* arrivées le 14 mai, permirent de dégager la citadelle en opérant une sortie sur la route de Bac-Ninh, de l'autre côté du fleuve, avec l'appui des bâtiments. L'expédition tua une centaine d'hommes à l'ennemi, mais la situation ne laissait point d'inquiéter le commandant Rivière, qui, le soir même, écrivait à M. Thomson la lettre suivante :

La situation n'est pas sans une certaine gravité. Nous sommes pris entre ces bandes nombreuses de Bac-Ninh et de Son-Tay et la saison, plus encore que le nombre restreint de nos forces, ne nous permet pas de recommencer fréquemment des opérations comme celles de ce matin, opérations

dont le résultat lui-même n'est pas assez important. Il est probable que, dans les villages déjà réoccupés, le feu de la rive gauche recommencera la nuit prochaine. *Il y a des Européens parmi les Annamites.*

Je crois qu'il y aura lieu de sortir des difficultés où nous sommes par la prise de Bac-Ninh et de Son-Tay, ce qui sera possible quand les eaux auront monté, *mais seulement aussi quand nous aurons des renforts.* Ces renforts, selon moi, ne doivent pas être moindres d'un millier d'hommes. . .
. . . .

La rive gauche a tiré sur nous par deux fois, la nuit dernière, une quarantaine de coups chaque fois. Nous n'avons pas répondu. Du côté de Hanoï, une bande de plusieurs centaines de Drapeaux-Noirs et d'Annamites a attaqué la Mission et brûlé l'église.

En présence de ces dangers toujours grandissants, que devait faire le commandant Rivière? Sa sécurité n'était-elle point menacée aussi absolument que possible? N'attendant plus de renforts en temps déterminé et connaissant par expérience la lenteur coupable et l'hésitation du gouvernement, devait-il persister

à vivre pour ainsi dire bloqué dans Hanoï, exposé aux surprises à main armée? Des espions annamites et chinois venant à toutes les heures annoncer que l'ennemi grossissait sur tel et tel point du territoire, ne devait-il point organiser des reconnaissances pour se préserver contre sa marche envahissante? Devait-il laisser couper les routes et fermer les communications qui lui permettaient de renouveler ses provisions? Victime de la mauvaise politique de nos ministres et de leur impuissance, il était abandonné à une mort certaine; car, eût-il survécu à la sortie qu'il jugea nécessaire d'opérer, le gouvernement serait peut-être encore à lui envoyer des secours, malgré les ordres qu'il avait reçus le 12 de marcher en avant.

Le 20 mai 1883, M. Forestier, consul de France à Haïphong, adressait à M. Thomson un rapport ainsi conçu :

Un grand malheur vient de frapper le corps expéditionnaire du Tonkin. Le commandant Rivière a été tué hier matin, samedi 19, dans une sortie qu'il dirigeait contre les Drapeaux-Noirs de

Liu-Vinh-Phuoc, armés de fusils Remington et de revolvers et conduits, dit-on, par des Européens dont on ignore la nationalité. Le corps du commandant est resté entre les mains de l'ennemi, ainsi que celui du capitaine Jacquin, du lieutenant d'Héral de Brisis et de l'aspirant Moulun, de la *Victorieuse*. Le commandant, avec sa bravoure habituelle, marchait en tête des troupes; il avait engagé l'artillerie à sa suite, au delà des limites normales; assailli de trois côtés, il vit qu'une pièce privée de ses canonniers allait rester en la possession de l'ennemi. Il aida M. Pissère, lieutenant de vaisseau, M. Moulun, aspirant, à l'arracher aux Drapeaux-Noirs; c'est en effectuant ce travail que le commandant et l'aspirant ont été blessés mortellement. La pièce a été sauvée, mais il n'a pas été possible de relever le corps du commandant; c'eût été exposer nos troupes à une boucherie inutile.

Il fallait que cette terrible nouvelle parvînt à Paris pour tirer le ministère de son indifférence.

Le public aussi voulut savoir. Les journaux s'informèrent, et c'est ainsi qu'on put apprendre que, si l'amiral Meyer, envoyé au Tonkin pour

seconder Rivière, avait fourni toutes ses troupes disponibles, au lieu de ne fournir que les compagnies de débarquement, nous n'aurions peut-être point à enregistrer dans nos annales une si cruelle défaite. J'ai ouï dire que cet officier général opérait là-bas avec une secrète mauvaise humeur, dans la perspective de se trouver, d'un moment à l'autre, sous les ordres d'un capitaine de vaisseau. Il n'était plus dans ses fonctions d'amiral, ses navires de guerre ayant été transformés, par une nouvelle maladresse du département de la marine, en magasins d'hommes destinés aux besoins d'un inférieur.

Si donc l'amiral Meyer, pour une question d'amour-propre et de hiérarchie, s'est écarté d'une ligne de conduite ordonnée par les circonstances, le gouvernement en est encore la principale cause. — On pourra nous répondre que la *Victorieuse,* le *Villars* et l'*Hamelin* ont conservé la totalité de leurs équipages pour la garde du fleuve et dans le but de mieux soutenir sur les rives la campagne entreprise contre les pirates chinois. Les excuses sont

toujours prêtes, mais leur valeur est souvent contestable.

Les Pavillons-Noirs.

Les Pavillons-Noirs, qui depuis longtemps poussaient les Annamites à la révolte, ne sont réellement entrés que le 19 mai en guerre ouverte avec nos troupes. A Nam-Dinh, comme à Hanoï, les Annamites seuls avaient donné.

Les Pavillons-Noirs tirent leur origine des débris de l'ancienne insurrection des Taïpings. Chassés du Yunnan et du Kouang-Si, ils ont passé la frontière du Tonkin, s'y sont établis dans la région montagneuse du Nord et se sont mis à vivre sur le pays. Les Annamites, qui les redoutaient, furent toujours impuissants à les chasser de leur territoire.

Quand survinrent les événements de la conquête entreprise par Francis Garnier, en 1873, les Annamites firent alliance avec les Pavillons-Noirs et les appelèrent pour nous combattre. Ce

sont eux qui, en tuant Garnier et Balny, firent avorter l'expédition.

En retour de ce service, les Annamites les laissèrent, malgré nos réclamations, s'étendre dans le nord du pays, avec Lao-Kay pour centre, entravant le commerce par l'établissement de leurs douanes, arrêtant nos voyageurs, etc. Les Annamites se disaient toujours impuissants contre eux; mais peut-être, en réalité, les ménageaient-ils pour nous combattre encore le jour où nous recommencerions la conquête du Tonkin.

Les Pavillons-Noirs sont habillés comme les Chinois que l'on rencontre dans les rues de Hanoï, c'est-à-dire d'un vêtement de la couleur du cachou, auquel ils ajoutent des jambières bleues ou brunes, et portent le grand chapeau pointu à larges bords. C'est un très bon costume de combat parce qu'il ne tranche pas violemment sur le fond du pays. Dans les bambous, on n'apercevait que les chapeaux quand on voyait quelque chose.

Ces hommes sont braves et connaissent les choses de la guerre; beaucoup sont bien armés,

et tous vivent dans le mépris absolu de la mort, — ce qui ôte de leur esprit la préoccupation du danger. De grande taille et très vigoureux, ils marchent à l'ennemi avec une intrépidité redoutable, et, s'ils battent en retraite, mettent rapidement une longue distance entre eux et le terrain du combat.

Le pays environnant Phu-Hoaï, qui fut le théâtre de la désastreuse bataille dans laquelle est tombé le commandant Rivière, est une vaste et plate rizière. A peine aperçoit-on dans le lointain les dentelures des montagnes qui bordent le Day et le mont superbe qui surgit derrière Son-Tay.

Cette plaine est tachetée de villages nombreux, très rapprochés les uns des autres, mais l'on n'aperçoit guère les maisons, — toutes en paillottes, — parce que chaque village est entouré d'une épaisse ceinture de bambous vivants qui barre la vue. Cette ceinture, d'un vert sombre, qui s'enroule autour des nœuds serrés des gros arbres, est elle-même entourée d'un fossé profond et vaseux, ce qui forme ainsi, pour chacun des villages, une véritable petite fortifica-

tion, dans laquelle il est bien difficile de pénétrer autrement que par la porte.

Le 19 mai, il y avait très peu d'eau dans les rizières, et les hommes les parcouraient facilement, tandis qu'en octobre, lorsque l'on connut l'endroit où gisait le corps du malheureux commandant Rivière et qu'il s'agit de le déterrer, les rizières étaient inondées et il fallut alors circonscrire, dans un talus, le morceau de terrain bosselé par le cadavre, afin que l'eau n'envahît point pendant la funèbre exhumation.

MORT DE HENRI RIVIÈRE

Dans la nuit du 15 au 16 mai, une bande formée de trois cents Pavillons-Noirs attaquent la Mission, et sont repoussés, grâce à la défense héroïque de cinq marins de la *Fanfare* commandés de garde jusqu'au lendemain. Ces braves gens luttèrent avec une énergie désespérée et demeurèrent maîtres de leur poste, tandis que les Pavillons-Noirs s'éloignèrent en incendiant l'église et ses dépendances, laissant six des leurs sur le terrain de l'attaque.

On ne saura jamais exactement en France ce que cette campagne lointaine aura vu d'actes héroïques, isolés, — comme celui-là, — à côté des marches glorieuses de la troupe en masses.

Pendant la nuit suivante, des incendies s'allumèrent dans Hanoï. Des ennemis audacieux s'avancèrent jusque dans les rues. Les habi-

tants craintifs s'enfuirent, abandonnant leurs demeures au pillage. Des clameurs montaient dans la nuit avec le ronflement des flammes et le crépitement des paillottes et des charpentes qui, de temps en temps, s'affaissaient avec un bruit sourd. Une panique emplissait la ville. Les plus timides venaient se grouper autour de la citadelle, bien que des coups de canon partant de la rive gauche du fleuve fussent dirigés contre ses murailles. A la clarté des feux qui dardaient l'horizon, on pouvait les voir étendus le long des fossés, dans une frayeur. Parfois leurs larges faces jaunes se tournaient vers les étoiles et se découpaient en clair sur le fond sombre des vêtements confondus avec la couleur brune de la terre. Sur les remparts, nos sentinelles veillaient, toutes droites, l'arme au bras ou sur l'épaule, dominant ce grand spectacle qui s'étendait à perte de vue à la lueur de l'incendie et sous la pâleur éclatante de la lune.

Cet état de choses devenait inquiétant pour nous. Rester inactif augmenterait le danger. Il fallait donc opérer une sortie contre les Pavillons-Noirs, afin de modérer leur audace. Le

18 mai, cette sortie fut décidée pour le lendemain; on marcherait sur Phu-Hoaï, qui servait de refuge à l'ennemi.

Les dispositions de marche sont arrêtées par le commandant Berthe de Villers, et la soirée se passe, comme à l'ordinaire, à parler de choses et d'autres dans le salon de Rivière, où se réunissait tout le corps d'officiers. Cependant l'on se sépare plus tôt, car il est convenu que dès l'aube, c'est-à-dire à 4 heures du matin, la colonne expéditionnaire devra se mettre en route.

Tout est prêt pour le départ. Les hommes, à la veille d'une lutte nouvelle, s'endorment en rêvant une nouvelle victoire. Les fusils sont préparés, les gibernes garnies de cartouches et les cœurs *qui se souviennent de papa et de maman* battent pour la France, soulevant des respirations égales et scandant comme un vivant pendule le silence des dortoirs improvisés.

Avant que le soleil ait rosi l'horizon, tous ces hommes seront debout, pour l'appel, rangés en bataille.

Le commandant Rivière avait dit à son plan-

ton, le quartier-maître Gravot, de ne le réveiller qu'à 3 heures 45 minutes, 15 minutes devant lui suffire pour être prêt à partir, quatre heures sonnant dans les clairons. Il était encore très fatigué, quoiqu'un peu mieux portant depuis quelques jours.

A 4 heures, le lieutenant de vaisseau de Marolles, ne voyant pas descendre le commandant, monte chez lui et le trouve moins dispos qu'il le paraissait la veille ; il se plaignait et se demandait s'il était bien nécessaire qu'il accompagnât cette reconnaissance. « Ça sera aujourd'hui comme les fois précédentes, disait-il ; quand ces Chinois-là vont nous apercevoir, ils vont déguerpir devant nous, et nous reviendrons sans avoir brûlé utilement une cartouche ! » Enfin, se trouvant prêt, vêtu en double, à cause de la fraîcheur du matin, il descendit appuyé sur le bras de son chef d'état-major, le brave officier que je viens de nommer plus haut.

Les troupes étant sous les armes, Rivière prit place dans la voiture qui contenait les vivres destinés à son repas, la colonne ne devant rentrer que le soir à Hanoï.

J'ai songé bien souvent à cette hésitation qui frappa, quelques heures avant de mourir, l'esprit de celui qui avait écrit cette phrase : « *Il y a dans la vie de chaque homme de ces bizarres coïncidences qui feraient croire à la prédestination.* » En effet, combien les événements semblent s'enchaîner entre eux, ici-bas, tantôt par des actions fortuites, tantôt par des pensées qui s'échelonnent, à dates fixes, dans l'existence humaine, comme des points marqués au coin secret du Sort! Lui, Rivière, habituellement toujours le premier debout, lorsqu'il s'agissait d'aller à l'ennemi, faillit être en retard le matin de ce jour qu'il ne devait point voir finir! Ne voyez-vous pas là quelque chose d'assez semblable à un avertissement, sinon une des étranges coïncidences que le grand mort aimait à fixer dans ses livres, comme des bornes, marquant les étapes douloureuses, sur le chemin de la vie?

La voiture roule au milieu de la colonne, derrière les *coolies* du génie militaire. MM. les officiers de Marolles, Ducorps, Clerc et Duboc, à cheval, se tiennent à la gauche et à la droite

du commandant, tandis que ses deux plantons, également montés, suivent la calèche, haut le fusil.

Lorsque les troupes sortent de la Concession, la nuit n'est pas encore dissipée, des flocons de brume se traînent encore, épars, çà et là dans les ténèbres mourantes. Les maisons de Hanoï sont fermées; la ville repose n'ayant pas été inquiétée pendant cette nuit. La colonne marche, silencieuse, — car personne ne parle, — dans le recueillement qui précède, en campagne, les batailles — même imprévues. Mais la voilà qui contourne la citadelle pour suivre la route de Son-Tay, le soleil apparaît alors comme un immense globe de sang, mettant de sa rougeur sur le pan d'horizon qu'il vient de trouer et sur les flaques d'eau qui alimentent les rizières subitement verdies. Le ciel a reconquis sa couleur bleue. L'horizon n'a pas un nuage, la plaine, plus un flocon de brume, et, peu à peu, tout prend sous la lumière croissante du jour sa teinte respective avec l'éclat magnifique d'un renouveau de vitalité. Ensuite, la pourpre se disperse et s'efface du côté du Levant, les nappes

d'eau, miroitantes, réfléchissent les rayons dorés d'un soleil resplendissant, débarrassé des langes sanglants de son berceau. — C'est une belle journée qui s'épanouit sur le monde! — Ironie de la nature devant les cruautés qui se préparaient!

Les soldats de l'infanterie de marine ont la vareuse bleue, le pantalon et le casque blancs; les compagnies de débarquement de la division de Chine sont uniformément vêtues de toile blanche, la tête protégée par un chapeau de paille, avec coiffe également blanche. Les sous-officiers portent le même costume, les manches sabrées d'un galon d'or, et les officiers gardent autour de blanches casquettes les insignes de leur commandement. Toute cette troupe qui se déroule à travers la vaste plaine, entre les rizières, comme un large ruban, apporte au décor une note étrangère, rivalisant avec son luxe de couleur, et ajoute aussi à l'harmonie des tons répandus l'animation de leurs cohortes, frappant, régulièrement, la terre, d'un pas cadencé, ferme et vigoureux.

A la première halte, le commandant Berthe

de Villers s'approche du commandant en chef et l'informe que M. Sentis suit la digue de gauche à la tête d'un peloton, et que la colonne est également flanquée d'éclaireurs sur la droite (car, là-bas, les villages et les routes correspondent ensemble par des digues; — il arrive même que ces digues longent des chemins parallèles, comme celui de Son-Tay, par exemple).

Puis, la colonne se remet en marche. M. de Marolles reste seul auprès de Rivière, qui est triste et préoccupé. Pareil à ces Romains des anciens âges qui lisaient un mauvais augure dans l'envolée d'un corbeau, avait-il cru voir passer, devant ses yeux, l'image de ses amis lui jetant un adieu suprême et, les souvenirs venant en foule, en tirait-il un présage de mort?

J'ai vu pendant la guerre des hommes très braves se lever le matin en disant : « Je ne finirai pas la journée », et tomber au premier feu de l'ennemi. Ils avaient éprouvé quelque secousse intime et se sentaient avertis. Les natures nerveuses sont plus enclines que les autres à ces impressions qui n'appartiennent

pas au surnaturel, mais qui émanent, sans doute, d'un fluide que la science humaine n'a pas encore défini.

Pendant la halte suivante, il se souvient du préfet de Phu-Hoaï, qui nous a parfois renseignés sur les mouvements des Pavillons-Noirs, et il envoie l'enseigne Clerc, — aujourd'hui lieutenant de vaisseau, — dire au commandant Berthe de Villers de prévenir les troupes, afin qu'il ne lui soit fait aucun mal, dans le cas où il tomberait en leur pouvoir, et, cependant, malgré sa tristesse, malgré cette préoccupation secrète qui l'obsède, Rivière semble toujours douter que nous puissions mettre la main sur les gens qui pillent Hanoï, presque chaque nuit, sous nos yeux.

A six heures, des villages sont en vue. Fermés par des haies de bambous d'un vert noirâtre, ils mettent de larges taches d'ombre sur la plaine que le soleil éclabousse de sa poussière d'or. La colonne marche toujours d'un pas égal. Soudain, des coups de fusil se font entendre dans la direction du Pont de Papier [1]. Des

1. Consulter la carte ci-contre.

Fort de Phu-Hoa
Point où fut trouvé le corps du Commandant Rivière, le 8 Octobre 1883
Son-Tay
Route
Trung-Thong
Maisons
Village
Village de Ha Yenkhé
d° Rivière et Jacquin
Endroit où est tombé Mr. Moulun
d° M de Brisis
d° M de Villers
Maisons du Marché de Can Giay
Tien-Thong
Arroyo
Digue
Arroyo
Pont de Papier
Pagode de Balny
Mur
Lac
Digue
de
Village de Thu-Lé
Route
Ville
Concession
Citadelle d'HANOÏ

panaches de fumée blanche flottent, là-bas, d'où les coups sont partis, et empêchent de voir qui les tire; puis, la fusillade devient violente, les balles sifflent au-dessus de la voiture du commandant qui met pied à terre ainsi que ses officiers, les chevaux effrayés ne tenant plus en place.

Nous approchons des villages. Nous voilà devant la porte d'une avenue qui mène à la pagode Balny. Rivière monte sur la digue et rejoint Berthe de Villers et le capitaine Puech qui lui montrent le pont enlevé par nos soldats; mais nous comptons, déjà, sept blessés autour de nous. Un matelot, debout, près du commandant, tombe, la face contre terre, la poitrine défoncée par une balle terrible. Traversé de part en part, une tache sanglante s'élargit au milieu de son dos sur l'étoffe blanche de la blouse. — Une touffe de coquelicots sur de la neige!

Enfin, c'est une véritable bataille; il va falloir s'emparer des villages; nous sommes en présence des Pavillons-Noirs, qui ne faiblissent pas comme les Annamites devant nos premiers coups de canon...

La fusillade continue, très serrée, dans Ha-Yen-Khé, ainsi que sur notre gauche, d'où nous viennent aussi des boulets. Le commandant fait alors placer deux pièces en batterie qui ripostent immédiatement ; mais, remarquant bientôt que cela ne nous avance pas assez, il donne l'ordre de faire franchir le pont à l'artillerie et le franchit, lui-même, avec le commandant de Villers et MM. de Marolles, Puech, Ducorps et Clerc. Parvenu au milieu du pont dans le tapage de la poudre, Rivière reçoit des mains du lieutenant de vaisseau Sentis un des trois drapeaux qui viennent d'être pris à l'ennemi.

Arrivé sur l'autre rive avec son état-major, il s'arrête aux premières cases sous un feu très nourri qui part de Trung-Thong, tandis que la lutte, une lutte acharnée, continue sur la gauche et dans Ha-Yen-Khé dont les fourrés de bambous sont tellement épais que l'on ne peut point y suivre ce qui se passe.

Aussitôt que l'on apprend que nous n'avons rien à redouter sur la droite, le village de Tien-Thong ayant été fouillé et reconnu vide, le

commandant fait tirer plusieurs coups de canon sur Trung-Thong, puis y lance la compagnie de la *Victorieuse* commandée par le lieutenant de vaisseau Le Pelletier. Elle aborde le village avec une admirable bravoure, poussant devant elle les Pavillons-Noirs, qui se retirent, mais non sans disputer le terrain pied à pied. Le sang coule de toutes parts, les cris de rage se mêlent aux hurlements de douleur, les armes ruisselantes ont des bruits mats en pénétrant dans les chairs qui se déchirent, dans les os qui se rompent, tandis que la parole brutale de la poudre tonne, çà et là, dans la mêlée farouche, dominant le meurtrier concert.

Le lieutenant de vaisseau de Marolles, que ses fonctions de chef d'état-major conduisent un peu de tous les côtés sous les balles et dans la houle des combattants, revient, à ce moment, auprès de Rivière qu'il trouve sur la route à mi-chemin du pont et de Trung-Thong, à l'endroit le plus découvert, le plus élevé, d'où l'œil embrassait le mieux le théâtre du combat.

Le commandant lui dit aussitôt, à voix basse :

— « De Villers vient d'être blessé ; il est perdu.

Cela ne va pas, nous avons des adversaires sérieux en face de nous, il faut les pousser ferme et ne pas leur laisser le temps de se remettre. » — M. Berthe de Villers avait eu le ventre traversé par une balle et pendant que le caporal-clairon l'emportait vers la voiture de Rivière, une seconde balle lui cassait le bras droit...

Le commandant Rivière restait debout, toujours très calme, sur le chemin. Son regard, doux et plein de tristesse, observait chaque mouvement de l'ennemi. Les balles qui passaient, en sifflant, autour de lui, ou qui venaient mourir à ses pieds en soulevant une poussière, le laissaient immobile et froid devant le danger.

La situation n'était pas encore désespérée, la fortune des armes pouvait nous revenir favorable; quand, tout à coup, M. de Marolles lui fit remarquer une bande ennemie qui surgissait, à droite, dans la direction de Tien-Thong. C'était d'autant plus inquiétant que nous commencions à être très allongés sur la route, luttant déjà, devant nous, comme sur la gauche!

A la suite des reconnaissances faites dans Tien-Thong, dès le début de l'attaque, nous nous étions peu garnis sur la droite et pourtant la bande ennemie s'avançait en grossissant, dessinant un mouvement tournant afin de nous couper toute retraite du côté du pont. La compagnie de la *Victorieuse,* entrée dans Trung-Thong et chargeant sans cesse, allait se trouver trop en l'air; il était urgent de la rappeler. M. de Marolles insiste en ce sens près du commandant, qui ne lui donne qu'à regret l'ordre qu'il sollicite. Le pauvre ami semblait craindre de prononcer cet ordre de retraite : — c'était le premier qu'il donnait! Il y voyait comme le commencement d'une série d'infortunes. Son étoile se voilait donc? il en éprouvait une tristesse superstitieuse plus noire.

Le jeune chef d'état-major se précipite à travers les balles et rencontre Duboc qu'il envoie à Le Pelletier pour l'avertir qu'il ait à se replier, puis il revient auprès du commandant, au moment où l'attaque des Chinois va se prononcer sur la droite : leurs tirailleurs bien alignés, à découvert, approchent vivement et s'arrêtent à

cent mètres de nos hommes. Alors de part et d'autre commence un feu rapide. Malheureusement, le nombre des ennemis augmente en des proportions considérables. De longues lignes de Pavillons-Noirs et de Drapeaux-Rouges apparaissent du côté de Phu-Hoaï, et marchent sur nous en suivant les positions que la compagnie de la *Victorieuse* vient de quitter.

La fusillade ennemie redouble; maintenant elle est meurtrière. Le lieutenant de Brisis est tué. L'enseigne de vaisseau Le Bris, qui dirigeait le tir d'un canon-revolver fourni par le *Léopard,* reçoit une balle dans la cuisse et l'officier d'ordonnance, M. Clerc, qui se trouve entre le commandant et M. de Marolles, est blessé au bras gauche; plusieurs hommes à la fois tombent morts, ce qui met un peu de confusion dans les rangs. Rivière cherche à ranimer chacun par son courageux sang-froid et de bonnes paroles. Le canon du *Villars* est là, il le fait charger à mitraille et tirer sur les assaillants de droite qui tentent de se rapprocher; mais la pièce, venant au recul, tombe dans la rizière. Il faut la remettre sur la route. La situation

devient de plus en plus critique. Les ennemis arrivent de tous les côtés. Il est évident que nous devons battre en retraite et essayer d'arrêter les Chinois au pont, avant qu'il ne soit trop tard. Le commandant donne l'ordre d'atteler la pièce de canon; mais un des deux chevaux est blessé, et devenu inutile. Il faut couper ses traits. Les hommes tombent ou se troublent dans le vacarme du combat. Rivière se met à pousser à la roue pour donner l'exemple, et, voyant qu'une panique va s'emparer des jeunes soldats qui luttent sur la route, il envoie M. de Marolles au Pont de Papier, en lui disant : « Etablissez un échelon de retraite à la digue, et faites-le solide pour arrêter l'ennemi coûte que coûte et nous recueillir. » Cet officier s'élance vers le pont, se frayant un chemin parmi les cadavres qui bosselaient le sol, avec de larges taches rouges autour d'eux. Les balles pleuvent sur ses pas; cependant il parvient à la digue, où il a beaucoup de peine à former cet échelon.

Rivière, lui, continue de pousser le canon

avec l'aide de quelques officiers et soldats. L'aspirant Moulun, un jeune homme de vingt ans, qui poussait à la roue de gauche, est tué raide, — le crâne fracassé par une balle. Le commandant et M. Ducorps le prennent alors sous les aisselles, le soulèvent et le déposent dans le fossé; puis ils se ruent, de nouveau, contre le canon devenu plus lourd à traîner. A peine ont-ils franchi quelques mètres que M. Ducorps s'affaisse un pied traversé, et que Rivière tombe, à son tour, l'épaule gauche trouée par une balle ! Cependant la blessure n'est pas mortelle; il se relève, refuse l'aide qui lui est offert de le soutenir, et retombe quelques pas plus loin pour ne plus se relever. Le capitaine Jacquin est tué presque sur lui... Tout cela, tandis que le canon du *Villars, qui ne doit pas rester à l'ennemi,* roule lentement sur le chemin de la citadelle...

Ici, j'ouvre une parenthèse :

— Pourquoi n'avoir pas abandonné le canon, pour sauver, malgré lui, le commandant Rivière blessé ?

— Il fallait les sauver tous les deux, m'a-t-on répondu.

— Mais enfin, un canon se retrouve : vous l'auriez repris à Son-Tay ou à Bac-Ninh ?

— Le canon du *Villars* ne pouvait rester aux mains de l'ennemi.

Eh bien ! non ! Je persiste à dire que le corps du commandant en chef devait, avant tout, être arraché aux Pavillons-Noirs, et je parle ici en soldat, éloignant toute question d'humanité. Le corps de Rivière, mort ou vivant, était plus « drapeau » que le canon. Or, le drapeau, c'est l'emblème sacré de l'honneur national, il fait « patrie » le sol qu'il couvre ! Mais je laisse parler Rivière lui-même dans ses *Souvenirs de la Nouvelle-Calédonie*. Le colonel Galli, tombé dans une embuscade, venait de recevoir deux blessures mortelles. « Alors, avec des branches d'arbre et de feuillage, on fit un brancard et on y plaça le blessé. Il souffrait tant, qu'il dit au capitaine Boulle : — *Laissez-moi mourir là, mon ami, je souffre trop. Et vous, marchez sur Bouloupari.* — Le capitaine feignit de ne pas entendre. LE COLONEL, C'EST LE DRAPEAU, C'EST L'AME,

C'EST LE PÈRE DU RÉGIMENT. ON NE L'ABANDONNE PAS, POUR QUE LES SAUVAGES LE MUTILENT ET SE FASSENT DES TROPHÉES DE SON CADAVRE. On l'emporta donc, on le porta plutôt, doucement, à petits pas. De cinq minutes en cinq minutes, on s'arrêtait. Il ne se plaignait plus que par l'expression de souffrance de son visage. On refit ainsi dix kilomètres... »

Et j'aurais voulu voir les soldats qui avaient offert leur aide au commandant Rivière feindre, eux aussi, de ne pas entendre son refus de secours et l'emporter précieusement hors des atteintes d'un ennemi barbare et cruel.

Lorsque Rivière tomba, les Chinois accoururent. Sa tête étant mise à prix, chacun voulait la prendre. Il y eut bousculade; ils luttèrent entre eux, se disputant ses dépouilles... C'est ce qui me fait espérer que si le pauvre respirait encore, il n'a pas dû longtemps souffrir, les ennemis, dans leur sinistre âpreté du gain, se précipitant à qui lui trancherait la tête pour en faire un trophée !

Les mains furent coupées ensuite par des

acharnés jaloux de commettre une barbarie nouvelle, et tous ces débris du glorieux mort, promenés aux bouts de piques à travers l'Annam, qui se félicitait d'une victoire.

Il était huit heures, et nos troupes n'entrèrent dans Hanoï que vers neuf heures et demie. La fatigue avait succédé à l'élan du combat, et tous avançaient, traînant la jambe sous la chaleur pesante du soleil qui embrasait le ciel.

Lorsque le canon du *Villars* eut passé le Pont de Papier, la retraite devint plus facile. Une avant-garde couvrit les blessés et l'artillerie; puis les troupes se formèrent régulièrement, protégées par une arrière-garde que commandait le capitaine Puech. Enfin, en dernier lieu, marchait le lieutenant de vaisseau de Marolles, à la tête de son échelon de retraite, qui dut couvrir les mouvements de la colonne jusqu'à son entrée dans la Concession de Hanoï. — Il marchait, abîmé dans une douleur, écartant, de temps à autre, par des feux de salve, les ennemis qui finirent par laisser entre eux et la colonne française une distance d'environ six cents mètres, quoiqu'ils eussent plusieurs fois

l'occasion d'achever de compromettre nos forces.

Aussitôt rentré dans la Concession française, M. de Marolles fut chargé de régler les affaires de son malheureux chef : un inventaire des objets et papiers laissés par le commandant fut dressé par une commission nommée à cet effet. Ces tristes formalités purent être remplies au milieu des préoccupations de défense ; car les Pavillons-Noirs, encouragés par notre retraite, cernaient maintenant la Concession où nos troupes durent rester étroitement bloquées jusqu'à la fin du mois. La nuit qui tomba sur ce triste jour fut cruelle à la population de Hanoï, qui fut pillée et ensuite livrée aux flammes. Cette ville, que notre imagination se plaît à voir petite et de peu d'importance, comprenait des rues nombreuses où les maisons, serrées les unes contre les autres, donnaient asile à 80,000 habitants.

Les Pavillons-Noirs et les Chinois allumèrent toute cette grande cité, qui cependant ne brûla pas entière cette nuit-là. Il fallut plus de temps pour la détruire ; aussi, durant trois

nuits, les ténèbres furent-elles bannies de ce coin du monde, où, successivement, les incendies éclairaient le ciel... les paillottes et les constructions qui bordent le fleuve se réfléchissant dans les eaux tranquilles, pareilles à des torches géantes, tandis que des monstres grimaçants saccageaient les maisons épargnées par le feu. Nos soldats les apercevaient bondir dans les lointains lumineux. Le spectacle était saisissant, et nous devions bien nous garder contre ces hordes ennemies qui venaient de tous côtés au pillage de la ville.

En France, on ignora la ruine de Hanoï, ses incendies et ses massacres, ou du moins le gouvernement ne daigna point en instruire le public. Les Chambres, elles-mêmes, ignorèrent comment se termina cette inéluctable journée du 19 mai !

ÉPILOGUE

Cinq mois plus tard, le comte du Bouzet, neveu du commandant Rivière, reçut de Hanoï la nouvelle que le corps de son oncle avait été retrouvé et que les honneurs de la sépulture lui avaient été brillamment rendus. Voiçi les documents à l'appui de cette nouvelle :

Hanoï, 14 octobre 1883.

J'ai la triste satisfaction de vous annoncer que nous avons pu hier 13 octobre, à cinq heures du soir, rendre les derniers honneurs religieux et militaires aux restes de notre pauvre et cher commandant. Ils reposent maintenant en terre sainte dans le cimetière de Hanoï, au milieu des braves enfants de la France que la guerre ou la maladie ont moissonnés en trop grand nombre parmi nous.

C'est en grande partie à Mgr Puginier qu'est dû ce résultat. Ses chrétiens ont cherché dans tous les villages de cette région encore peu sûre, et eux seuls pouvaient obtenir des Annamites des rensei-

gnements qu'ils n'eussent jamais voulu nous donner à nous. Monseigneur a dirigé activement ces recherches, et cependant ce n'est qu'après de longues investigations que ses efforts ont été couronnés de succès.

La cérémonie d'hier, célébrée par Mgr Puginier, a été fort imposante. Tous les honneurs militaires dus à la haute situation du commandant lui ont été rendus. Toutes les troupes de la Concession étaient sous les armes, tous les officiers de terre et de mer avaient tenu à venir, ainsi que le commissaire général, tous nos matelots se pressaient autour du cercueil de leur ancien chef et de celui de ses vaillants compagnons du 19 mai, porté derrière.

Sur la tombe, notre commandant de la flottille, M. Morel-Beaulieu, a prononcé un discours dont j'ai l'honneur de vous envoyer une copie. Sa voix ému trouvait un écho dans tous les cœurs, et puisse cette universelle douleur contribuer à atténuer la vôtre en la partageant.

Voici le discours de M. le commandant Morel-Beaulieu :

Monsieur le commissaire général,
Monseigneur l'évêque,
Messieurs,

Pardonnez-moi de prolonger pendant quelques

instants encore la douloureuse cérémonie à laquelle nous assistons, pour dire, au bord de ces tombes qui vont se refermer sur eux, un dernier adieu à nos infortunés compagnons d'armes, tombés au champ d'honneur le 19 mai 1883.

Adieu, vaillants officiers!

Adieu, intrépides et soldats marins!

Adieu à vous tous, braves enfants de notre chère France, qui êtes morts loin d'elle pour soutenir l'honneur de son drapeau en combattant contre la barbarie pour la cause de la civilisation.

Adieu, chers compagnons d'armes, et que vos noms gravés ici perpétuent dans les siècles le souvenir de votre courage et de votre dévouement.

Et vous, regretté commandant Rivière, dont le nom est en ce moment au fond de tous nos cœurs, permettez-moi de rendre un dernier hommage à votre bravoure, à votre bienveillance, à votre générosité, à la droiture et à la fermeté de votre caractère et recevez par ma voix le témoignage de l'universelle sympathie que vous avez laissée parmi nous.

Doué d'une intelligence d'élite, écrivain distingué, le commandant Henri Rivière avait, en Calédonie, pendant l'insurrection canaque, donné des preuves de sa valeur comme marin et comme chef militaire; aussi le ministre n'avait-il pas hésité à lui confier, au Tonkin, un commandement difficile et périlleux entre tous.

Arrivé à Hanoï en avril 1882, avec quelques canonnières et une poignée de soldats d'infanterie de marine, il s'emparait au bout de quelques jours de la citadelle dont l'attitude hostile était une menace pour l'existence de la Concession française.

Les mandarins fomentèrent un soulèvement général contre nous, et celui de Nam-Dinh, hostile entre tous, tenta d'intercepter nos communications avec la mer, par l'établissement de barrages dans le fleuve.

Le commandant obtint du ministre l'envoi de quelques compagnies de renfort, et, au lendemain de leur arrivée, il châtiait le coupable et assurait l'avenir de notre occupation du Delta, par la prise de la citadelle de Nam-Dinh.

Ce fut pour la cause des mandarins une perte irréparable; pourtant ils ne désespérèrent pas, avec l'aide des Drapeaux-Noirs, d'écraser sous le nombre de leurs soldats les quelques centaines de Français qui occupaient leurs forteresses, et chaque jour vit se resserrer le cercle d'investissement qui se formait autour de Hanoï.

Le commandant Rivière n'attendait plus de nouveaux renforts de France. Il ne devait plus compter que sur les forces présentes au Tonkin et sur son énergie pour repousser un ennemi qui, plus audacieux de jour en jour, venait afficher des défis

jusqu'aux portes de la citadelle et déjà bombardait la ville de la rive gauche du Fleuve Rouge.

Les compagnies de débarquement de la division navale de Chine furent demandées à l'amiral Meyer.

Elles montèrent à Hanoï, et prirent une part glorieuse aux sorties des 16 et 19 mai.

Ce fut dans cette fatale journée du 19 mai, dans le combat livré aux portes de Hanoï, que périrent nos braves compagnons d'armes et notre regretté chef de division.

C'est en voulant dégager lui-même une de nos pièces de canon menacée par les Drapeaux-Noirs que le commandant Rivière est tombé mortellement frappé, sans qu'on pût enlever son corps du champ de bataille et le soustraire aux mutilations d'un adversaire barbare.

Quatre mois d'efforts et de recherches ont été nécessaires pour retrouver et reprendre à l'ennemi les restes de notre chef héroïque et de ses infortunés compagnons d'armes, et ce n'est qu'aujourd'hui que nous avons la douloureuse consolation de leur donner une sépulture chrétienne et de leur rendre les derniers honneurs militaires.

Reposez en paix au milieu de nous, braves officiers, courageux soldats et marins qu'une mort glorieuse a prématurément enlevés à l'affection de vos parents et de vos amis.

Le sang que vous avez généreusement versé sur le sol du Tonkin, le noble sacrifice que vous avez fait de vos existences ne seront pas inutiles. La France a tressailli en apprenant votre trépas, et de nouvelles troupes nous arrivent chaque jour.

Elles suivent l'héroïque exemple que vous leur avez donné, et vous aurez largement contribué à doter notre Patrie du protectorat de l'un des plus fertiles royaumes de l'Orient.

Adieu, Rivière !

Adieu, Berthe de Villers !

Adieu, Jacquin, d'Héral de Brisis, Moulun !

Adieu à vous tous, glorieux compagnons d'armes tombés sur les champs de bataille au Tonkin.

Adieu, ou plutôt au revoir.

Le discours de M. Morel-Beaulieu est remarquable non pas seulement par les sentiments de grand cœur dont il déborde, mais aussi par la précision avec laquelle y sont relatés, en si peu de phrases, tous les événements qui ont précédé la mort du commandant Rivière. J'ai tenu à le publier ici, à côté du procès-verbal dressé par notre consul en la province de Hanoï, lors de l'exhumation ; car il résume tout ce que l'on a pu lire dans ce livre, ainsi que les

regrets laissés par le glorieux mort dans les esprits véritablement dignes du nom de français.

Procès-verbal dressé pendant l'exhumation du commandant Rivière.

L'an mil huit cent quatre-vingt-trois le huit du mois d'octobre,

Nous, Bonnal Jean-Thomas-Raoul, résident de France de la province de Hanoï, faisant fonctions d'officier de l'état civil, assisté de Pérez de Castéras Joseph-Marie-Henri-Aimé-Louis, chancelier, nous sommes rendus à Phu-Hoaï à l'effet de procéder à l'exhumation d'un corps que les renseignements fournis par les habitants du village disent être celui de M. le capitaine de vaisseau Rivière disparu au combat du 19 mai, et dont nous avons retrouvé la tête au hameau de Ké-Maï le 18 du mois de septembre dernier.

Arrivés dans une rizière sise à droite de la route et à environ cent mètres du fort, nous

avons, en présence de MM. de Marolles Louis-Roger-Gérard, lieutenant de vaisseau, ancien adjudant de division de M. le commandant Rivière, âgé de 32 ans, Duboc Émile-Charles, lieutenant de vaisseau, officier d'ordonnance, âgé de 31 ans, Bouchet Alexandre-Pierre, capitaine adjudant-major au régiment de marche d'infanterie de marine, âgé de 39 ans, et de Mondon Louis-Clément, médecin de 2e classe de la marine, âgé de 28 ans, requis conformément au vœu de la loi, ordonné de fouiller le sol à un petit tertre placé vers les deux tiers et contre le côté Ouest de la rizière et désigné par les indigènes comme renfermant le corps de M. le commandant Henri Rivière.

A peine a-t-on enlevé une couche de 25 à 30 centimètres de terre, que nous découvrons, au milieu d'un mélange de chaux et de terre, l'extrémité d'un os, que M. Mondon déclare être le radius droit. Le corps entier, dans un état de décomposition des plus avancés, est bientôt mis à jour et nous pouvons faire les remarques suivantes :

Encore enveloppé d'un pantalon en flanelle

bleue, d'un gilet de flanelle blanche et d'une chemise en toile, le cadavre que nous avons sous les yeux n'a pas de tête, ni de mains. Les ossements sont séparés et dénudés des muscles et des ligaments. La première côte à gauche est brisée, ainsi que la clavicule de ce même côté. Les os des avant-bras présentent des traces de section.

La chemise est à plastron, le col fermant en arrière ; sur la bande au-dessous du plastron sont marquées, au coton rouge, les initiales H. R., et au-dessous de la patte on lit encore : Le Gouix, passage des Princes, Paris. Elle est encore assez bien conservée et nous y remarquons de larges taches de sang, ainsi qu'une déchirure vers le haut du plastron à gauche. M. de Marolles affirme qu'elle appartient bien à M. Rivière.

En présence de toutes ces indications, absence de tête et de mains, marques du vêtement et des renseignements concordants fournis par les habitants, nous concluons à l'identité et déclarons que le cadavre que nous avons sous les yeux est bien celui de M. Henri Rivière.

Nous faisons placer ces restes dans un cercueil en bois très épais et, après les avoir recouverts de chaux, nous faisons clouer et luter en notre présence.

Et de tout ce qui précède, avons dressé le présent procès-verbal que les témoins ont signé avec nous après lecture.

Fait en triple expédition, les jours, mois et an que dessus.

Signé : BONNAL, PÉREZ DE CASTÉRAS, DE MAROLLES, DUBOC, BOUCHET ET MONDON.

Les dépouilles mortelles du commandant Rivière, sur la demande de sa famille, seront transportées en France et reposeront au cimetière Montmartre, à Paris. Un sculpteur, parmi les plus célèbres, M. Jules Franceschi, sollicité par la Société des gens de lettres, dressera sur monument funèbre le buste de celui qui n'est plus. Tout ce que la Grande Ville contient de vrais patriotes suivra jusqu'à sa halte dernière ce soldat tué au service de la France, et le grand Disparu sera désormais fixé dans l'Eternité au rang des glorieux Souvenirs.

Au Tonkin, ses frères d'armes l'ont vengé. Les villes et les citadelles ont sauté les unes après les autres.

Aussitôt que la mort de Henri Rivière fut connue en France, une expédition considérable s'imposait. Il était trop tard pour que le ministère rappelât nos troupes mutilées, et les Chambres ne pouvaient plus, sans honte apparente, discuter encore les crédits qu'on leur demandait. Le sang des Français répandu là-bas criait vengeance; les têtes coupées, promenées au sommet des piques, de village en village, à travers l'Annam, voulaient que la barbarie des bourreaux ait un châtiment. Alors une armée de dix mille hommes entra en campagne.

Des bataillons choisis dans les régiments d'Afrique s'embarquèrent et firent route vers le cruel pays. Son-Tay, Bac-Ninh, Hong-Hoa devinrent nôtres, et le Tonkin vaincu sembla soumis. Les Pavillons-Noirs et autres Chinois alliés aux Annamites évacuèrent les territoires devant la marche des colonnes françaises. L'amiral Courbet, les généraux Millot, Brière de l'Isle et Négrier se tracèrent, chacun, une belle

page dans l'histoire, et nos valeureux soldats montrèrent au monde que les tourmentes politiques déchaînées sur la Patrie n'avaient point affaibli leur bravoure ni leur discipline.

Quant au pays conquis, l'avenir nous apprendra s'il vaut le sang précieux qu'il a fait couler.

FIN.

